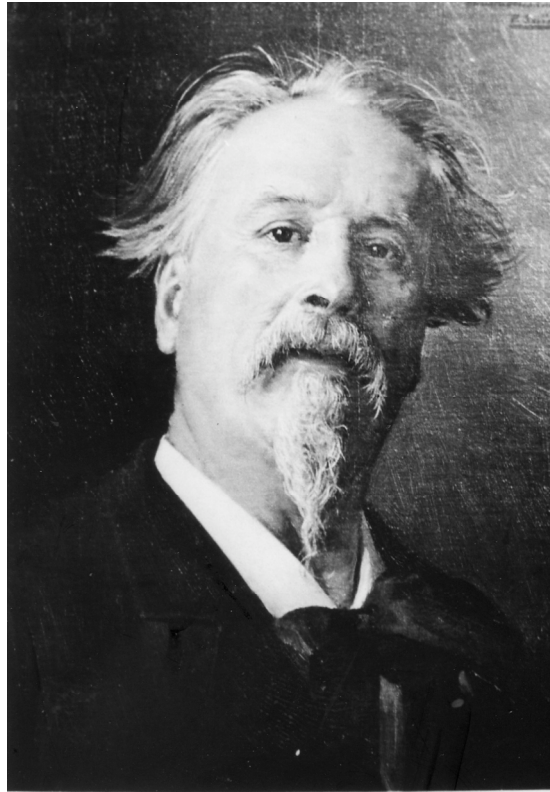


UNIVERSALITÉ de MISTRAL

Collectif



MISTRAL FORO PROUVENÇO

MISTRAL AU LUXEMBOURG

Mistral est sans doute le seul écrivain français à avoir influencé les registres d'état civil du petit Luxembourg: il y est présent par une Magali, dont le nom vient tout droit du poème de Mirèio, et par un Frédéric dont il a été le parrain et qui conserve soigneusement la cigale d'or qu'il lui a envoyée il y a soixante deux ans. Qui plus est, Mistral fait partie du patrimoine littéraire de notre pays, par l'intermédiaire de notre écrivain de langue allemande Nicolas Welter, qui a consacré un ouvrage critique volumineux au poète de Maillane...

C'était à la fin du siècle dernier. Le jeune Nicolas Welter, qui avait déjà manifesté ses dons littéraires, enseignait l'allemand au Lycée classique de Diekirch. La petite ville était située au pied d'une montagne, elle avait sa rivière, la Sûre, qui coulait aussi paisiblement que la vie diekirchoise, et un tribunal, où Victor Hugo était venu déposer vingt cinq ans plus tôt. En 1897, le professeur Welter se maria. Le voyage de noces le mena à Paris. On flânait sur les boulevards, les fiacres passaient, et, puisqu'on était un ménage épris de littérature, on entrait dans les librairies, y compris celle de l'Odéon. Le maître diekirchois, au milieu de ces heures insoucieuses, n'avait pas oublié une tâche qui l'attendait: il devait,

dans les années à venir et selon le règlement, écrire une dissertation qui serait publiée avec le programme de son école. Quand il vit sous les arcades de l'Odéon le Poème du Rhône de Mistral, qui venait de paraître, et à côté La Reine Jeanne et Mireille, il se tourna, enthousiasmé, vers sa compagne, comme il nous le raconte dans ses Souvenirs inédits, et lui dit:

— Tiens, j'ai trouvé.

La Ville de Paris, la toujours serviable éveilleuse d'idées, lui avait indiqué le sujet de sa dissertation: elle porterait sur le chef du Félibrige, sur la poésie ressuscitée de la vieille terre des troubadours, à laquelle la France devait même le mot amour.

De retour à Diekirch, le jeune professeur se mit à lire. Dans la maison des Welter, sise près du pont de la Sûre, le bonheur nuptial et la littérature provençale s'installèrent en même temps.

Aubanel et Roumanille ne tardèrent pas à y rejoindre Frédéric Mistral. Quand les brumes nordiques traînaient dans la vallée, quand la pluie dégouttait des saules tortus qui bordaient la rivière, notre compatriote s'enfermait dans son bureau et s'évadait en lisant les félibres vers les régions du midi, où le soleil fait chanter pareillement les poètes et les cigales. Le projet primitif, certes, il l'avait abandonné: dans sa dissertation, il traiterait de Joseph Roumanille, le conteur de Saint-Rémy. Quant à la longue étude qu'il était en train de rédiger sur la vie et l'œuvre de Mistral, il tenterait avec elle sa chance d'écrivain débutant chez un éditeur de l'étranger. Et il réussit, sur les recommandations des romanistes allemands Bertuch et Koschwitz: en 1899, quelques mois avant que la dissertation sur Joseph Roumanille fût publiée à Luxembourg, parut à l'Elwert'sche Verlagsbuchhandlung de Marbourg Frédéric Mistral, ein Dichter der Provence, un volume de 356 pages. Ainsi le nom de notre compatriote franchit pour la première fois nos frontières en compagnie du coryphée des félibres, avec Mireille et la Reine Jeanne, Calendal et le Poème du Rhône. Fait plus important encore, Mistral, Roumanille et Aubanel, à qui il consacra un livre en 1902, devenaient pour lui des sortes de conseillers qui l'invitaient à choisir ses sujets dans la légende et l'histoire de son pays, à contribuer, en général, à la création de la personnalité littéraire de sa région, de son grand duché comme eux là-bas avaient cherché à recréer celle de la terre de Provence.

Nicolas Welter avait envoyé son livre à Maillane. Frédéric Mistral, en l'occurrence, était un peu mécontent de lui-même: il avait omis, lui le méditerranéen, d'apprendre l'allemand. Pour connaître la moelle et la valeur de la flatteuse étude, comme il écrivit à Nicolas Welter, il devait attendre un article que mon ami Ronjat publierait dans l'Aiòli. Le contact était établi, une amitié littéraire avait pris son départ. Quand, en 1900, les vacances d'été furent venues, Welter descendit en Provence, dans ce midi français qu'il n'avait jamais vu, mais que, par les œuvres des félibres, il connaissait mieux que d'autres qui y avaient longuement séjourné. De Saint-Rémy il prit le chemin de Maillane. Un mistral bénin rafraîchissait le pays et faisait chanter les cyprès. Le poète l'accueillit pour un long entretien. Avec ses soixante dix ans il était aussi frais que le rosé vivifiant qu'ils burent ensemble et qui anima leur conversation. Quand notre compatriote s'appêta à partir, le grand Maillanais lui annonça qu'il serait le premier Luxembourgeois à être distingué par les Provençaux, qui le nommeraient sous peu sòci du Félibrige.

Nicolas Welter fut honoré comme Mistral le lui avait dit. C'est en sa qualité de sòci qu'il redescendit en Provence en 1904 pour fêter avec les félibres les cinquante années de leur brillant mouvement, et du petit castel de Font-Ségugne, où le 21 mai 1854 sept jeunes gens, tels les sept membres de la Pléiade, avaient décidé de restaurer la langue et les lettres de leur vieux pays, il adressera une poésie-hommage à Mistral et à ses disciples...

Son plus beau voyage, celui qui revit dans le livre Hohe Sonnentage, Nicolas Welter le fit en été 1910. Il le conduisit à travers toute la Provence, d'Orange à Cassis, où il s'embarqua pour l'Afrique du Nord. Maillane fut une étape importante de ce long itinéraire ensoleillé. Il revisita le Mas du Juge où l'auteur de Mirèio était né quatre-vingts ans plus tôt; il vit le monument tombal que celui-ci s'était fait construire.

Du cimetière il se dirigea vers la maison du poète. Le jardin était rempli de jeunes filles qui y cueillaient des fleurs de laurier-rose pour orner l'église de Maillane. Mistral l'attendait dans son bureau. Autour de lui tournaient ses chers chiens Barboche et Jan Toutouro. Il parlait longuement de ce que la vie lui avait apporté, de sa jeunesse de ses premiers succès, de la gloire qui avait fini par devenir une charge...

Le lendemain, Nicolas Welter partit pour Arles. Il ne devait plus revoir Mistral.

Nicolas Welter est mort en 1950. Ses livres continuent de témoigner des relations littéraires qui ont existé entre le Luxembourg et la France méridionale, comme Mistral l'écrivit le 18 Août 1912 à notre compatriote, qui lui avait envoyé son livre Hohe Sonnentage: — Mes remerciements empressés, en

mon nom et au nom de la Provence, pour le très beau livre Hohe Sonnentage, dont la moitié est consacrée à la terre des félibres.

Mon ignorance ne me permet pas de goûter au miel de cette ruche, toute parfumée des fleurs de nos Alpilles et des rivages rhodaniens, de Vienne à Cassis. Mais l'ouvrage sera déposé au Museon Arlaten et nos descendants, plus initiés à la langue teutonique, pourront y lire ce qu'on écrivait à Luxembourg, en l'honneur de notre patrie, au temps de la Renaissance provençale.

Tony Bourg – Luxembourg

MISTRAL EN COLOMBIE

Mistral a suscité de tous temps dans les républiques latino-américaines un intérêt qui s'est manifesté par des publications, parfois peu informées, mais toujours touchantes.

J'ai connu autrefois, à la vieille Université de San Marcos, à Lima, un professeur honoraire qui avait consacré ses dernières années d'enseignement à faire connaître les œuvres du Maillanais et d'Aubanel.

La Colombie a possédé à son tour quelques enthousiastes du provençal et de ses poètes. L'un d'eux, qui occupe une place honorable parmi les écrivains contemporains, Nicolas Bayona Posada, né en 1900, mort il y a deux ans, fut un humaniste, essayiste et critique de grand renom, traducteur d'auteurs grecs, latins et modernes. A ce propos, nous dit la notice consacrée à sa mémoire, son chef-d'œuvre est la traduction complète de Mireya de Mistral, encore inédite. J'ai tâché jusqu'à présent de me la faire communiquer, sans succès encore, mais je ne désespère pas de la trouver et de l'examiner de près. La notice ajoute: — Il est notre Verlaine, sans ses foucades et ses vices, pour ce qui touche l'émotion, et dans le credo esthétique de l'homme mortel et du poète. Son recueil de poèmes édité en 1948 à Bogota porte le titre de Molinos de viento (Moulins à vent).

Mais le plus curieux, c'est que Nicolas Bayona Posada présenta, en 1919, à l'âge de 19 ans par conséquent, une étude au Colegio Mayor de Nuestra Senora del Rosario, pour obtenir le titre de docteur en philosophie et lettres. J'ai sous les yeux cette thèse qui porte le titre de L'Homère de la Provence et fut éditée, la même année, à Bogota. Le Président du Jury, dans son rapport, indique qu'à cet âge si tendre le candidat avait déjà traduit intégralement la délicieuse idylle intitulée Mireya en faciles et élégants vers castillans. Et il ajoute: — Mr Bayona Posada nous énumère, brièvement mais avec exactitude, les mérites particuliers de poèmes comme Calendal, Nerte, Le Poème du Rhône, du drame de La Reine Jeanne, et de recueils purement lyriques, où brillent de précieuses perles d'inspiration populaire, serties dans l'or de la plus exquise forme poétique.

L'auteur, avant d'entrer dans son sujet, se lance avec ardeur à la tâche, poussé par l'admiration qu'il professe pour Mistral et s'exclame:

— Guide-moi, Mirèio virginal, pour que je ne m'égare point comme toi dans les vastes steppes de la Camargue.

Il ne le risquait guère, puisque ladite thèse ne comprend au total que 39 pages. Heureux pays où l'on peut conquérir à peu de frais le titre de docteur ès lettres!

Après un bref exposé sur les origines de la langue provençale, sur l'époque des troubadours et des cours d'amour, l'auteur conte l'histoire de la création des Jeux Floraux de Toulouse qu'il attribue à une femme inoubliable, Clémence Isaure dont le trouvère René (?) était éperdument amoureux.

Après une rapide allusion à la guerre des Albigeois, destructrice de notre civilisation, il revient au provençal qui était littérairement mort lorsque Joseph Roumanille le remit en honneur pour que sa mère pût entendre les vers que désormais il écrirait pour elle. Des larmes d'une mère, donc, naquit l'arbre vigoureux de la nouvelle poésie prouvençalo.

Mais Roumanille n'avait que du talent, et pour cette entreprise il fallait du génie. Mistral surgit à point pour cette croisade qui suscita bientôt après, à Font-Ségugne, l'Association des Félibres. Là encore une femme intervint avec bonheur, la félibresse Betty Dorieux, qui traduisit en langue allemande le plus beau des poèmes de Mistral. L'Armana Prouvençau commença alors sa publication annuelle et cinq ans après la fondation de ce qui allait devenir l'Académie provençale de la Langue, avec une succursale à New-York, naissait à la vie de l'immortalité la reine de Provence: Mireille.

Vient ensuite un petit chapitre sur Mistral et sa vie à Maillane, emprunté pour une grande partie aux souvenirs de l'excellent poète catalan, Teodoro Llorente. L'intervention de Lamartine est soulignée avec insistance ainsi que le succès immédiat obtenu par le poème. De nombreuses traductions en surgirent aussitôt partout: deux en français de Hennion et Rigaud, trois en anglais dont la plus remarquable est,

paraît-il, celle de Preston, une en dialecte dauphinois de Maurice Rivière, une en catalan de Pelayo Ruiz, dix en castillan, et la mienne, ajoute Bayona, eut l'honneur d'être la première.

Ce en quoi il se trompe, car j'ai trouvé en Espagne une Mireya dans la bibliothèque du grand romancier José-Maria de Pereda, en une édition qui datait certainement de la fin du siècle dernier, lue et relue et annotée par l'écrivain qui, à mon sens, s'en inspira, mutatis mutandis, pour écrire un de ses chefs-d'œuvre: *Sotileza*.

Malgré ses puériles erreurs, Bayona est assez bon poète pour souligner la beauté de certaines strophes mistraliennes, comme la grande invocation de Calendal:

Amo de-longo renadivo,
Amo jouiouso e fièro e vivo,
Qu'endihs dins lou brut dóu Rose e dóu Rousau!

Il passe en revue toutes les œuvres de Mistral et ses jugements, empruntés sans doute à un bon critique, ont été ratifiés par la postérité.

— Je dirai en résumé, conclut-il, que toutes ses forces (de Mistral) ont été employées à restaurer une langue alors en ruines, langue qu'il rendit immortelle grâce à une série de chefs-d'œuvre, à lutter pour le maintien des antiques traditions, génératrices des races fortes, et à donner à la Provence, avec le souvenir de ses gloires passées, l'amour sacré de son sol et de son ciel.

Saluons cet hommage lointain, ingénu peut-être mais plein d'émotion, qui apporte une preuve nouvelle de l'universalité de Mistral et de la pérennité de son œuvre.

Jean Camp – Bogota 1964

A la recherche du poète Mistral

Si à ma naissance une Taven suédoise, en tirant mon horoscope, avait prédit que je deviendrais romaniste, elle ne se serait pas trompée. Si elle avait ajouté, oubliant de consulter son globe de cristal, que ma spécialité serait le néo-provençal, Mistral et le Félibrige, mon entourage l'aurait crue, tant cette prophétie, pourtant erronée, aurait paru naturelle à l'époque.

En 1894 le mouvement félibréen battait son plein, et les romanistes suédois les plus éminents avaient déjà été gagnés à la cause, Theodor Hagberg (mort en 1893), Johan Vising et Erik Staaff. L'enthousiasme était grand dans ma famille aussi, au point que mes sœurs furent baptisées l'une Mireille et l'autre Magali; et il ne faudrait pas s'en étonner: mon père suédois était romaniste et marié avec une Provençale. Elle comprenait un peu le provençal, mais ne le parlait pas. Ma grand-mère, qui est venue nous rejoindre cette même année, était aussi de langue française, mais non seulement elle comprenait le provençal, elle le parlait aussi un peu. Mon arrière-grand-mère enfin, Marguerite Gondre, née Aubert, avait, m'a-t-on dit, le provençal comme langue maternelle. Pour elle, le français était une langue étrangère apprise à l'école.

Grandissant dans ce milieu, j'avais pour ainsi dire Mistral à portée de la main, et pourtant j'ai mis du temps à le découvrir. C'est que j'étais orienté dans une tout autre direction. Les mots provençaux dont ma grand-mère émaillait son discours entraient par une oreille et sortaient par l'autre. Quand elle est morte en 1915, j'étais étudiant de zoologie à l'Université d'Upsal.

Il n'y a pas lieu de raconter ici comment de zoologue je suis devenu romaniste. Toujours est-il que même romaniste j'ai tardé longtemps avant de faire la connaissance du poète Mistral. Ce n'est que l'été de 1954 que, peut-être à l'instigation de ma mère parvenue à une grande vieillesse, nous nous sommes mis, elle et moi, à lire *Mirèio* ensemble. Je ne dis pas que je fus insensible à la poésie de ce chef-d'œuvre, mais c'est surtout la langue qui éveilla mon vif intérêt et que j'étudiai avec mes élèves avancés au cours de l'année universitaire 1954-1955. Le philologue Mistral portait ombrage au Poète.

Je connaissais depuis longtemps Lou Tresor dóu Felibrige, cette admirable Somme où Mistral a recueilli non seulement le vocabulaire d'oc avec toutes ses nuances dialectales, mais aussi tout ce qui constitue le patrimoine spirituel du Midi: traditions, coutumes, proverbes, dictons, croyances et mythes. C'est à ce monument aere perennius que se réfère la dernière partie de la sentence par laquelle le Comité du Prix Nobel motivait l'élection de Mistral en 1904.... samt hans betydelsefulla verksamhet som provençalak filolog (... et son activité importante comme philologue provençal.)

Les choses en seraient peut-être restées là, s'il ne m'avait été donné de visiter enfin le pays de ma mère à l'occasion du IV^{ème} Congrès de Langue et Littérature d'Oc. J'ai vu les hauts lieux du Félibrige: Maillane, Saint-Rémy, les Baux, Arles. J'ai pris contact avec cette bonne terre de Provence, et je me suis réchauffé comme un lézard aux rayons de son éblouissant soleil. J'ai entendu réciter le provençal, et dans mes bagages j'ai eu soin d'emporter un disque aubanéien et *Le Mas Théotime* de Henri Bosco. A peine de retour en Suède, avec derrière les paupières la vision encore chaude du pays natal de Mistral, j'ai relu *Mirèio*. Ce fut un ravissement. L'instrument fabriqué par le poète lui-même avait fait autrefois mon admiration. Maintenant les sons que rendait cet instrument charmèrent mes oreilles. Toute la Provence au travail et en fête défila devant mes yeux et exhala son âme dans ce poème merveilleux.

Paul Falk – Suède

FRÉDÉRIC MISTRAL ET LES PROVENÇAUX D'ALLEMAGNE

C'était en été de l'an 1879. Alban Roessger, étudiant de philologie romane, se promenait entre Boeblingen, petite ville aux alentours de Stutgard, et Darmsheim, village situé à quelques kilomètres de Boeblingen. Chemin faisant il rencontra un gagne-petit, et il s'engagea dans une conversation avec celui-ci.

— D'où venez-vous? demanda Roessger.

— Du village welche.

— Du village welche? Qu'est-ce que c'est que ça?

— On appelle ainsi Neuhengstett, petit village près de Calw, où la plupart des habitants parlent français...

Pour un jeune romaniste c'était une nouvelle inouïe. Un village français au cœur de la terre souabe! Et personne n'en parlait, personne ne s'en occupait! L'ignorance du jeune homme était excusable. Roessger ne séjournait en Wurtemberg que depuis peu de temps. Son père s'était établi comme entrepreneur à Boeblingen vers l'an 1879, Pannée de la construction de la ligne de chemin de fer de Stutgard-Freudenstadt.

Depuis la rencontre de Darmsheim, les Welches de Neuhengstett et leur langue ne cessaient pas d'occuper l'imagination de Roessger. En hiver de la même année, il se rendit à Neuhengstett, qui se trouve à environ quatre heures de Boeblingen, au bord de la Forêt Noire. Effectivement, Roessger y trouva un dialecte welche (1).

Pourtant il ne s'agissait pas d'un parler français, mais d'un patois alpin-provençal. Les ancêtres des Welches de Neuhengstett, des réfugiés vaudois, l'avaient emporté du Piémont en Wurtemberg.

(1) On emploie en Allemagne la dénomination Welches pour désigner les peuples qui parlent une langue néo-latine.

Après la révocation de l'Edit de Nantes, de nombreuses familles protestantes françaises s'étaient réfugiées dans les vallées vaudoises du Piémont. Mais déjà en 1698 ces réfugiés furent contraints à quitter le territoire du duc de Savoie. Beaucoup de Vaudois, ne voulant pas laisser seuls leurs co-religionnaires bannis, se joignirent aux expulsés. La plupart de ces émigrés s'établirent dans le duché de Wurtemberg où ils fondèrent des colonies. C'était le grand mérite de Roessger d'avoir découvert, pour la philologie romane, le patois welche, méprisé par les érudits.

Roessger resta quelques jours à Neuhengstett, et, les résultats de ses premières recherches étant positifs, il y retourna à maintes reprises. Le travail minutieux des recherches demanda beaucoup de patience, car les paysans n'avaient pas toujours le temps de se mettre à la disposition de l'explorateur.

Enfin, en 1883, Roessger publia son livre: *Neuhengstett* (Burset). Histoire et langage d'une colonie vaudoise du Wurtemberg.

Après avoir passé ses examens, il se rendit à Montpellier pour approfondir ses études provençales au pays d'origine. Malheureusement un sort défavorable l'empêcha d'achever ces études. La faillit de l'entreprise de son père le rappela à Boeblingen.

Pendant son séjour à Montpellier, Roessger prit contact avec divers représentants de l'Université et de la vie culturelle du pays, avant tout avec le Président du Félibrige Latin, Arthur Roque-Ferrier, et avec Mistral. Nous ne possédons plus d'indices relatifs à ces rencontres, mais nous pouvons supposer que les liens d'amitié qui reliaient Roessger au Félibrige et à Mistral aient été bien étroits, car après le

départ de Roessger les rapports félibréens ne furent pas interrompus. Chaque année Mistral adressait à Roessger ses vœux de Nouvel An, une simple carte postale ornée de son portrait. Malheureusement toute correspondance relative aux rapports de Roessger avec les Provençaux s'est perdue. Nous savons seulement que Roque-Ferrier s'est adressé, au moins deux fois, à Roessger, en lui demandant des textes rédigés dans le langage des Vaudois du Wurtemberg.

Il reste encore à parler des rapports existant entre Mistral et Johannes Fastenrath, célèbre écrivain de son temps et admirateur fervent de la culture d'oc. Pendant un de ses nombreux voyages en Espagne, Fastenrath s'arrêta à Maillane et à Montpellier. A Maillane il fut l'hôte du Maître, à Montpellier il rencontra Roque-Ferrier. Celui-ci lui parla des Vaudois du Wurtemberg et de Roessger. Animé d'un idéalisme irrésistible, encouragé dans ses projets par Mistral et Roque-Ferrier, Fastenrath eut l'idée d'organiser des jeux floraux à Cologne. Le Félibrige Latin fonda même des prix pour des poésies en patois welche. Fastenrath demanda à Mistral sa collaboration aux jeux floraux, mais celui-ci, comblé de travaux relatifs à son musée à Arles, se vit hors d'état de répondre favorablement à l'appel de son ami. A partir de 1899, chaque année, au mois de mai, les jeux floaux de Cologne eurent lieu au célèbre Guzerich. Parmi les poésies de langue d'oc, catalanes, espagnoles, etc.... on trouvait toujours quelques vers ou quelques mots d'encouragement du Maître de Maillane.

Ernst Hirsch – Allemagne

Mistral dans les Pays Anglo-saxons

Plusieurs générations, d'Américains, pour des raisons diverses, se sont intéressées à Mistral. Les uns l'ont découvert au hasard d'une lecture ou au cours d'un voyage; d'autres, sans doute le plus grand nombre, dans une salle de classe ou dans une salle de conférences où ils ont entendu prononcer son nom par un savant, un poète ou un simple professeur de langues romanes. Ce sont surtout ces professeurs, d'origine française et provençale, qui ont éveillé leur curiosité pour la Provence, sa langue et sa littérature. Il arrive aussi que des Français, venus faire une tournée de conférences sous les auspices de l'Alliance Française, profitent de cette occasion pour expliquer Mistral et le Félibrige. Nous avons pu entendre Emile Ripert (de l'Université d'Aix-Marseille) parler de Mistral à New-York en 1923 et Armand Caraccio (de l'Université de Grenoble) à Chicago plus récemment. M. Caraccio, alors Visiting Professor à l'Université de Chicago, fit d'ailleurs toute une série de conférences sur le Félibrige, conférences très écoutées et appréciées à la fois par les étudiants et le grand public.

Il est fort possible que l'événement qui pendant ces dernières années a le plus contribué à la propagation du nom et de l'œuvre de Mistral ait été la fondation, en 1957, d'une nouvelle section, ou Conférence, de la Modern Language Association of America, dont font partie près de quinze mille professeurs de langues modernes des Etats-Unis et du Canada. Cette Conférence, qui porte le nom de Provençal and Catalan Linguistics and Literature groupe environ quarante membres au congrès annuel de la M.L.A.. On y présente non seulement des communications sur des problèmes de linguistique, mais aussi des rapports, sur l'état présent des études de littérature provençale à travers les siècles. Il va sans dire qu'on y parle parfois de Mistral et des autres écrivains de langue d'oc. N'en concluons pas cependant qu'on enseigne le provençal actuel dans les universités américaines. On l'a souvent écrit et Mistral lui-même semble l'avoir cru. L'erreur vient sans doute de ce qu'on a pris les cours de philologie romane consacrés à la langue des troubadours, qu'on appelle ici Old Provençal, pour des cours de provençal moderne. Quoi qu'il en soit, il semble bien que l'étude de l'ancien provençal porte un certain nombre d'étudiants à lire Mistral et Aubanel. Signalons enfin qu'en 1959 et 1960, le Centenaire de Mireille, dont on avait déjà célébré en 1909 le Cinquantenaire à New-York et à Chicago, a fait l'objet de plusieurs articles et conférences et a été observé dans certaines salles de classes et cercles français universitaires. Nous n'essaierons pas de mesurer l'influence ou l'importance de ces diverses manifestations.

Un aperçu des livres et articles écrits en anglais sur le sujet, en Amérique et en Angleterre, nous donnera une idée un peu plus nette de la place que Mistral occupe aux Etats-Unis. Ici comme ailleurs on l'a traduit, étudié et discuté beaucoup plus souvent que n'importe quel autre écrivain de langue d'oc, y compris Jacques Jasmin, présenté au public américain par Longfellow en 1840, et y compris Félix Gras dont les Rouges du Midi, traduits par Mme Janvier, connurent plusieurs éditions américaines.

dans les dernières années du siècle. Il va sans dire néanmoins que l'histoire de la fortune de Mistral en Amérique reste inséparable de celle des autres écrivains de langue d'oc.

Rappelons d'abord que la New York Public Library (la bibliothèque municipale de la ville de New York) possède une très riche collection d'ouvrages sur la langue et la littérature provençales (le mot provençal est employé ici dans le sens large qu'on lui donne en Amérique, où le mot occitan n'a pas été adopté). Les œuvres de Mistral se trouvent dans beaucoup de bibliothèques universitaires et dans quelques bibliothèques municipales. La Northwestern University a de plus une collection presque complète de l'Armana Prouvençau, une de l'Aiòli à laquelle il ne manque que trois ou quatre numéros; la Revue Félibréenne de Mariéton; le Feu d'Emile Sicard, Joseph d'Arbaud et Louis Giniès; et quelques autres revues méridionales de moindre importance comme le Félibrige Latin de Roque-Ferrier, Calendau de Pierre Azéma, la Revue des Pays d'Oc de Frédéric Mistral neveu, Vivo Pouvenço, etc...

Disons ensuite qu'on a parlé des Félibres et qu'on les a cités longuement dans les encyclopédies, dans les recueils de littérature universelle, et dans des articles consacrés à des sujets plus vastes tels que le régionalisme, le nationalisme et la linguistique; enfin que l'Université Columbia a publié deux thèses de doctorat sur Mistral, la première en 1901 et l'autre en 1921.

La réputation de Mistral à l'étranger remonte bien entendu à la publication de Mireille. Elle n'a jamais été aussi grande en Amérique et en Angleterre que dans les pays comme l'Allemagne ou l'Italie, mais le nombre des ouvrages qu'il a suscités justifie la présente étude. La New York Public Library a publié en 1942 une bibliographie descriptive (*A Bibliography of Modern Provençal in English, 1840-1940*) qui contient les titres d'une dizaine de livres et d'une centaine d'articles entièrement consacrés à la littérature provençale moderne.

On y cite aussi une trentaine de morceaux de moindre importance parus dans les encyclopédies, les anthologies, les recueils d'essais et les livres de voyages, et une centaine de comptes rendus des Rouges du Midi (*The Reds of the Midi, The Terror, The White Terror*) de Félix Gras dans la presse quotidienne.

On trouvera une excellente étude de la littérature provençale, des troubadours à nos jours, dans la *Encyclopedia Britannica*, une histoire détaillée du Félibrige dans la *Encyclopedia of the Social Sciences*, à l'article *Regionalism*. Quant aux traductions, nous en connaissons trois de Mireille: celle en prose de C.H. Grant (Avignon 1867), celle en vers de H. Crichton (Londres 1868) et celle, également en vers, de Harriet Waters Preston (Boston 1872 et Londres 1890).

Il semble bien que celle de madame Suzana Asselin que Mistral annonce dans l'Armana de 1860, et celle de Vernon Loggins, mentionnée par la *Sewanee Review Quarterly* de janvier-Mars 1924, soient restées inédites. Par contre, on peut lire de nombreuses traductions des plus beaux passages de l'œuvre dans divers ouvrages et dans les revues et périodiques.

Jusqu'ici nous n'avons pu dénicher en Amérique la traduction de Nerte (1900) par Mme Sh. Estu Lambi, mais celle des Mémoires et Récits par Constance Elisabeth Maud se trouve dans beaucoup de bibliothèques, sous le titre de *Memoirs of Mistral*; celle du Poème du Rhône par le professeur Maro Beath Jones a paru en 1937 sous celui de *Anglore, the Song of the Rhône*, Le professeur Jones en avait déjà publié des extraits en 1914.

On trouve encore dans diverses publications, en anglais, en français et même en provençal, des morceaux de Calendal, de Nerte, des Iles d'Or, des Mémoires et Récits, et le Chant de la Coupo.

Pendant ces dernières années ont paru quelques articles et quatre livres qu'on peut encore se procurer dans les librairies: *Mistral, Poet of Provence* par Rob Lyle (Yale University 1953); *Introduction to Mistral* par Richard Aldington (London 1954); *Provençal Regionalism, A Study of the Movement in the Revue félibréenne, Le Feu and other reviews of Southern France* par A.V. Roche (Northwestern University Press, Evanston, Illinois 1954); *The Lion of Arles. A Portrait of Mistral and his Circle* par Tudor Edwards (Fordham University Press, New York 1964). Ces quatre ouvrages, de longueur et de valeur inégales, sont loin d'être des best sellers. Aucun n'a eu un fort tirage, mais ils ont tous reçu un accueil favorable du public restreint auquel ils s'adressaient.

Celui de Lyle, qui n'a que soixante-dix pages, est une excellente présentation de Mistral, l'homme et l'écrivain, dont il suit la carrière à travers ses principales œuvres. Comme l'a fait Paul Souchon en français dans un livre beaucoup plus important, Lyle donne de courtes mais vivantes analyses des chefs d'œuvre qu'il veut faire connaître. Il en cite de nombreux passages dans de fidèles et belles traductions et il fournit tous les renseignements nécessaires à la compréhension et à l'appréciation du texte. Le texte provençal de chaque morceau cité se trouve à l'appendice. Il est à présumer que ce petit livre, publié simultanément en Amérique et en Angleterre, dans la collection *Studies in Modern European Literature and Thought*, aura révélé Mistral à beaucoup de lecteurs qui le connaissaient mal ou l'ignoraient complètement.

L'ouvrage d'Aldington est d'un caractère tout différent. Moins élémentaire peut-être, c'est plutôt un livre de critique et jusqu'à un certain point de réhabilitation. On dirait que, consciemment ou non, l'auteur a voulu défendre Mistral contre ses détracteurs. C'est un livre intelligent, un beau livre à tous les égards. Celui d'Edwards, moins solide, moins objectif aussi, mais également sincère et enthousiaste, écrit avec une ferveur de néophyte, réussit à reconstituer, à faire revivre tout un passé. Il se pourrait bien qu'il remporte le plus grand succès. Enfin, *Provençal Regionalism* a eu au moins la vertu de révéler un aspect de la civilisation française presque totalement inconnu de la majorité des professeurs de français en Amérique.

L'œuvre de Mistral a été considérée sous tous ses aspects. On a consacré une thèse de doctorat à sa langue (*Modern Phonology and Morphology Studied in the Language of Frederic Mistral*, par Harry Egerton Ford, Columbia University Press, New York 1921), et Charles Downer, l'auteur de l'autre thèse (*Frederic Mistral, Poet and Leader in Provence*, New York 1901), a écrit que le *Trésor du Félibrige* était l'ouvrage le plus important de ce genre et que les philologues devaient à son auteur une profonde gratitude. Cependant, on a assez peu écrit sur Mistral philologue, en Amérique, et la plupart des jugements, généralement assez courts, se bornent à signaler la valeur littéraire et scientifique du *Trésor*. Assez curieusement, Harriet Preston, pourtant grande admiratrice de Mistral et sa meilleure traductrice, en parle comme d'un gros ouvrage soigné, péniblement élaboré, un ouvrage manqué, dit-elle, qui prendra sa place parmi les monuments massifs qui témoignent du caractère abortif de l'intelligence humaine.

Bien que la plupart des articles et comptes-rendus de livres soient basés sur une version française ou anglaise, presque tous les critiques louent les poètes provençaux pour avoir préféré leur langue maternelle au français comme moyen d'expression. Il y a quelques grandes exceptions parmi lesquelles nous citerons George Saintsbury, l'historien et critique bien connu, auteur d'une histoire du roman français et de nombreux essais sur les écrivains français, qui ne parle qu'avec dédain, ironie et sarcasme, de ce qu'il appelle ces tentatives pour galvaniser des cadavres littéraires, du Grec à l'Irlandais. D'autres pensent seulement qu'on ne devrait pas laisser disparaître ces cadavres, qu'on devrait étudier ces dialectes, ne serait-ce qu'afin de mieux comprendre leurs rivaux, les idiomes nationaux, ou encore qu'il faudrait les cultiver pour conserver, perpétuer des beautés que ceux-ci ne possèdent pas. Cette dernière idée se trouve déjà dans un article qui parut à Dublin dans le *Duffy's Hibernian Magazine* du 4 octobre 1860, et qui nous paraît avoir été la première étude sérieuse en anglais sur Mistral et les *Félibres*.

Le titre de l'étude, *Conquered Languages: Modern Provençal*, en suggérait l'idée maîtresse. On y voit tout de suite que, bien qu'inspiré par la récente publication de Mireille, l'auteur songeait en premier lieu au sort de l'irlandais, sa langue maternelle. Un demi-siècle plus tard, en 1905, et de nouveau en 1914, des Irlandais d'Amérique feront à de semblables réflexions et se plairont à rappeler que l'œuvre des *Félibres* coïncide avec le mouvement de restauration de l'ancien gaélique en Irlande. Presque tous ces auteurs attirent l'attention sur les mouvements régionalistes, ou si l'on préfère nationalistes, qui au cours du dix-neuvième siècle

se sont développés un peu partout. Il va sans dire que la question de décentralisation, qui n'est pas sans rapport avec celle des *state rights*, a été traitée à fond par les théoriciens du régionalisme. Ceux-ci ont vu dans Mistral un des défenseurs de ces droits et ils ont attiré l'attention sur son patriotisme français, soulignant le fait qu'il n'a jamais été séparatiste et qu'il a réussi à écarter la politique du *Félibrige*.

Le *Times* de Londres assure que le but de Mistral se bornait à l'exaltation de la vie provençale et du sentiment de la race, à la défense des aspirations naturelles d'un peuple conscient de son grand héritage intellectuel et spirituel. D'autre part, contrairement à ce qui s'est passé en Italie ou en Roumanie, où des hommes d'état ont vu dans le *Félibrige* une renaissance de l'esprit latin, on ne s'est guère intéressé, en Amérique et en Angleterre, au panlatinisme, à la question de l'Idée latine. Nous avons lu cependant un article de la revue *Living Age* où il est dit que, malgré sa latinité, le peuple provençal est dans l'ensemble plus français que n'importe quel autre peuple de France.

L'idée que la Provence a enrichi la civilisation moderne est cependant acceptée comme un axiome. On présente la Provence comme la terre, le pays natal de la poésie, le pays qui fut le premier à donner au monde une littérature après la décadence des langues classiques; c'est le pays du soleil qui peut revendiquer l'honneur d'avoir été le berceau de la littérature moderne. Parlant des *Félibres* en général, l'auteur d'un article du *Spectator* de 1909 écrit que les Anglais devraient les apprécier car, dit-il:

— Nous savons que nous serions infiniment plus pauvres sans la langue d'Oc et l'effort provençal.

En ce qui concerne les efforts de Mistral pour faire revivre le provençal et en propager l'emploi, le *New York Times* du 27 mars 1914 fait écho à une opinion qui semble générale à ce moment-là, à savoir que Mistral s'est consacré à une cause perdue. Par contre, un collaborateur du *New York Evening Post* de la même année écrit hardiment que dans le domaine littéraire l'esprit d'impérialisme moderne (c'est-à-

dire l'esprit nationaliste et centralisateur) est fort loin de tout emporter et qu'il s'en faut de beaucoup que l'avenir appartienne aux grandes nations.

Tous ceux qui ont exprimé leur sentiment sur la langue d'oc, celle de jasmin ou celle des Félibres, admettent néanmoins que le provençal moderne est une langue expressive, harmonieuse et poétique. Un rédacteur de la *North American Review* la trouve plus riche que la langue anglaise elle-même.

En lisant certains passages de Mireille, dit-il, nous avons été frappé par la pauvreté de notre propre langue lorsqu'on la compare aux langues méridionales en ce qui concerne les diminutifs caressants et les douces terminaisons où s'attarde notre mélancolie.

Cependant, c'est plutôt avec le français, que selon une vieille tradition on regarde comme une langue abstraite, artificielle et dépourvue de poésie que se font généralement les comparaisons. Remarquons en passant que cette attitude envers la langue et la poésie françaises a beaucoup changé depuis un demi-siècle. Les critiques modernes, qui sans doute connaissent mieux le français que ne le connaissaient leurs prédécesseurs, n'hésitent plus à exprimer leur admiration pour vos grands tragédiens. Ils repoussent aussi la notion que la vraie poésie française ne daterait que de Baudelaire.

Un rédacteur de la *Poetry Review* est convaincu, en 1913, que la traduction en anglais des *Mémoires et Récits* a révélé aux Britanniques de nouveaux horizons, leur a ouvert une nouvelle région d'enchantement littéraire. Un autre voudrait qu'il fût possible aux Anglo-Saxons d'introduire un peu de la gaîté humaine de ce livre dans leurs études de littérature comparée. Enfin, des enthousiastes de la Provence attribuent le succès des Félibres au fait que dans leurs vers comme dans leur prose il y avait, disent-ils, quelque chose du parfum du thym et de la lavande des collines de Provence, quelque chose aussi qui ressemblait à une bouffée d'air pur dans l'atmosphère chargée de plomb qu'on respire dans les *Fleurs du Mal* de Baudelaire et dans la *Comédie humaine* de Balzac.

On a comparé Mistral non seulement à Robert Burns, à George Borrow, Thomas Hardy, John Keats et Wordsworth, qui sont des écrivains régionalistes, mais aussi à Milton et à Shakespeare. C'est ainsi que M. Girdlestone, auteur d'un bon livre sur Mistral, *Dreamer and Striver* (Rêveur et Homme d'action). *The Poetry of Frederic Mistral*, Londres 1907, pense qu'on devrait le juger pour ainsi dire dans l'abstrait, comme on juge Dante, Shakespeare et Milton. Un auteur anonyme s'extasie à la lecture de Mireille et se laisse gagner par la douceur de sa charité, par la plénitude de sa passion amoureuse, par le sens et le sentiment de la religion qui, assure-t-il, ne se trouve exprimé nulle part dans la littérature sauf dans Shakespeare (*North British Review*, 1868).

Arthur Symonds, littérateur et critique né dans le Pays de Galles en 1865, commentateur de Shakespeare et auteur de nombreuses études littéraires, se demandait si les œuvres de Mistral avaient bien reçu en Angleterre toute la considération qu'elles méritent:

— Il serait absolument inconcevable, disait-il, qu'un autre poète pût écrire de nos jours une triade provençale comme *Mirèio*,

Calendau, *Nerto*... Dans un âge où le ton prédominant de la poésie est le doute, l'inquiétude et une espèce de souci, de préoccupation égoïste et consciente, Mistral nous a montré qu'il est encore possible d'être simple, de garder la santé des chanteurs du passé qui trouvaient la vie joyeuse, qui aimaient leur pays, lequel était pour eux une source infaillible d'inspiration. Il a montré qu'il était encore possible de traiter le genre pastoral sans se rendre ridicule, qu'il est encore possible de nos jours d'écrire une épopée et de l'écrire sans incongruité, sans tomber dans le genre faux (*The National Review*, 1886).

Pour Ford Madox Ford, autre Anglais ami de la France, auteur de *Provence, from the Minstrels to the Machine*, il ne s'agit point de mettre des étiquettes sur les œuvres ou de classer les poètes par ordre de mérite: — Je ne sais si Mistral est plus grand poète que Virgile, écrit-il, et je m'en moque. Ce serait peut-être trop de dire comme cette belle poétesse, la Comtesse de Noailles,

Ton cœur enveloppe ta race
Et ton pays descend de toi,

mais l'important est que la marque authentique du grand poète est sa faculté de modifier pour nous l'aspect du monde et de modifier nos rapports avec ce monde. Et cela Mistral le fait admirablement.

Comme Arthur Symonds et George Meredith, Ford Madox Ford exprime une opinion bien établie parmi les critiques anglais et américains lorsqu'il écrit que Mistral a produit une œuvre qui devrait être connue du monde anglo-saxon.

Son enthousiasme n'a fait qu'augmenter jusqu'à la fin de sa vie: — J'ai dit, écrivait-il plus tard, que pendant de longues années j'avais mésestimé ce grand poète. Mais je l'ai beaucoup lu dernièrement... et l'effet curieux de ma lecture a été de me rendre Londres beaucoup plus supportable...

Il y a évidemment des critiques moins enthousiastes, de sincères admirateurs de Mistral qui ne laissent point de faire certaines réserves. Charles Downer, par exemple, craint que ceux qui croient au progrès matériel, ceux qui demandent de grandes transformations dans l'ordre social et politique ne se détournent de Mistral. Il pense que l'auteur de Mireille et de Calendal risque de désappointer ceux qui cherchent un nouveau message concernant la destinée de l'homme (a message concerning human destiny). D'autres critiques ont également rappelé que Mistral n'est pas le poète de l'inquiétude, mais ils n'en concluent pas, comme Downer, que Mistral déconcerte ceux qui cherchent chez le poète une consolation dans les grandes épreuves. On a encore souligné, mais pas nécessairement regretté, le fait que Mistral s'est quelque peu défié des progrès de la technique. Rappelons à ce propos que la célèbre lettre du Président Théodore Roosevelt, où celui-ci le félicitait d'avoir enseigné que les choses qui vraiment comptent dans la vie sont celles de l'esprit, a été publiée et citée dans de nombreux périodiques.

Certains critiques ne se sont pas gênés pour faire des remarques désobligeantes à l'égard du Midi et de ses habitants. On, a même exprimé un certain scepticisme concernant le génie de Mistral lui-même:

Je crains fort, dit l'auteur d'un article du Globe de Londres, qu'il faille attendre longtemps avant que le public ait appris à le comprendre, comme il le mérite peut-être, et il se peut bien que son génie ne soit jamais apprécié hors du cercle étroit d'un petit groupe d'amis bien disposés.

Le Times va plus loin: — Des gens peu charitables seront tentés de l'appeler le Tartarin de la poésie. Enfin un rédacteur du Cornhill Magazine pense qu'il lui a manqué l'esprit fin de Daudet et qu'il n'a jamais atteint au réalisme de Jean Aicard. A tout cela il suffirait naturellement d'opposer quelques-uns des textes déjà cités. Nous avons également noté des erreurs de fait mais, de même que les erreurs de jugement, elles ne sont ni assez importantes ni assez nombreuses pour qu'on s'y arrête davantage.

Parmi les Américains et Anglais qui ont écrit sur Mistral et les Félibres, il s'en est trouvé plus d'un capable de lire leurs œuvres dans l'original. Tel fut le cas de George Meredith, qui demandait à Alphonse Daudet de lui expliquer les mots et les expressions qu'il ne comprenait pas, le cas de Downer, celui de Maro Beats Jones, de Thomas Janvier et de quelques autres qui furent élus soci du Félibrige. Certes, pas tous regardé Mistral comme le plus grand poète du dix-neuvième, siècle, mais ils ont tous été frappés par l'originalité de son œuvre, attirés par sa langue, captivés par sa poésie. La critique anglo-américaine a également vu en lui le leader, mot par lequel elle l'a souvent désigné, mais c'est surtout l'optimisme sain qu'on rencontre à chaque pas dans l'étude de ses œuvres et de sa vie qui attire et retient encore la majorité de ses lecteurs.

La plupart des articles et même des livres que nous venons d'examiner ont été écrits à l'occasion d'un anniversaire ou de la publication ou réédition d'un chef-d'œuvre. Quelle sera la place de la littérature provençale en Amérique maintenant que tous les principaux centenaires et cinquantenaires ont été fêtés? Il serait bien difficile de le prévoir avec certitude.

Attendons-nous toutefois à une assez longue période d'indifférence relative, à moins, bien sûr, qu'un grand chef-d'œuvre comparable à Mireille vienne à paraître en Avignon ou à Toulouse. Dans ce cas on verrait sans doute alors renaître l'intérêt et même l'enthousiasme des années 1860, 1909, 1954 et 1959 pour le provençal et sa littérature.

Il est possible aussi qu'un de nos étudiants en mal de thèse décide un jour de suivre l'exemple de ses confrères allemands et hollandais, à moins que ces derniers n'aient alors épuisé tous les aspects du sujet...

Quant à Mistral lui-même, il semble bien que sa réputation se trouve établie une fois pour toutes et qu'on reviendra toujours à lui, comme on revient aux grands maîtres de la littérature universelle.

Alph. V. Roche - U.S.A.

MISTRAL AU JAPON

Frédéric Mistral, incontestablement l'un des plus grands poètes épiques, n'est guère connu au Japon. La littérature française, parmi toutes celles du monde, est, à travers les traductions, familière aux Japonais. Mais on ne peut nier que l'homme de lettres lui-même soit, au Japon, peu au fait de la littérature provençale.

Quelle en est la raison?

Cette littérature, cependant, a été introduite chez nous il y a plus d'un quart de siècle. Bin Uéda, illustre professeur à l'Université de Kyoto, a publié, en 1906, une excellente anthologie de la poésie occidentale, intitulée Kaichohon (Son des marées), qui a exercé une grande influence sur la poésie japonaise. Ce recueil contient de nombreuses poésies des parnassiens et des symbolistes français, mais aussi une présentation, assez brève, de la renaissance félibréenne, avec des strophes de Théodore Aubanel qui prennent place dans les manuels scolaires.

Quant à Frédéric Mistral, Ogai Mori, grand romancier et présentateur des lettres occidentales, a traduit en japonais son conte de La Granouio de Narbouno.

C'est ainsi que le Félibrige a été superficiellement découvert par les Japonais, à une époque déjà passablement reculée. Personne véritablement ne s'intéressait à la littérature provençale: cela tient au prestige persistant de la littérature du Nord de la France, rejetant dans l'ombre depuis la fin du Moyen Age les lettres d'oc, pourtant fécondes et variées.

Il y avait toutefois chez nous des gens qui connaissaient l'existence d'une langue et d'une littérature méridionales, celles des Troubadours, florissantes surtout dans le domaine de la poésie lyrique, tombées dans le déclin à partir du XIV^{ème} siècle, et rénovées au milieu du XIX^{ème} par Roumanille, Mistral et Aubanel.

Mais la connaissance qu'ils en avaient ne leur venait point directement œuvres, mais indirectement par les ouvrages d'histoire littéraire.

C'est ainsi qu'aux environs de la première Guerre Mondiale on ne trouvait pas au Japon de livres provençaux; et, les eût-on trouvés, personne n'eût su les comprendre.

M. Suzuki, ancien professeur à l'Université de Tokyo, cependant, étudiant l'œuvre de Mallarmé, eut entre les mains la correspondance que celui-ci adressa à Aubanel (éditée par Gabriel Faure en 1924), et celle à Mistral (éditée par Charles Chassé). M. Suzuki, qui fut mon professeur, se montra surpris de l'amitié existant entre les félibres et les symbolistes.

Quelques années plus tard, au cours d'un voyage en France, il ne manqua pas de visiter le Midi, et revint d'Avignon avec une soixantaine d'ouvrages félibréens qui sont un des ornements de sa bibliothèque. Mais, se rendant compte qu'il était trop tard pour lui pour approfondir cette littérature, il se chercha un disciple qui profitât de ses documents. Malheureusement les menaces de plus en plus grandes d'une seconde Guerre Mondiale ne permettaient guère à quiconque d'étudier dans la langue originale les poésies d'amour de la Provence. Et les livres du professeur Suzuki demeurèrent en fin de compte plus de vingt ans intouchés sur les rayons de sa bibliothèque.

Ultérieurement, il convient de faire état des savants travaux qu'accompliront MM. Hatakénaka, de l'Université des Langues Etrangères d'Osaka, et Takatsuka, de l'Université de Kansai, spécialistes des questions de langue et de littérature provençales.

Puis-je ici intervenir personnellement, pour mieux expliquer le processus d'une meilleure connaissance du Félibrige au Japon?

En 1945, étant démobilisé, je reprenais mes études à l'Université de Tokio. Dans les ruines et les désordres de cette grande ville bombardée et presque entièrement incendiée, je sentais mon cœur défaillir à chaque instant. Pourtant, en relisant la belle anthologie d'Uéda dont j'ai parlé plus haut, les strophes d'Aubanel m'ont donné l'envie de mieux connaître la littérature méridionale.

L'étude que j'entreprenais constituait mon unique plaisir dans une vie très appauvrie aussi bien moralement que physiquement. Je me rendis un jour chez mon maître pour lui demander conseil.

Il cherchait toujours un étudiant qui utiliserait ses livres. Je lus alors Mirèio. Et je n'oublierai jamais le rapprochement que je fis entre Vincent portant ses osiers sur l'épaule, le long des chemins à travers champs, et mon retour à Tokyo, à l'occasion des grandes vacances, mon gros sac de livres sur le dos.

A partir de ce moment, je n'ai cessé d'étudier la langue et la littérature provençales; et durant ces vingt dernières années j'ai traduit en japonais des vers d'Aubanel et de Mistral directement à partir des textes provençaux, et écrit un certain nombre d'articles sur les félibres et les troubadours. Après avoir publié un ouvrage sur Aubanel, je me suis attaché à traduire Mirèio (1).

Il se peut que mon goût pour la littérature provençale soit en partie dû à la similitude du climat de la Provence et de celui de nos provinces donnant sur la Mer Intérieure. Il n'est pas impossible d'imaginer Mireille et Vincent apparaissant entre les rameaux de nos oliviers à nous, uniquement cultivés au sud de ces provinces. En tout cas, nous autres Japonais ne pouvons que reconnaître en Mirèio un des chefs-d'œuvre de la littérature universelle. Et devant la résolution prise par Mistral âgé de vingt et un ans, le pied sur le seuil de son mas:

- Proumieramen, de releva, de reviéuda 'n Prouvènço lou sentimen de raço, que vesieu s'avalí s'outo l'educacioun contro naturo e fausso de tóuti lis escolo;
- Segoundamen, d'esmòure aquelo respelido pèr la restauracioun de la lengo naturalo e istourico dóu païs que tóuti lis escolo ié fan uno guerro à mort;
- Tresencamen, de rèndre la vogo au prouvençau pèr l'aflat e la flamo de la divino pouèsiò,

nous ne pouvons qu'admirer la sagesse clairvoyante du jeune poète comprenant la nécessité de protéger en Provence la culture traditionnelle menacée par le développement de la civilisation moderne. N'est-ce pas, après tout, une situation analogue devant laquelle se trouve placé le Japon d'aujourd'hui?

Fujio Suguy - Japon

(1) Ce travail a été interrompu par la rédaction d'une thèse de doctorat du Professeur Fujio Suguy consacrée à La Chanson de Ste Foy d'Agen, mais est actuellement en voie d'achèvement.

MISTRAL AU BRÉSIL

La renommée de Mistral au Brésil est profonde, parce que le provençal se mêle au galicien-portugais et le domine dans sa forme, son rythme et son génie, pour constituer dans notre histoire littéraire le fameux courant provençal qui durera jusqu'au milieu du XIV^{ème} siècle et se répandra jusqu'en Espagne même. La langue portugaise naît ainsi dans les chansons des troubadours, liée au provençal et gardant avec lui une intime communion de sentiments lyriques inconnue dans les autres langues latines.

Les Rois du Portugal eux-mêmes furent des troubadours: notamment Don Sancho I (1185-1212), marié à la fille de Raymond Bérenger IV, Comte de Provence et Roi d'Aragon, petit-fils du Comte Henri de Bourgogne; Don Denis (1279-1325), le plus remarquable, qui fonda en 1290 la célèbre Université de Coïmbre, et eut pour maître Aymeric d'Abrard.

Il laissa beaucoup de chansons, et avoua dans l'une d'elles:

Quer'en maneira de proençal
Fazer agora hun cantar d'amor
E querrei muit'i loar mha senhor,
A que prez nem fremosura nom fal
Nem bondade; e mais vos direi en;
Tanto a fez Deus comprida de ben
Que mais que todas las do mundo val.

(Je veux, à la manière provençale,
Faire maintenant une chanson d'amour...)

Et aujourd'hui, en plein XX^{ème} siècle, le grand poète brésilien, l'académicien Manuel Bandeira, prenant pour thème ces vers de Don Denis, compose une nouvelle chanson d'amour, Cantar de Amor, aussi à la manière provençale:

Mha senhor, com'oje dia son,
Atan cuitad'e sen cor assi!
E par Deus non sei que farei i,
Ca non dormho à mui grand sazon.
Mha senhor, ai meu lum'e meu ben,
Meu coração non sei o que ten.

D'innombrables mots d'origine provençale se rapportant surtout à la poésie et à la chevalerie ont survécu dans notre langue: balada, trovar, refrão, jogral, truão, palafren, rocin, tropel, viagem, alegre, anel, rouxinol, burel, linhagem, talante, etc...

On comprend pourquoi le sage empereur du Brésil, Dom Pedro II, chercha à connaître, lors de son voyage en Europe, en 1872 (1), le poète célèbre, Frédéric Mistral.

Il l'invita à venir à Marseille et le félicita pour ses poèmes, Mirèio et Calendau, qu'il avait sous les yeux entre Nîmes et Nice, tandis qu'il reconnaissait les lieux décrits par le chantre de la Provence.

Il lui exprima en même temps son enthousiasme pour le mouvement de rénovation de la langue provençale, qu'il lui conseilla d'employer en prose, spécialement pour des travaux historiques. Sa Majesté reçut à cette occasion, en 1873, le titre de sòci du Félibrige provençal.

Et en 1888, lorsque Dom Pedro fit un séjour à Cannes, les félibres de cette ville offrirent à l'Impératrice une magnifique aubade, donnée par quatorze tambourins, qui commençait par notre hymne national et s'achevait par des chansons provençales:

— Fai-te vèire bèu soulèu, Magali, La Raço Latino, Li Tambourin, Viro-Vòuto, et La Fèsto, du félibre Astoin.

Après cela, on lui adressa un discours en provençal, un Coumplimen dit par M. Mouton, Cabiscol de l'Escolo de Lerin, qui commençait par ces mots:

— Sias la digno mouié d'aquéu que vòu tout saupre... (Vous êtes la digne épouse de celui qui veut tout savoir...) et s'achevait par cette déclaration, que Dom Pedro es bèn, à nòstis iue, lou Rèi dis Empereire (Il est bien, à nos yeux, le Roi des Empereurs).

L'Impératrice Marie-Christine se souvint, sans doute, que Magali avait été chantée au Paço de Rio de Janeiro, et que l'aubade provençale avait souvent égayé les étoiles du Brésil (apud B. Mossé: Dom Pedro II, Empereur du Brésil. Paris, 1889, p. 403).

Dom Pedro, finalement détrôné et exilé en France, n'oublia point la Provence, et le seul livre qu'il publia, en français, sous le titre Poésies Hébraïco-Provençales du Rituel Israélite Comtadin, traduites et transcrites par S.M. Dom Pedro II d'Alcantara, fut édité à Avignon, chez Seguin frères, en 1891.

De plus, il traduisit en portugais le sonnet Le Magistrat du Président Rigaud, de la Cour d'Appel d'Aix. Tout récemment, en 1962, vraie anticipation des hommages rendus à Mistral à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa mort, le grand poète brésilien Manuel Bandeira a traduit Mirèio sous le titre: Mireia. A l'hommage de notre Empereur Pedro II, ambassadeur brésilien de la culture dans le monde, s'ajoute ainsi, à travers un de ses membres les plus illustres, celui de l'Académie brésilienne.

Mais cette Académie elle-même avait déjà accompli son devoir, lorsqu'elle rendit à Mistral, au moment du centenaire de sa naissance, en 1930, dans sa session du 28 Août de cette même année, de grands hommages par le truchement de ces deux hautes personnalités brésiliennes que sont Gustavo Barroso et Conde de Afonso Celso, celui-ci publiant en outre des articles dans le Jornal do Brasil des 6 et 20 septembre 1930.

Comme je l'ai dit à la Santo Estello de Nice en 1960, le message de Mistral fut universel: il a défendu le pluralisme dans le langage, qui — tel le pluralisme juridique que j'ai prêché dans mes travaux — constitue une des manifestations suprêmes de la liberté des hommes et des peuples.

Et la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de l'ONU a donné raison à Mistral, en spécifiant dans son article 2 qu'elle n'admet pas de discrimination pour les motifs de langue, de religion, etc...

Haroldo Valladao - Brésil

(1) — Voici en quels termes charmants l'Armana Prouvençau de 1873 conte cette intéressante entrevue du grand empereur et du grand poète: — L'Empereur du Brésil, Don Pedro II, qui était venu visiter l'Europe pour étudier sur place la civilisation et les arts du vieux monde, n'a pas voulu quitter la France sans connaître la Provence. Au début de février 1872 il était donc à Marseille, et dès son arrivée adressait par dépêche une invitation au poète Mistral. Le félibre s'empessa de se rendre à Marseille et out avec Sa Majesté un entretien des plus cordiaux.

L'Empereur commença par complimenter Mistral sur Calendal et sur Mireille. Il lui dit devant sa Cour qu'il avait fait le voyage de Nîmes à Nice avec ces deux livres dans les mains; qu'il avait voulu voir la Crau, et Cassis, et l'Estérel, et qu'il avait reconnu les divers paysages décrits et illustrés par la Muse de Provence. Puis il questionna le Capoulier sur l'idéal des Félibres, sur l'importance du mouvement, sur les œuvres et le nombre des poètes provençaux, et spécialement sur les hommes jeunes.

Don Pedro déclara que les nations étrangères, même en Amérique, suivaient avec intérêt la renaissance provençale: d'abord parce que la Provence, par l'éclat de sa poésie, est sympathique à tous les peuples; ensuite parce que le réveil et la perpétuation des minorités nationales (naciounalita minouro) sont nécessaires à la vie et à la liberté du monde. L'Empereur demanda si nous avions des écrivains en prose; il insista beaucoup là-dessus, et nous donna le conseil, si nous tenions à l'avenir de notre cause, d'employer la langue de toutes les façons, et principalement en des travaux d'histoire.

Sa Majesté l'Impératrice prit à son tour la parole, et dit gracieusement à Frédéric Mistral que Magali avait été chantée dans le Palais de Rio de Janeiro, et que l'aubade provençale avait réjoui souvent les étoiles du Brésil. Puis la conversation se détourna sur Camoens, le grand poète du Portugal. Don

Pedro en parla avec un véritable enthousiasme, et demanda le sentiment de l'auteur de Mireille sur les plus beaux passages de l'Homère portugais. Enfin, il serra la main de son interlocuteur en le priant de lui envoyer tout ce qu'il ferait d'autre, et particulièrement la collection complète de l'Armana Prouvençau.

(Cité par B. Mossé, op. cit. p. 402-408. Traduction nouvelle).

MANDADIS

EL RAMELL D'OR,

Recordo que T.S. Eliot, en ésser preguntat sobre si reconeixia en la seva obra una influència directa d'Edgar Poe, va contestar que era conscient de moltes influències rebudes durant, els seus anys de formació, però que pel que es referia a Poe: – Hom no sabia mai...

Quelcom de semblant podria contestar jo si se'm preguntés quina influència pot haver tingut en el meu esperit o en la meua lirica la poesia de Mistral. Si, hom no sap mai...

Però al costat del que s'ignora o es negligeix, hi ha evidències i vivències que portem com enriquiments irrevocables, lliçons que, de tan apreses, s'han convertit en aquell cabal on viu allò que no sabem que sabem. Fins que un dia es tradueix en acte o en creació.

Així, ara sé que Mistral ha estat per a mi una qualitat de la llum, terrestre, mitica, i esperitual que m'ha permès veure com he vist figures i àmbits d'un món que he volgut fer real per virtut de la comunicació poètica.

Per estrany que pugui semblar, el nom de Mistral va associat en el meu esperit amb el de Gorki, fet degut a l'atsar de les lectures paral·leles de Mireia i La meua infantesa. Recordo el mati assoliellat d'un diumenge de primavera que, amb el gran poema sota el braç, vaig recórrer el camí que baixa pel pont de la Salut, a Sabadell, deu fer prop de quaranta anys; i em veig vorejant uns estricadors amb peces posades a eixugar, travessar una passera sobre el riu Ripoll i, un cop a l'altra banda, agafar un senderol entre vinyars que menava a un pujol, al cim rocós del qual vaig llegir sobre el destí de la noia provençal que morí plena d'amor i, de sol... La nit d'aquell mateix dia, a casa, assegut a la meua taula de pi i a la llum d'una llàntia, obria el llibre del gran rus, i em deixava penetrar pel seu món violent i ombrívol, i jo l'acceptava, també, en l'aiguabarreig del meu esperit d'adolescent àvid de totes les lliçons de la vida.

Avui, en la meua biblioteca de Mèxic, consten aquests dos llibres tan diferents i que, a vegades, m'escau d'obrir i rellegir-ne algunes pàgines, com cercant ecos d'un temps en que la meua ànima estava sobre l'enclusa.

El llibre de Mistral sobre la seva, infantesa, Memòri, el vaig llegir molts anys després, a Roissy-en-Brie, pocs dies després d'haver sortit del camp de concentració d'Argelès, a l'agost del 1939. I, cosa curiosa, vaig comprar el llibre a la petita llibreria del poble veí d'Emérainville, junt amb l'Estepa, de Txècov. L'exemplar d'aquesta darrera obra m'ha seguit arreu i encara el conservo; el de Mistral, el vaig regalar, fa alguns anys, al meu amic Joan Junyer, a Nova York.

Moltes coses ens separen de Mistral; però, no ens passa el mateix amb Homer? Amb tot, el que compta, en aquests casos, és allò que en podríem dir la incapacitat de no poder deixar d'ésser hereus d'una meravella que ve de molt lluny, tellúrgica i solar. No la reputaré com una forma mecànica de tradició, sinó més aviat com la resplendor del ramell d'or...

Austi Bartra – Mexique

LE RAMEAU D'OR

Je me souviens que T.S. Eliot, à la question de savoir s'il reconnaissait dans son œuvre une influence directe d'Edgar Poe, répondit qu'il était conscient de bien influences subies pendant les années de sa formation, mais qu'en ce qui concernait Poe: il n'en savait rien...

C'est quelque chose de semblable que je pourrais répondre si l'on me demandait quelle influence a pu avoir sur mon esprit et sur mon œuvre poétique la poésie de Mistral. Oui, Je ne sais...

Toutefois, à côté de ce qui est ignoré ou négligé, il y a des évidences et des vivances que nous portons comme d'irrévocables enrichissements des leçons qui, apprises autrefois, sont devenues ce capital où vit ce que nous ne savons pas que nous savons. Jusqu'à ce qu'un jour ce capital se traduise en acte, en création.

Ainsi, maintenant, je sais que Mistral a été pour moi une certaine qualité de la lumière, terrestre, mythique et spirituelle, qu'il m'a permis de voir comme je les ai vues les figures et l'atmosphère d'un monde que j'ai rendu réel par la vertu de l'expression poétique.

Pour étrange que cela puisse paraître, le nom de Mistral s'associe dans mon esprit avec celui de Gorki, et je dois cette rencontre au hasard de lectures parallèles de *Mirëio* et de *Mon Enfance*. Je me rappelle le matin ensoleillé d'un dimanche de Printemps, où, le grand poème sous le bras, je suivais le chemin du pont du Salut, à Sabadell, il n'y a pas loin de quarante ans. Je me vois côtoyant des étendoirs à linge, franchir une passerelle en travers du Ripoll et, de l'autre côté, prendre un sentier entre des vignes qui conduisait à un mamelon, au sommet rocheux duquel la lecture que j'entrepris me révéla le destin de la jeune Provençale morte comblée d'amour et de soleil... La nuit de ce même jour, chez moi, assis à ma table en bois de pin, à la clarté d'une lampe, j'ouvris le livre du grand Russe, et me laissai pénétrer par son univers de violences et de ténèbres, et je l'acceptai, lui aussi, dans le torrent de mon esprit d'adolescent avide de toutes les leçons de la vie.

Aujourd'hui, dans ma bibliothèque Mexicaine, je conserve ces deux livres si différents, et que, parfois, il m'arrive d'ouvrir pour en relire quelques pages, comme si je cherchais les échos d'un temps où mon âme était sur l'enclume.

Le livre que Mistral a consacré à son enfance (*Mes Origines*), je l'ai lu bien des années plus tard, peu de temps après ma libération du camp d'Argelès, en août 1939. Et, chose curieuse, j'avais acheté le livre à la petite librairie du village voisin d'Emérainville, justement avec l'Etape de Tchekov, L'exemplaire de cette dernière œuvre m'a suivi partout; celui de Mistral, j'en fis don, voici quelques années, à mon ami Jean Junyer, à New-York.

Bien des choses nous séparent de Mistral, mais n'en est-il pas de même pour Homère (1)? Après tout, ce qui, compte, en ces circonstances, c'est ce que nous pourrions appeler l'incapacité de ne pouvoir cesser d'être les héritiers d'un patrimoine merveilleux qui vient de loin, tellurique et solaire. Ce n'est pas une sorte de manifestation mécanique de la tradition, mais bien plutôt comme l'éclat splendide du rameau d'or.

(1) Agusti Bartra est l'auteur d'une *Odyssée* primitivement écrite en catalan (*odisseu*), traduite ensuite en castillan (*Odisseo*), qui recrée magnifiquement, recompose le poème homérique, revoit l'épopée avec nos yeux d'aujourd'hui.

(Note du traducteur).

Cinquante ans déjà que Mistral est mort! Mais son œuvre est toujours aussi jeune, aussi ardente, aussi universelle. On aura beau lui ajouter des années, elle ne se ridera jamais.

Et ce miracle tient tout simplement à ce qu'elle continue à nous étonner, à nous émerveiller. Elle a fait confiance à la nature à l'homme dans ce qu'il a d'éternel.

Et c'est nous qui vieillissons, nous, qui ne faisons plus confiance la raison qu'à l'intuition, à l'intelligence qu'au sentiment, à la science qu'à l'art et à la morale.

Mistral croyait plus à l'ombre du cœur qu'à la lumière de l'intelligence. Il était, comme le grand Couperin, plus sensible à ce qui le touchait qu'à ce qui le surprenait.

Et j'espère que cet anniversaire (1) fera réfléchir pas mal d'écrivains dont l'originalité agressive et le cérébralisme militant ont créé une sorte de fossé entre eux et le grand public, oubliant que le poème n'est pas une expérience de laboratoire ou un travail de marqueterie, mais que son but consiste avant tout à émouvoir, à exalter.

Maurice Carême - Belgique

(1) C'est en songeant au cinquantième anniversaire de la mort de Mistral (1964) que Maurice Carême nous a adressé ce message.

AUX AMIS PROVENÇAUX

Les marques d'affectueuse sympathie qu'il y a peu de temps m'ont témoignées les Catalans à l'occasion de mes quatre-vingts ans m'autorisent peut-être à exprimer, une fois encore, le sentiment de profond attachement que la Catalogne tout entière nourrit à l'égard de l'auteur de Mirèio, poète et éveilleur sans égal.

L'hommage que Victor Balaguer lui rendit, en lui offrant, au début de notre propre renaissance, au nom de la Catalogne, la Coupo Santo, ne mit pas de point final à notre sentiment de fraternité traditionnel.

Certes nous n'avons cessé de témoigner une sympathie notoire à la poésie et à la culture françaises. Cependant, votre Mistral à vous, grand génie protecteur de sa race, nous continuons à le considérer comme un parent très proche et une sorte de prophète. Il a ressuscité la puissance, la tendresse, l'ampleur, la hauteur du génie provençal. Il a légué à son peuple, dans la voie de l'esprit, le retour à la vérité et à la grandeur.

Quand changera notre sort actuel, je crois que l'étude de la langue provençale sera dûment associée à la connaissance de la nôtre, pour le bien de notre double littérature, pour le bien de la culture méditerranéenne.

Et, pour achever en donnant l'accolade aux amis provençaux, qu'on me permette de citer, dans la belle traduction de Maria Antonia Salvà, un texte, célèbre à juste titre, que, comme par miracle, elle recrée, sans le dénaturer ni l'amoindrir:

Cent anys el català, cent anys el provençal
Plegats es compartiren el pa, l'aigua i la sal,
i (que Paris gelós no es vegi)
Tal glòria Catalunya no conqueri jamai
I tu, Provença, mai que mai
Tingueres segle tan egregi.

Josep Carner - Catalogne

Votre appel à collaboration pour le cinquantième anniversaire de Mistral? J'en suis, avec plaisir.

Mistral? Grand bonhomme, grand monsieur de la nature ancestrale, la vérité, la seule vraie de vie racinée par 2.000 ans de saisons inouïes, de réalité et de poésie qui sonnent tant de buccines en joie et souffrances naturelles.

Mistral? Blason d'azur aux arbres de verdure, aux fruits savoureux ensoleillés de velours, aux vignobles au goût de silex et de cigales, dans cette Provence que connurent les Grecs et les Latins revigorés par le sang du Rhône.

Mistral? Maître des vérités champêtres, des bucoliques naturelles que les hommes d'aujourd'hui feraient bien de réapprendre pour la santé meilleure d'un monde malade et frelaté.

Paul Dewalhens - Belgique

LOUANGE A DIEU SEUL.

MISTRAL, GÉANT DE LA POÉSIE

Je ne puis en quelques lignes exprimer toute mon admiration pour Mistral, ce géant de la poésie des temps modernes. Mais je tiens à dire ici pourquoi je suis sensible à l'honneur qu'on me fait en me confiant le soin d'écrire ce panégyrique.

Si j'ai tant combattu pour la liberté, ce n'est pas pour la liberté abstraite, ni pour, une liberté anarchique, mais pour une liberté vivante, celle qui allie miraculeusement l'indépendance de la personne humaine à la compréhension des idées des autres et à une étroite sympathie avec leurs sentiments.

C'est pourquoi, ayant d'abord admiré Mistral en ses poèmes, j'en vins à l'aimer pour son âme. La lutte qu'il mena pour que sa Provence recouvrât sa personnalité sans rompre ses attaches devrait apparaître à tous comme le symbole de toute vie qui, ennemie de la servitude, recherche son épanouissement, non dans l'isolement, mais dans la divine fraternité.

Et je veux voir un signe dans le fait que d'un bord à l'autre de la Méditerranée deux mains se soient tendues et se soient trouvées, celle d'un Provençal et celle d'un Marocain, celle d'un chrétien et celle d'un musulman qui, l'un et l'autre, ont lutté non seulement pour un idéal précis mais pour la restauration d'une forme de pensée qui seule permet à l'homme d'être, à la fois, soi-même et une partie des autres.

Mohamed El Fasi - Maroc

Des moments où les ombres revivent

Il y a, je le crois, des moments où les ombres revivent. Si ce n'est cela, c'est qu'alors il est des moments où nous, vivants, sommes à ce point sensibilisés que nous retrouvons, à travers temps et matière, le contact que la mort avait cru interrompre.

Si j'évoque ici de tels phénomènes, c'est qu'ils sont liés pour moi, dans ma pensée et dans ma chair, avec ce chantre merveilleux que fut Mistral.

Provençal d'élection, Comme tant d'autres, j'avais plus d'une fois, entre Maillane et Saint-Rémy, entre les Baux et les Saintes, évoqué au passage les vers secrets et somptueux, l'épopée admirable et déchirante de Mireille.

Mais, même devant le mas familial, devant l'allée ombreuse de platanes, je n'avais pas découvert le contact magique qui m'eût permis de m'identifier, pour un instant, aux amis du Poète, à ceux qui connurent son pas et sa démarche, sa voix et son regard.

Ce soir-là, il en fut autrement.

Dans le décor des Alpilles, au sein même d'un Glanum arraché de l'oubli, nous étions là quelque mille âmes, assemblées dans le silence et la fête frissonnante du cœur, pour la première de Mireille.

Ce que fut cette soirée, sous les étoiles de Provence, ce que furent les cris de passion et de désespoir, les chants de bon-heur et de doute, les accents de colère et de confiance, ce n'est pas ici qu'il convient d'en gloser. Mais ce qui dominait, et ce qui demeure encore en mon souvenir, c'est l'image parfaite vigoureuse, d'une présence du Maître qui surgissait de cette nuit, au fur et à mesure que se déroulait la magie des strophes enchantées.

Cher Mistral, cher génie bénéfique qui nous hisse le cœur au niveau de ses rêves, je l'ai découvert là, dans la nuit un peu froide d'un septembre hâtif, plus vrai peut-être, plus parfait, plus “ signifiant que jamais encore auparavant.

Et c'est à son ombre, je crois bien, qu'en quittant les feux de Glanum ressuscitée, je chantais à mi-voix, poème contre poème, de vieux couplets wallons surgis de mon enfance...

Arthur Haulot - Belgique

Coume siéu vengu calignaire de Mirèio

En face de moi, dans mon bureau, il y a un portrait du grand poète (à mon avis le plus grand depuis Homère) avec un brin de buis cueilli dans son jardin, à Maillane. Sur le mur, à ma droite, mon certificat de Sòci dóu Felibrige, avec ma carte de Sòci di Cardelino de Maiano. Chez moi se trouvent toutes les œuvres de Mistral, les Armana Prouvençau dès 1860, les numéros de La Targo, et autres joyaux de la renaissance mistralienne.

Comment est-il arrivé qu'un Anglais londonien se soit épris à ce point de cette chato de Prouvènço, qu'èro rên qu'uno chato de la terro, une terre si loin de la Tamise? je crois que la première personne qui m'ait indiqué le trésor qui m'attendait, ce fut M. Ferdinand Bel, ancien instituteur de Bédarieux, dont j'ai fait la connaissance il y a une quarantaine d'années, chez son fils, à Olonzac. Suivant son bon conseil, j'achetai un volume bilingue de Mirèio. Pour commencer, il m'a fallu me contenter de la traduction française, mais tout de suite j'ai éprouvé une exaltation qui est devenue une sorte d'ivresse quand plus tard j'ai su comprendre la plus belle langue du monde, dans laquelle ce poème a été écrit.

Toute la sève de la jeunesse s'y trouve. En lisant un vers comme:

Un cop pèr an vers si racino
Vèn flouqueja l'oundo vesino

et ceux qui suivent, j'ai senti comme une transfusion de sang, imprégné de vin fort des Côtes du Rhône.

Mistral a écrit de belles choses après Mirèio. Les autres félibres aussi. Mais c'est surtout Mirèio, avec les Memòri e Raconte, qui en est en partie un commentaire, ce sont ces deux œuvres-là qui m'apportent, sous le ciel souvent morne de Londres, des rayons délicieux du soleil du Midi et font battre mon cœur d'un regain de jeunesse.

Major C.W. Hume - Angleterre

Car Redatour,

Si mes devoirs professionnels me le permettaient, combien je serais heureux de consacrer un long article à Frédéric Mistral, comme vous m'invitez si gentiment à l'écrire! D'autant plus qu'il y a lieu de prêter attention à ce qui se fait actuellement en matière d'études félibréennes dans notre communauté linguistique néerlandaise. Hélas! je suis obligé de me limiter à un message, mais qui comprendra au moins la mention de deux publications qui sont venues se joindre au relevé que j'ai eu le plaisir de publier, il y a quelques années (1), à savoir la belle thèse soutenue à l'Université de Leyde, le 2 juillet 1962 par Madame Henriette-Louise Spanjaard sur Antoinette de Beaucaire et son temps, Pages d'histoire félibréenne (2), étude qui a eu l'insigne honneur d'obtenir le prix Clabaugh Thorton 1964 de l'Académie des Jeux Floraux (je me demande, entre parenthèses, si jamais auparavant un prix littéraire français a été décerné à un étranger); et la superbe traduction en néerlandais de Mirèio par le poète flamand Jean Vercammen, publiée dans la série Prix Nobel de Littérature (3).

C'est justement de cette traduction en vers libres, mais combien harmonieux, que j'aurais voulu vous parler, car elle m'est très chère pour plus d'une raison: d'abord parce que la Hollande et la Belgique flamande possèdent grâce à Vercammen le texte d'une œuvre qu'elles connaissaient mal et qui leur manquait; ensuite parce que cette belle publication ajoute à la gloire du plus grand des poètes provençaux et à celle de la littérature félibréenne en général; enfin parce que, argument très personnel, je m'excuse, mais j'en suis un peu fier, j'ai pu collaborer très, très modestement d'ailleurs, à cette traduction, en suggérant au poète certaines modifications de son texte original, notamment à propos de mots et tournures qui auraient pu choquer les oreilles des habitants du Nord des Pays-Bas.

(1) Actes et Mémoires du Premier Congrès International de Langue et Littérature du Midi de la France, Publications de l'Institut Méditerranéen du Palais du Roure, III, Avignon, 1957, p. 433-435. — Autres publications de l'auteur dans le même domaine: De Zanger van de Provence (Le Chanteur de la Provence), dans la série Actuele Onderwerpen (Actualités), IV 10, Amsterdam, 1959. — Frédéric Mistral, Het Parool, Amsterdam, 16 mai 1959 — Mireille à Leyde, Revue de langue et littérature provençales I (1960), p. 93, 95. — Le Félibrige et la Hollande, Premier Congrès des Sòci du Félibrige à l'occasion de la Sto Estello 1958, Edicioun de l'Escolo de la Targo, Toulon, 1960.

(2) Série des Publications romanes, T. IX, Presses Universitaires de Leyde, 1962.

(3) Editions Heideland, Hasselt (Belgique), 1962.

Mais voici l'essentiel: ce qui est resté du langage flamand et ce à quoi je me suis bien gardé de toucher, c'est justement ce qu'il fallait pour créer cette teinte légère, ce petit air d'étrangeté indispensable pour évoquer pour nous autres le paysage lointain et l'ambiance où se passent les amours de Mireille et de Vincent. Et je ne parle pas pour le moment du charme même du style poétique de la version néerlandaise du chef-d'œuvre mistralien.

Car Redatour, je ne vous envoie pas mon message de derrière mon bureau de travail pour glorifier une fois de plus le génie de Mistral, ni pour redire, après tant d'autres, à quel point ce grand poète aimait et connaissait son pays ou encore combien il dépassait les autres par sa maîtrise de la langue provençale, ma qualité de Néerlandais, il faut le reconnaître, constituerait déjà un obstacle sérieux, mais je me contente pour le moment de saluer en lui le mainteneur d'une langue, moyen d'expression d'une riche culture, le défenseur du particulier et de l'individuel, qui risquent de sombrer dans le nivellement banal

du monde actuel, le militant des minorités porteuses d'une grande tradition, en somme, le champion de la beauté, de la liberté, de la tolérance.

L. Kukenheim Ezn - Hollande

J'offre à Frédéric Mistral qui mit en page le Provençal tel Dante équilibra l'Italien, le salut picard tournaisien.

Chanson! Chanson! ensoleille nos maisons,
les terres, l'eau, les vaches, les moineaux,
les gens de chez nous ont réappris l'ancien langage,
rendu avenants ses manières et son visage.

Je savais bien que je ne resterais pas seul,
Chanson! chanson! on n'est plus tristes,
Mistral! pour toi du haut du Mont Saint Aubert
jusque dans nos ruelles tous les Picards se sont mis à chanter.

Tous ensemble déterrons les vieux mots,
et s'il en manquait nous en forgerions de nouveaux.
Lève-toi endormi, écoute chanter ta mère,
sa voix est là où l'on épluche des pommes de terre.

Ne va pas plus loin, bois ton verre d'alcool au cabaret,
Dieu savait bien où cacher sa pâture,
tente l'impossible et pêche au fond de la citerne,
retires-en les chansons que l'on chante le soir à la bougie.

Il ne faut jamais semer la pauvreté,
le rebouteux s'est peigné avec un clou,
Chanson! chanson! il faut être deux pour le couple,
fille et garçon pour chanter notre Ville.

(Traduction de l'Auteur)

J'offert à Frédéric Mistral
Qui-a mis in pach el provençal
comm' Dante a rassi l'italien,
l'salut picard dé tournisiens.

Canchèonn'! canchèonn'! ensolèl' no masèon
el tièrr' é l'ieau lé vaqu' é lé mouchèons,
lé gins d'ichi i-éont orpris l'vyeu parlache
agentyié s'n'intournur' é s'visach'.

Je l'saveos bin quje n'restréos po tout seu
canchèonn'! canchèonn'! on n'è pu malheureux,
Mistral! pour ti d'Saint Aubert à l'copett'
tous lé Picards can'tent dins no rulett'.

Tertous' ensann' détièreons lé vieux meots
é si i-in manqu' on in f'ara dé nouvieux,
lièf' te dormou acout' canter t'mamèr'
s'veox èll' è là dūs qu'on pèl' lé pènn'tièr'.

N'va po pu léong, béos t'sas au peot au léot,
Dieu saveot bin dū c'qui mucheot s'patieau:
péquach' à leim' tout'au cul de l'chitern'

on va r'saquer lé cancheonn' à l'lantern'.

De l'pauverté i n'in féot jamé s'mér,
avèc in cléau l'èrbouteux s'a peingné,
canchèonn'! canchèonn'! féot èt'
deux pou l'pasquille, garchéon é fill' on fé canter no Ville.

Geo Libbrechet – Belgique

L'œuvre de Mistral nous a révélé sa province, la nôtre non seulement à nous, mais au monde entier, dans une vérité, un éclat et un charme jusqu'alors méprisés ou inconnus. Oui! avec Mistral, c'est toute la Provence, sous tous ses aspects, ceux de ses paysages, de ses légendes, de ses traditions, de son histoire, de son merveilleux art de vivre, de sa malicieuse sagesse et de sa poésie, qui attendait pour nos yeux et pour notre cœur sa venue au monde et sa floraison, et dont il a, par son génie, dégagé la permanence harmonieuse. Une œuvre donc que nous n'admirerons jamais trop et dont la leçon restera pour toujours valable; car, ayant réalisé ce miracle d'être à la fois authentiquement régionale et profondément humaine, elle a, pour sa récompense et pour notre joie, obtenu l'audience universelle.

Armand Lunel

BOM DIA, PROVENÇA

Provençais irmãos, demo-nos as mãos como crianças, e seiamos felizes. Maravilhemo-nos com a doçura da língua em que falamos: vós o Provençal, nós o Português. São dois belos idiomas, autenticados pelo mesmo selo que torna preciosos os melhores vinhos: a antiguidade. Da culta “ flor do Lácio, destilaram, pelos séculos fora, as vozes, por vezes tão diversas, de inúmeros poetas. As de Provençais e de Portugueses contam-se entre as mais nobres. Importará acentuar que somos grandes porque o destino nos ofertou Camões? Importará acentuar que sereis imorredoiros porque o destino vos ofertou Mistral? Não deixeis que a noite caia. Depende de vós fazer tudo para que um enorme “ Bom dia imortal ilumine a responsabilidade de falardes a mesma língua de Mirèio. A responsabilidade de terdes o vosso destino ao alcance da vossa mão. Bom dia, coragem; Bom dia, Provença!

Antonio de Macedo - Portugal

BON JOUR, PROVENCE

Frères provençaux, donnons-nous la main comme des enfants, et soyons heureux. Émerveillons-nous de la douceur de la langue que nous parlons: vous le provençal, nous le portugais. Ce sont deux beaux idiomes, authentifiés par le même sceau qui rend précieux les meilleurs vins: l'ancienneté. De la fleur cultivée du Latium se sont comme distillées, à travers les siècles, les voix, parfois bien diverses, d'innombrables poètes. Ceux de Provence et du Portugal comptent parmi les plus nobles, Faut-il insister sur ce fait que nous sommes grands parce que le destin nous a donné Camoens? Faut-il affirmer que vous serez impérissables parce que le destin vous a donné Mistral? Ne laissez pas tomber la nuit. Faites en sorte qu'un immense bon jour immortel rende clair le devoir qui vous incombe de parler la langue de Mirèio. Vous avez la responsabilité de votre destin, qui est à portée de votre main. Bon jour, courage; bon jour, Provence.

Par sa simplicité naturelle, par sa spontanéité primitive, par son humilité rayonnante, par sa transparence limpide, Frédéric Mistral est une expression nouvelle de cet éternel enfant qu'est le poète. Il efface sa personne et devient un pur écho de l'humanité douloureuse. On serait tenté de se demander qui a poussé ce cri: Est-ce Mistral? est-ce moi-même? est-ce un autre?

Et quand ce cri a-t-il été poussé? Autrefois? Hier? Aujourd'hui? Car nous nous reconnaissons tous, dans ce cri, sans distinction d'époque ou de latitude. Cela se perd dans le temps et dans l'espace. C'est pourquoi, dans ce sens, et Mireille est là pour en témoigner, la poésie de Frédéric Mistral se relie même avec les mythes de l'Inde et de l'Hellade. Elle devance de loin le temps où, sous le signe de la Latinité, se serreront la main en frères les peuples de la Méditerranée; de cette mer qui en décide de la paix du genre humain; de cette mer des deux Testaments qui est, depuis toujours, le cœur du monde.

Gaetano G. Di Sales – Italie

Il peut arriver à un lecteur que le goût lui vient d'aller voir le pays où évoluent les personnages de l'œuvre de son auteur préféré. Plus la description d'une certaine région a été évocatrice, plus le paysage lui fera comprendre et aimer les livres en question.

Mais l'inverse se produit aussi. Impressionnée par la beauté toute spéciale de la Provence, j'ai voulu en connaître tous les aspects. C'est ainsi que j'ai été amenée tout naturellement à étudier sa langue et sa littérature. Dire alors que la découverte de Mistral m'a ouvert un monde paraît une banalité; pourtant c'est le terme qui convient. Jamais avant lui on ne trouve l'exemple d'une vie et d'une œuvre mises ensemble au service d'un pays d'une façon si pertinente. C'est un cas absolument unique. Et aussi longtemps qu'il restera des Provençaux qui diront avec Mistral: Amo de moun país..., on parlera de lui. Ce sera sa gloire durable.

Henriette L. Spanjaard - Hollande

Mistral est grand. Un des plus grands. Il a résisté à l'épreuve du temps. Sans doute le doit-il à l'excellence de son art, mais, également, à sa vérité. Car à la haute harmonie se joint une constante sagesse. De plus, il est divers. Si le Poème du Rhône est taillé à arêtes vives, et, par là, satisfait le chercheur de perfection verbale, Nerto me paraît tenir de la fraîcheur extrême du vers et de sa légèreté la puissance de son charme.

S'il avait usé du français, dit-on, il serait mieux connu...

A condition qu'il eût, de la sorte, écrit un chef-d'œuvre. Mais, racines hors de terre, n'eût-il pas produit un fruit maigre?

Le problème posé par le choix de l'instrument demeure entier.

Je ne crois pas d'ailleurs qu'il s'agisse d'un choix, mais d'un appel monté des profondeurs immémoriales. Et cet appel est un ordre qu'on ne peut décliner.

Jean Stienon du Pré – Belgique

HOMMAGE DE LA FLANDRE A FRÉDÉRIC MISTRAL

Mirèio est un des livres qui ont réjoui ma jeunesse, pour le dire à la manière de la Bible. Je n'avais pas passé la vingtaine quand je me mis à traduire le poème admirable. J'admirais surtout la musique de la langue et la richesse originale des images, et peut-être encore plus le fait qu'il y avait là toute l'âme d'un peuple, qui avait survécu aux adversités et aux infortunes d'une histoire quelquefois tragique.

Le bruit courait que Frédéric Mistral avait été en correspondance avec notre grand poète à nous, Guido Gezelle, qu'on appelle lui aussi “ le miracle, et qui prétendait rejoindre notre grande tradition médiévale. Ils étaient nés, la même année et au moment où l'on fêtait partout en Flandre le centenaire de la naissance de Gezelle, je commémorais à la Radio Flamande (c'est-à-dire belge d'expression néerlandaise) le centenaire de Mistral. Je le fis avec admiration et piété, con amore comme on dit.

Ma traduction de Mirèio, d'ailleurs incomplète, n'avait pas paru. Mais au moment où j'appris que notre grande maison d'éditions HeideLand à Hasselt allait éditer sa magnifique série “ Panthéon des Prix Nobel, je me mis en rapport avec l'éditeur, qui me confia la traduction.

Je repris l'étude de la langue mistralienne, uniquement à l'aide d'une comparaison avec la traduction française, et je me mis à l'œuvre. J'y travaillai à peu près six mois, encore sous l'impression de l'enthousiasme du temps de ma jeunesse. Ce me fut ainsi une cure de rajeunissement.

Et voilà comment parut en 1962 la traduction néerlandaise de *Mirèio*, jusqu'ici la dernière, je crois, mais, je l'espère, pas du tout encore la dernière (1). *Mirèio* est éternelle. Encore une confidence. Si je devais quitter ma Flandre c'est la Provence que je choisirais comme patrie d'adoption. Et je ne serais pas le seul à la choisir: beaucoup de mes amis feraient comme moi.

Jan Vercammen – Belgique

(1) Jan Vercammen a raison. Sa très belle traduction de *Mirèio* est la dernière en date. Mais une traduction japonaise est en voie d'achèvement. Elle est due à M. Fujio Suguy, professeur à l'Université de Hokayama et collaborateur de ce numéro de *l'Astrado*.

ESTUDI E COUMENTARI

LE SENS DU MYSTÈRE

Pour Madeleine

Maillane n'a de beauté, à la voir d'un peu loin, que dans la façon dont elle a rassemblé ses maisons, dans son groupement intérieur, aujourd'hui autour d'une tombe. Point sacré de parfaite convenance. Recueillement. Tout y a été attiré: les morts, les légendes, les hommes, les dieux, très religieusement, sans hâte, par celui qui dort sous l'étoile des Baux. Il est vrai qu'en sa modestie, dans cette façon de sortir à peine de l'argile, le village s'est mis à vivre devant un horizon parfait, qui contient tout.

— D'aussi loin qu'il me souvienne, je vois devant mes yeux, au Midi, là-bas, une barre de montagnes, dont les mamelons, les rampes, les falaises et les vallons bleuisaient du matin au soir, plus ou moins clairs ou foncés, en hautes ondes. C'est la chaîne des Alpilles, ceinturées d'oliviers comme un massif de roches grecques, un véritable belvédère de gloires et de légendes.

Le sauveur de Rome, Caius Marius, encore populaire dans toute notre contrée, c'est au pied de ce rempart qu'il attendit les Barbares, derrière les murs de son camp; et ses trophées triomphaux, à Saint-Rémy, sont, depuis deux mille ans, dorés par le soleil. C'est au penchant de cette côte qu'on rencontre les tronçons du grand aqueduc romain qui menait les eaux de Vaucluse dans les Arènes d'Arles, conduit que les gens du pays nomment *Ouide di Sarrasin* (pierrée des Sarrasins), parce que c'est par là que les Maures d'Espagne s'introduisirent dans Arles. C'est sur les rocs escarpés de ces collines que les princes des Baux avaient leur château-fort. C'est dans ces vals aromatiques, aux Baux, à Romanin et à Roque-Martine, que tenaient Cour d'amour les belles châtelaines... C'est à Mont-Majour que dorment, sous les dalles du cloître, nos vieux rois arlésiens. C'est, dans les grottes du vallon d'Enfer, de Cordes, qu'errent nos fées. C'est sous ces ruines romaines ou féodales que gît la Chèvre d'Or.

Tel est le contenu du paysage: des morts, des peuples, des invasions, des triomphes, des grâces, même des fées, tout cela pris, enclos dans une brillante matière.

Et ce contenu si ferme, il est, sous la pleine lumière, riche cependant de retraites. Il repose sur des secrets. En profondeur, on les sent. Son être est d'une densité si lourde qu'il se produit des suintements à travers cette écorce de clarté dont il est revêtu par une sorte de pudeur. De là ces vapeurs, ces songes, car si contenir c'est sagesse, libérer, c'est poésie.

Rappelez-vous Mistral enfant qui s'en va avec la marmaille du village au-devant des Rois, des Rois Mages, de ces Rois qui venaient à Maillane, disait-on, avec leurs pages, leurs chameaux, et toute leur suite, pour adorer l'Enfant Jésus.

— Où allez-vous, petits?

— Nous allons au-devant des Rois.

— Ah! oui, les Rois, c'est vrai... Ils sont là derrière qui viennent; vous allez bientôt les voir...

C'était l'hiver, au crépuscule. Il faisait froid.

On ne voyait personne aux champs, à part quelque pauvre veuve qui rechargeait Sur la tête son tablier plein de bois sec, ou quelque vieux dépenaillé qui cherchait des escargots au pied d'une baie morte.

Tout à coup, le couchant s'embrase. Avalanche d'ors et de pourpres.

— Les voilà!... Les Rois! les Rois voyez leurs couronnes! voyez leurs manteaux! voyez leurs drapeaux et leurs cavaliers! et les chameaux qui viennent!

Et puis, la nuit.

— Où sont passés les Rois?

— Derrière la montagne...

La chevêche miaulait. La peur saisissait les enfants.

Qui me rendra, s'écrie Mistral, le délice, le bonheur idéal de mon âme ignorante, quand, telle qu'une fleur, elle s'ouvrait, toute neuve, aux charmes, aux sornettes, aux complaints, aux fabliaux, que ma mère, en filant, cependant que j'étais blotti sur ses genoux, me disait, me chantait, en douce langue de Provence: le Pater des Calendes, Marie-Madeleine la pauvre Pécheresse, le Mousse de Marseille, la Porcheronne, le Mauvais Riche, et tant d'autres récits, légendes et croyances de notre terre provençale, qui berçaient mon jeune âge d'un balancement de rêve et de poésie émue.

Atmosphère chargée et pénétrante. Tout ce qu'on touche y baigne, ce qui est innocent, familial, dans une sorte d'âme. Tout y est poreux, tout s'y imprègne, tout y circule aussi et tout y communique. Si tout y reste net, ou plutôt pur, rien n'y est séparé. Une même fluidité y propage les émotions, qu'elles soient antérieures, héréditaires, ou qu'elles naissent devant nous, de nous-mêmes. N'est-ce pas déjà là un grand mystère? Et il est d'autant plus rare, et par conséquent délicieux, qu'au milieu de ses figures secrètes, apparaît, sans messéance, assez souvent un brin de malice. Pas d'ironie tranchante, non, mais ce sourire de bon goût, à mi-lèvre, qui, venu là par courtoisie, semble vous dire: — Vous savez, ici il y a des miracles, mais vous n'êtes pas forcé d'y croire; les miracles, c'est une affaire personnelle entre les Provençaux et le Bon Dieu.

Et puisque nous parlons de miracles, ne serait-il pas opportun d'évoquer le fameux secret? Quel secret? Mistral a laissé bien souvent entendre qu'il avait son secret à lui.

Ne le sent-on pas caché dans ces vers?

Soun mort li bèu disèire,
Mai li voues an clanti;
Soun mort li bastissèire,
Mai lou tèmples es basti.
Vuei pòu boufa
L'aurouso malamagno
Au front de la Tour Magno
Lou sant signau es fa.

Vous-àutri, li gènt jouine,
Que sabès lou secrèt,
Fasès que noun s'arrouine
Lou mounumen escrèt..

Ce secret, l'a-t-il confié? je l'ignore.

Où faut-il chercher? Est-ce du côté de l'Archétype?

... pèr iéu, sus la mar de l'istòri,
Fuguères tu, Prouvènço, un pur simbèu.

Mystère...

Je pense d'ailleurs que, même énoncé clairement, ce secret sera difficile.

Mais l'important, c'est qu'il ait existé et qu'il survive. Car on le sent partout encore, quand on relit Mistral. On le sent dans ce soin de cacher quelque chose, dans cette religion du non-dire, dans cette façon de présenter les Muses comme les Initiées du Silence.

Pour intriguer les gens, penseront les âmes vulgaires. Il s'agit bien de cela! Ici serpente un souci de prudence. On rappelle qu'en toute chose il peut y avoir autre chose.

_ I'a mai que mai, disent les trois porchers qui, dans la Crau, entendent s'élever des plaintes, derrière un bouquet de genêts. Admirable façon de parler de l'étrange. Peut-on ne pas songer à la caverne platonicienne? La voilà bien la douceur de l'ombre portée, de cette ombre qui ne se glisse pas forcément sur le flanc d'une image, mais qui apparaît, évoquée. C'est le ton qui la fait surgir. Car il y a des clés diverses et des armatures musicales à ces poèmes.

Les uns, ils sont écrits en si bémol, d'autres en ré dièse, sur le mode mineur, sur le mode majeur, suivant les cas. Le poète les a situés pour toujours sur l'échelle des vibrations. Ce n'est pas vous qui les chantez. Dès que vous y touchez, ils se chantent eux-mêmes.

Lou bastimen vèn de Maiorco
Emé d'arange un cargamen;
An courouna de vèrdi torco
L'aubre mèstre dóu bastimen;
Urousamen
Vèn de Maiorco
Lou bastimen...

Là, pour tout le poème, dès le début, et à jamais, sont donnés la hauteur, les durées, le timbre. Impressions de bonheur, de réussite.

Lisons maintenant la Mante religieuse:

E verdau dins lis estoubloun,
Contro uno espigo d'òrdi blound
Qu'èro granado à listo doublo,
Veguère iéu
Un prègo-diéu
D'estoublo..

Ici, c'est autre chose, c'est le ton soumis du mystère.

Mais ne confondons pas sa présence invisible avec le souci qu'a eu quelquefois le poète de peindre, en des scènes voulues, des spectacles sur naturels. La danse des Trêves sur le Rhône, le Val d'Enfer, la Sorcière Taven, les Esprits, les Fées, l'apparition des Saintes, dans Mireille, et dans les Mémoires les récits de la vieille Renaude, ce sont des épisodes qui s'apparentent certes avec les choses du mystère. Mais c'en est pour ainsi dire le côté tangible, le merveilleux décoratif. La noyade d'Ourrias dans le Rhône, le pilote-fantôme, l'évocation des morts restent des scènes étonnantes. Mais le

mystère y a été voulu. Le poète l'a cherché, et du reste réussi. Toutefois, il se présente trop franchement, il fait trop face, pour nous dire tout de lui-même, justement parce qu'il nous dit tout. Les vers restent admirables. Leurs sens toujours multiples sont cependant moins nombreux. Ils s'étalent plus en surface. Ils s'expliquent. Ainsi un peu de leur mystère s'évapore. Tandis qu'ailleurs il peut, ce mystère, surpris alors qu'il se coule furtivement contre un poème de lumière, nous confier, malgré lui, sous le coup de l'émotion, un mot qui l'exprime vraiment, un mot à peine chuchoté.

Di Baus, dre vers Palmiro,
Avian pres pèr amiro
L'Estello di Tres Rèi!

L'entendez-vous? Là, il y est, Car il surgit toujours, chez Mistral, dès que l'on parle de l'Etoile.

Et on y arrive, à l'Etoile, par des chemins si familiers parfois!

Escouto que te digue,
Fasié maun ounce Guigue,
Vau mai un bon counsèu,
Mignot, qu'un bon bacèu...

Bon d'èstre caritable.
Mai vau mai tia lou Diable,
Que, pèr trop de vertu,
S'èu te tiavo tu...

Simple sagesse paysanne. Mais tout d'un coup:

Pèr tu se pièi la vido
Parèis trop anouïdo,
Esbrihaudo tis iue
Is astre de la niue.

Dins lis astre i'a l'òrri
De tóuti li belòri;
E tout ço qu'as rava
Aqui lou pos trouva.

L'Etoile, cela fait partie du Secret. Aussi Mistral l'a-t-il voulue sur son tombeau:

Souto mis iue vesé l'enclaus
E la capoucho blanquinello
Ounte, coume lis cacalaus,
M'aclatarai à l'oumbrinello.

E quand li gènt demandaran
A Jan di Figo o Jan di Guèto:
Qu'es aquèu domo? Respoundran:
Acò's la toumbo dóu Pouèto.

E pièi un jour diran: Ero un
Que l'avien fa Rèi de Prouvènço...

Mai de soun noum li grihet brun
Canton soulet la survivènço!

Enfin, à bout d'esplicacioun,
Diran: Es lou toumbèu d'un Mage,
Car d'uno estello à sèt raïoun
Lou mounumen porto l'image.

Avec ces vers, des précautions... Il faut les prendre un peu de biais, les déplacer, de façon à faire jouer leurs ombres, de façon à donner à leurs surfaces brillantes des perspectives, mieux encore, des profondeurs, et à leur rendre ainsi leur volume, leur plénitude, et tout cela à petits pas, autour de cette claire tombe, jusqu'au moment où paraîtront ses premières assises, et, sous elles bientôt, l'affleurement d'autres soutiens, la roche originelle et plus loin, car ici on va toujours plus loin, des contacts encore cachés, mais certains, avec le cœur même de l'être. Il y a tout au fond de cette bonhomie, au milieu de ces mots rustiques qui ont pris, en poussant, tous, à l'envi, quelque chose du sol, l'odeur et la couleur de l'argile, du tuf, du calcaire, et le parfum des plantes, de l'olivier, du buis, du thym, il y a un écho, une allusion, posée par quelque dieu qui n'a pas dit son nom, sur la bouche éphémère.

Par-dessus, deux choses sensibles: le mouvement des apparences, plus ou moins vif, mais généralement rythmé par des coupes sereines, et au-delà, mais en contact avec ces apparences et baignant dans le même éther, une immobilité, un point de connaissance intime qui, détaché de toutes ses vicissitudes, hors du temps, en mesure mieux les durées.

De là cette mélancolie dans la plus divine lumière.

Ero un tantost d'aquest estiéu
Que ni vihave ni dourmiéu;
Fasiéu miejour, tau que me plaise,
Lou cabassòu
Toucant lou sòu,
A l'aise..

Le poète voit une Mante religieuse. Il l'interroge.

Lou mau es orre, e me sourris;
La car es bello, e se pourris;
L'oundo es amaro, e vole béure;
Alangouri
Vole mouri
E viéure.

Siéu descamba, siéu deglesi.
O prègo-diéu, fai-me lusi
Uno esperanço un pau veraio
De quicoumet
Ensigno-me
La draio.

E tout-d'un-tèms veguère iéu
Que, vers lou cèu, dóu prègo-diéu
Lou maigre bras se desplegavo.

Misterious,
Mut, serions,
Pregavo.

Ici les choses qui sont dites n'ont d'efficacité que par leur pouvoir de coïncidences. Elles se déroulent, visibles, vis-à-vis d'un pur invisible, qui les dépasserait s'il pouvait être vu. Il ne l'est pas, mais il aspire à l'être et, de ce fait, leur fait subir une poussée qui les gonfle, qui les distend. Il les charge d'un sens excessif. Le rythme prend de la lenteur, il a des arrêts, il cède à de longs silences. Il arrive souvent, chez les très grands poètes, que l'âme dépasse la forme. Dans ce cas, celle-ci vaut moins par elle-même que par la façon dont, en se disposant, elle laisse voir, à travers ses pauses, qui sont en quelque sorte des fissures, des regards, l'au-delà de sa vérité.

Là, c'est Aude, l'extraordinaire érudit mistralien, qui jadis m'a donné le mot.

Aude n'est plus et cependant j'en parle encore, parce qu'il connaissait les signes de cette poésie secrète.

Je le revois, un soir, dans la grande maison de Lourmarin. Il tenait les yeux baissés sur sa moustache sarrasine. Dans l'ombre, il inquiétait un peu. Il préméditait quelque chose.

Près de la cheminée, Copeau. A côté, Laurent Vibert. Laurent Vibert est mort. Copeau aussi. Trois Ombres.

Mais alors trois vivants et à peine une lampe.

– Hé! il faut savoir, il faut connaître, disait Aude, tout doucement... Voyez-vous, on parle toujours de profondeur, de mystère... On dit: – Le mystère, c'est le Nord, et le Nord seul l'a compris... Peut-être.. Ecoutez, cependant... On trouve ça, dans les Iles d'Or... C'est la Chantepleure du Logis...

Et le voilà qui parle.

Car il les a parlés, ces vers. Il les a détachés de sa mémoire, sans se presser, comme une chose naturelle...

Asseta sus li boufet,
Lou Cat miaulo: – Quouro dinon?
La grand dort sus soun cau-fet,
Li chatouno eila badinon
En charrant sus lou lindau.
Anen, dau!
Que se duerbe un pau l'armari!...

Cat!
La vièio crido,
Cat!
Te farai courre bourrido...

Puis toutes les strophes, celle de la Marmite, celle de l'Huile, celle du Feu.

Enfin, celle de l'Eau:

L'Aigo plouro dins l'eiguié,
En disènt: – Tout fau que passe,
Fau que tout passe au reguié!
Un requiescant in pace
Pèr aquéli que soun mort!

Lou record,
Acò's tout ço que reclamo
La pauro amo
D'un defunt
Que barrulo
E que brulo
Sènso flamo e sènso fum.
Acò's l'amo de toun paire,
De ta maire
O belèu de toun ami,
Que, quand siés entre-dourmi,
Vèn te faire sa vesito
E, pecaire! dins soun plang,
Te demando plan, bèn plan,
L'ouresoun que i'es necito.

Cat!
La vièio crido,
Cat!
Un pater pèr Margarido.

A mesure qu'ils se créaient, ces vers (car ces vers se recréent à chaque lecture) devaient produire en nous, ou peut-être même en dehors, comme des phénomènes électriques, des polarisations d'âmes errantes, des inductions, qui condensaient tout un mystère. Ça et là se formaient des nébuleuses, et près d'elles sortaient des astres et tout un système stellaire montait, entrant en mouvement dans un ciel inventé pour lui. Une pulsation tranquille, celle du cœur vivant, chargé de sang, du cœur du poète, j'en suis sûr, encore là, animait ce monde.

C'était d'une beauté sans impatience.

Les objets évoqués étaient trop familiers, trop lourds, pour se prêter à des transmutations rapides. Point de vapeurs fusantes, derrière quoi on change les décors, mais, dans chaque chose amenée, et sensible par sa lenteur à apparaître, le regret de ce que l'on quitte, tout ce qui retient en deçà, l'étreinte encore chaude de la mère...

J'ai conservé ce souvenir. A tout moment, pensais-je, cet, Orphée arrache, pour la regarder malgré tout, une Eurydice des ténèbres.

Henri Bosco

¿ NO CALDRA INTERROGAR-NOS?

Fou a través de la figura de Mistral que, en la meva infantesa, vaig saber per primera vegada que existia una cultura provençal. I dic de la figura de Mistral, perquè la seva obra encara tardà bastant de temps a ser-me assequible. Quan m'hi vaig enfrontar, se'm va esbocinar un mite i sorgiren en mi les primeres preguntes doloroses. Perquè Mirèio, Calendau, Nerto.... que traspassen les fronteres lingüístiques, no assoleixen d'esdevenir el suport d'una autèntica renaixença? Perquè el poble del Païssos d'Oc continua abandonant la seva llengua, malgrat que el patriarea de la barba i de la cabellera impressionants gaudeix arreu d'un sòlid prestigi?

La literatura catalana, en els seus inicis, fou subsidiària de la cultura provençal. Ara, malgrat que Catalunya topa amb tantes de dificultats, la renaixença que s'hi inicià al segle passat cada dia ens condueix a nous guanys en el terreny de la cultura. A desgrat de la Censura governativa, contra la qual s'estabellà la nostra voluntat de parlar clar, malgrat la prohibició de l'ensenyament del català a les escoles, amb tot i que la nostra llengua ha sigut bandejada de la premsa, a pesar de totes les feixugues restriccions que frenen el normal desenvolupament de la cultura catalana, ens trobem que cada any s'editen centenes de llibres en català i que el català continua essent l'idioma viu, normal, espontani, del carrer. Mentrestant, el provençal, llengua culta per excel·lència a l'Edat Mitja, amb una literatura que enlluernà i influencià tots els països d'Occident, li manca ben poc per a quedar reduïda a la categoria de venerable llengua morta. Malgrat que compta amb Mistral, que ha obtingut una projecció com cap dels nostres escriptors no ha assolit des de la Renaixença. I jo continuo preguntant-me: què és el que separa el gran patriarca del seu poble, ja no ha assolit arrancarlo de la decadència? O, en tot cas, quina mena de falla d'aquest poble fa que la Provença no estigui a l'altura del prestigi de l'obra mistraliana?

Félix Cucurull – Catalogne

POINTS D'INTERROGATION

Traduction de la page précédente

Ce fut à travers la figure de Mistral que, dans mon enfance, j'appris pour la première fois qu'il existait une culture provençale. Et je dis la figure de Mistral, parce que son œuvre me fut longtemps encore inaccessible. Quand il me fut donné de l'aborder, le mythe que je m'étais forgé fut ébranlé et se posèrent à moi les premières questions douloureuses. Pourquoi Mirèio, Calendau, Nerto... qui dépassent les frontières linguistiques, ne réussissaient pas à devenir le support d'une authentique renaissance? Pourquoi le peuple des Pays d'Oc continuait-il à abandonner sa langue, malgré le solide prestige du patriarche à la barbe et à la chevelure impressionnantes?

La littérature catalane, à ses débuts, fut la suivante de la culture provençale. Aujourd'hui, malgré toutes les difficultés que connaît la Catalogne, la renaissance commencée au siècle dernier nous conduit chaque jour à de nouveaux gains sur le terrain de la culture. En dépit de la Censure du Gouvernement, contre laquelle se dresse notre volonté de parler clair, malgré l'interdiction d'enseigner le catalan dans les écoles, outre le bannissement de notre langue de la presse et toutes les accablantes restrictions qui freinent le développement de la culture catalane, il se trouve que nous éditons chaque année des centaines de livres en catalan et que le catalan continue à être l'idiome vivant, normal, spontané de la rue. Cependant, le provençal, langue de culture par excellence au Moyen Age, avec une littérature qui éclaira et influença tous les pays d'Occident, il ne lui manque que peu de chose pour être réduite à l'état de vénérable langue morte. Ce, malgré Mistral, dont aucun des écrivains de notre Renaissance n'a jamais connu le rayonnement. Et je continue à m'interroger: qu'est-ce qui sépare le grand patriarche de son peuple, qu'il n'a pu arracher à la décadence? Ou, en tout cas, quelle sorte de défaut de ce peuple fait que la Provence ne s'élève pas à la hauteur de l'œuvre mistralienne (1)?

(1) Il est indéniable que la Renaissance provençale est restée très en-deçà de la Renaissance catalane. Il est indéniable que, jusqu'à ces tout derniers temps du moins, le provençal, plus qu'aucun des autres dialectes de langue d'oc, n'a cessé de perdre du terrain devant le français. Nous sommes reconnaissant à Félix Cucurull d'avoir franchement, voire, brutalement, posé la question.

Mistral et l'idée de latinité

Cinquante ans se sont écoulés depuis la mort de Mistral ce qui nous invite, en raison du rayonnement de son œuvre dans le monde entier, à nous pencher un instant sur l'idée de latinité, qui est une des constantes de son œuvre.

Mistral est un de ces génies, comme Dante et Pétrarque, dont le message n'est pas inscrit dans les limites d'une nation et d'une langue, mais s'adresse efficacement à l'humanité entière, message fraternel pour une véritable patrie de l'esprit.

Quand j'approche du Maître à travers tout ce qu'il a écrit, c'est son âme totale qui vient en quelque sorte à ma rencontre, tout un univers de mythes et d'actes, d'histoire et de coutumes. Et je me reconnais en ces multiples vies exemplaires qui sont là pour mon édification, pour m'encourager dans mes angoisses, qu'il s'agisse de Mirèio des Isclo d'Or, de Calendau, du Pouèmo dóu Rose,

Or, ce qui détermine en premier lieu mon émotion, c'est l'esprit, de latinité que je découvre en cette poésie. Latinité: il n'est pas question de race en opposition avec d'autres races du Nord ou du Sud, de l'Est ou de l'Ouest; ce n'est pas là un mot fossilisé dans les manuels d'histoire ou, si l'on veut, enseveli dans les marais d'une humanité hybride qui n'aurait plus de nom devant Dieu. La latinité telle que je l'entends c'est l'homme en quête du soleil, c'est le mariage du, Proche Orient et de l'Occident, c'est la sérénité de Phidias et l'élan de Michel-Ange. C'est, à l'aube du Moyen Age, le miracle de la continuité de la langue latine enfantant les parlers romans et couronnant de gloire les poètes provençaux, les maîtres de la poésie européenne.

Or, après des siècles d'apparent silence et d'oubli, l'humble sève de la lengo mespresado travaille et monte peu à peu pour une nouvelle floraison. Et c'est un homme seul qui permettra cette floraison, parce qu'il aura suivi les traces d'une vie séculaire, et aura su s'identifier avec l'univers de toujours où le temps et l'espace sont abolis.

Mistral s'efforce de ramener l'existence à ses données élémentaires. Pourtant le monde a bien changé depuis sa mort, entraîné dans une évolution qui approche de son point critique. Mais pour qui sait entendre la voix de Maillane, voix du terroir lui-même, c'est un chant de sagesse qu'il recueille, comme un écho de paradis terrestre.

Il est de bon ton, en de certains milieux littéraires, de feindre ignorer Mistral. Cette attitude d'ailleurs est souvent due au mépris qui s'attache injustement aux langues dites mineures parce qu'elles n'ont point de rôle politique dans le monde. Pourtant il arrive que certains messages de ces langues, et du provençal en premier lieu, soient parmi les plus hauts de la poésie universelle. Ils demeurent, au-delà de tous les changements, au-delà des modes et des courants littéraires, parce que, témoignages sans frontières, ils contiennent la sagesse suprême.

Dans ce sens-là, la latinité mistralienne apparaît bien comme une prise de conscience des destinées de l'homme, et l'attachement au terroir prend les traits d'une fidélité à quelque patrie supérieure.

Aujourd'hui où les hommes, marqués par un progrès scientifique qui détruit le rythme paisible de la vie, s'évertuent dans la souffrance et l'inquiétude et sont les captifs de leurs immenses métropoles, écoutons donc Mistral nous dire, dans La Plueio:

Gènt terrassan, luchetaire e lauraire,
Que, vergounous dóu noum de païsan,
Trouvas souvènt lou luchet trop pesant,
E trop souvènt plantas aqui l'araire,
Pèr courre i vilo e vous faire artisan,
Oh! sachés dounc qu'avès un mestié sant!
Tenès-vous-ié! Fugués-n'en fièr, mi fraire,

Car emé Diéu travaia de-mita...
Semenas blad, luserno, bourtoulaiço?
Diéu vous ié largo e lou soulèu e l'aigo.
Tambèn, ami, de Diéu sias li gasta,
E Diéu vous mando e bèn-èstre e santa,
E mai qu'en res, la pas, la liberta.

Cette strophe, qui nous restitue une sagesse biblique, en nous renvoyant au temps de Virgile et d'Homère nous laisse entendre que ces temps peuvent ne pas être révolus. Dans la solitude de son génie, la sage, l'harmonieux, l'humain Mistral exprime les aspirations secrètes de tous les hommes de bonne volonté à la simplicité de la vie, à la paix. C'est cela que je nomme la latinité de Mistral.

Aldo Daverio - Italie

LA PHILOSOPHIE DE MISTRAL

Rappelons-nous le verset de Pascal:

– Notre âme est jetée dans un corps où elle trouve nombre, poids, dimension. Par son individualité qui vient de la matière l'homme fait partie d'une famille, d'une race, d'une époque, d'un milieu, d'une nation. Il est enraciné dans un sol, influencé par un climat, héritier d'une histoire et d'une civilisation. Il tient de sa naissance la plupart des caractères qui le distinguent des autres hommes. A la partie supérieure de son être la conscience qu'il possède de soi-même et du monde fonde son autonomie et achève de faire de lui une personne. Mais cette personne n'est pas un tout donné d'avance: elle se conquiert, elle s'affirme, elle se crée, non point dans ce vide qui est le domaine de la personne humaine (au sens des modernes personnalistes), mais grâce à l'individu concret qui l'incarne et aux réalités biologiques qui la relient au monde, font qu'elle vit dans une famille, exerce un métier, parle une langue, appartient à une patrie. Ainsi défendre l'individu de chair et d'os, restaurer les valeurs naturelles, sociales et intellectuelles qui sont la condition de son existence, sera travailler au bien et au développement de la personne humaine, celle qui est autre chose qu'une abstraction.

Or, c'est cela qu'a fait Mistral. Il rattache l'homme à ses finalités prochaines qui le définissent et le font lui-même. Ces finalités, ce n'est pas l'homme qui les crée. Elles ne dépendent pas de lui, il dépend d'elles et il existe dans la mesure où il les sert. Tout l'effort du rationalisme moderne tend à séparer l'homme de la nature et à annuler ce qu'il tient de sa naissance. L'homme conçu par la pensée moderne doit être semblable à l'homonculus de Faust, pur fruit de l'esprit et créé par lui seul.

Que lui reste-t-il de véritablement humain? Pour Mistral au contraire, c'est au fait de la naissance charnelle que tout se relie:

Cresès qu'acò noun vèngue en òdi
Quand disès: – Ma maire m'a fa,
D'ausi de-longo aquest senòdi:
Quau te faguè, fau l'estoufa?

Croyez-vous que cela ne soit pas odieux
quand vous dites: – Ma mère m'a fait,
d'entendre cette rengaine:
Il faut étouffer ton auteur?

dit le poète. Pour Mistral, le génie du lieu, les déterminations de l'histoire, la tradition vivante, la patrie, une certaine forme de civilisation qui est pour lui la civilisation latine, sont autant d'éléments qui s'intègrent à l'acte de naissance de l'homme et président à sa vocation.

Cette vocation, il la réalisera en se conformant à ce que Mistral appelle la vido vidanto, d'un terme qui condamne le rationalisme contemporain. On comprend pourquoi le poète maillanais a pris ses personnages non dans le prolétariat des villes, mais chez les pâtres et gens des mas ou encore parmi les bateliers du Rhône. Ils étaient pour lui l'exemple d'une vie vécue selon la nature. Nature, naissance, nation, ces trois mots, qui ont même origine, sont la base de la philosophie de Mistral. Ils forment le thème de l'invocation de Calendau. Suivre la nature, pour Mistral, c'est ne pas renier sa naissance et tout ce que l'on a reçu en venant au monde. C'est être fidèle à tout ce qui nous a faits, à nos origines et donc à la nation, car celle-ci constitue le milieu historique et culturel dont nous tenons l'héritage qui nous rend hommes ainsi que notre originalité. C'est à la gloire de sa nation provençale que le poète écrira sa Rèino Jano.

Ainsi le monde de Mistral, ouvert au surnaturel dans Mirèio et dans Nerto, réunit comme un tout organique les êtres et les choses. Il rassemble la terre et ses habitants dans une même communauté historique de destin. Rien ne s'oppose davantage qu'une telle communauté concrète et individualisée à la notion de collectivité qui tend à prévaloir de nos jours.

La première (j'emprunte l'expression à M. de Corte) se fonde sur l'unité dans la diversité, la seconde sur l'identité dans la séparation, D'un côté nous sommes en présence d'un ordre vivant, de l'autre d'un ordre abstrait qui se propose de modeler le comportement de chaque individu sur un type uniforme.

Ce nivellement, aux yeux de Mistral, est un fléau.

– Dins lou mesclun (tout) s'abourris (Dans le mélange tout s'avilit), s'écrie-t-il. Il ne veut pas que nous soyons blesi, desper-souna (émoussés, dépersonnalisés), nega dins la foulo doulènto (noyés dans la foule dolente), ni que la manivelle tourne tous au même biais:

... que la manivello

Vire tóuti au meme biais.

Pour uniformiser les hommes, le monde moderne les déracine. Aussi Mistral s'efforce-t-il de sauvegarder ce qu'il nomme la coumparitudo de la raço e dóu sejour (l'harmonie de la race et du séjour). Faut-il rappeler ici la mauvaise querelle qu'André Gide devait un jour chercher à Maurice Barrès au sujet du déracinement? S'appuyant sur un traité d'arboriculture, Gide prônait la vertu de la transplantation, qui est indéniable si la plante ainsi traitée retrouve un terrain favorable. Encore faut-il lui laisser la possibilité d'avoir des racines et ne pas la priver de terrain. C'est pourtant là le traitement que le rationalisme entend faire subir à la plante humaine.

Pour mieux dévitaliser l'homme le rationalisme va non seulement le déraciner de son milieu et de la vido vidanto, mais aussi le séparer du passé et abolir chez lui tout sentiment d'une continuité historique. Le dogme du Progrès établit la nécessité du changement pur et réclame la rupture incessante du présent et du passé. Privé de mémoire historique et dépouillé de toute tradition, l'homme, désormais sans identité, sera disponible pour suivre le sens de l'Histoire, d'une histoire inversée, projetée dans le futur. Il ne s'agit plus pour lui de devenir ce qu'il est, mais bien ce qu'il n'est pas et que l'on veut qu'il soit.

On comprend pourquoi Mistral a mis tant de soin à dresser le mémorial de la Provence, à raviver les souvenirs historiques, à réveiller les légendes, à maintenir les traditions. Toute son œuvre, qu'il s'agisse de ses poèmes ou du Museon Arlaten, est un appel à ceux qui ont la mémoire, aquéli qu'an la memòri, et pourrait porter en exergue l'inscription qui figurait sur le temple de Delphes: Connais-toi toi-même. Car on ne peut se connaître que grâce au miroir du passé. Triompher de l'oubli, surmonter, par la durée, les épreuves du temps, telle est au surplus la condition de l'histoire et aussi de toute civilisation active. Mistral ajoute: du progrès.

Counserven dóu passa li gràndi foundamento:
Lis aubre que van founs soun li que mounton aut;
Mai tenen l'iue dubert autant que la memento;
Vers lou libre aveni, lus que toujour aumento,
Caminen fisançous, sènso pòu ni ressaut.

Seule la permanence dans l'être rend possible l'exercice d'une liberté créatrice qui ajoute le nouveau à l'ancien. Nova et vetera.
Rien d'étonnant dès lors si Mistral a consacré sa vie à maintenir la langue provençale. Elle est la mémoire héréditaire, le résumé d'une civilisation:

Acò's lou signe de famiho,
Acò's lou sacramen qu'is àvi joun li fiéu,
L'ome à la terro!...

C'est dans la langue que la relation vitale de l'homme avec le monde qui l'entoure trouve son expression. Aussi, ceux qui répudient le parler maternel, le poète les considère comme des morts nés en survivance:

Es de mourtoun en survivènço!

Et encore:

Dins lou bourboui, zóu! que s'ennegon!

Elle est enfin le rempart de la nationalité:

Car de mourre-bourdoun qu'un pople toumbe esclau,
Se tèn sa lengo, tèn la clau
Que di cadeno lou deliéuro.

Conserver la langue, telle sera donc la fonction sociale que Mistral assignera à la poésie.
Il est curieux de relever dans les œuvres du grand Poète anglais T.S. Eliot qui vient de mourir l'expression de pensées analogues:
– On peut enlever à un peuple sa langue, la supprimer et imposer une autre langue à l'école, écrit Eliot; mais à moins que l'on apprenne à ce peuple à sentir dans une langue nouvelle, on ne déracinera pas l'ancienne, et elle reparaitra dans la poésie, qui est le véhicule du sentiment... Une pensée exprimée dans une langue différente peut être pratiquement la même pensée, mais un sentiment ou une émotion, exprimés dans une langue différente n'est pas le même sentiment ni la même émotion. Une des raisons pour bien apprendre une langue étrangère est que nous acquérons ainsi une espèce de personnalité supplémentaire; une des raisons de ne pas apprendre une langue nouvelle au lieu de la nôtre, c'est que la plupart d'entre nous ne veulent pas devenir quelqu'un d'autre. (1).

Ne pas devenir quelqu'un d'autre, voilà ce qui importe aux yeux de Mistral.

– En Sauvant la lengo, sentèn au founs dóu cor que gandiren de mai tout ço que fai pourta la tèsto drecho à l'ome (en sauvant la langue, nous sentons au fond du cœur que nous préserverons de plus tout ce qui fait porter la tête droite à l'homme), dit-il. L'empire de la langue est la sauvegarde de la personnalité.

– C'est elle la patrie, elle, la liberté, déclare encore le poète. Mais si la langue constitue l'élément essentiel de la patrie, c'est l'existence de cette patrie qui fonde la liberté, et non point, à l'inverse, la liberté qui détermine la patrie. Aux patries idéologiques, basées sur de simples concepts (liberté, justice, race, etc...), donc illimitées dans leur extension et par cela même impérialistes, Mistral oppose la patrie de chair, telle que l'ont formée la nature et l'histoire. Seule, en effet, cette patrie

concrète (patria, terre du père) reste à la mesure de l'homme et de ses besoins. Elle incarne un genre de vie original et un mode de civilisation où l'individu trouve sa raison d'être et sa fin. Rien donc n'est plus étranger à Mistral que les notions modernes de démocratie des grands nombres, solidarité des masses, etc., qui ne peuvent être que la patrie (mais l'emploi de ce mot est ici une dérision) d'un homme abstrait. Seules des communautés restreintes, de type traditionnel, sont capables d'assurer.

(1). - T.S. Eliot. De la poésie et de quelques poètes. Edit.. du Seuil, 1964. Trad. Fluchère.

Fragment d'une note inédite de Mistral, écrite vraisemblablement vers 1890, que nous publions avec la gracieuse autorisation de la Propriété Littéraire (Frédéric Mistral neveu et Elie Tramier).

TRADUCTION

Bien que nous ne voulions pas nous occuper de politique journalière, nous avouons sans peine que nous verrions d'un bon œil l'avènement du fédéralisme forme définitive et future de la démocratie. C'est cela l'explication des rapports qu'il peut y avoir entre le Félibrige et la constitution future de l'Etat français.

le libre et plein épanouissement de l'individu. Transgresse-t-on ces frontières qu'il faut créer un type humain uniforme dont la cohésion requiert le despotisme de l'Etat. L'uniformisation de la société est en rapport direct avec la tyrannie.

C'est parce qu'il pressentait ce péril que Mistral, comme Proudhon, fait appel au fédéralisme. Seul le fédéralisme, dans un monde que dévore le progrès technique, lui paraît capable de donner aux hommes un cadre humain. Il concilie l'autorité et la liberté. Il est l'unité dans la diversité. Ses structures se situent dans le prolongement direct de la nature et de la vie, la vido vidanto, de chaque peuple et de chaque région. Il ne s'agit pas là de la part de Mistral d'un système préconçu. Le poète en trouvait l'exemple dans l'histoire de son propre pays, dans la Provincia romana d'abord, ensuite dans cette nation provençale qui, quelle que fût l'ingérence arbitraire des rois de France, n'en survécut pas moins jusqu'en 1789.

On voit quelle est la philosophie de Mistral. Elle tient dans ces quelques mots d'un de ses articles: – Reviscoula dins lou pople ço que ié mantèn l'amo e la persounalita (Regaillardir dans le peuple ce qui maintient son âme et sa personnalité). En fait, rien ne répond mieux aux besoins du monde actuel. Il y a dans l'œuvre du Maillanais les principes d'une doctrine de l'homme concret dans son affrontement à l'existence, qui doit retenir l'attention. Il semble que l'une des grandes erreurs du monde moderne soit de vouloir se passer des médiateurs naturels. Mais l'homme ne se fabrique pas comme un produit industriel. La personne humaine est un individu soumis comme tel à un certain nombre de déterminations et à des relations vivantes. Qu'il y ait là l'occasion de certains dangers pour elle, cela est certain, mais il lui serait bien plus périlleux, pour ne pas dire mortel, de s'en passer. Elle y perdrait tout ce qu'elle est. Mistral propose à l'homme les moyens de se réaliser lui-même grâce à ces médiateurs naturels qui lui sont nécessaires pour atteindre sa fin. En lui conservant ses particularités originelles, en le reliant au passé et à la création dont il fait partie, Mistral rend à l'être humain sa pleine densité charnelle et spirituelle. Parce qu'il le replace au sein d'un monde que gouvernent des réalités éternelles, il lui restitue le sens du sacré. Par là même il l'élève enfin jusqu'aux valeurs transcendantes qui sont pour l'ensemble des créatures le lieu de l'unité.

Il est possible, comme l'a écrit un jour M. Marcel Raymond, qu'en se séparant radicalement de la nature, en réduisant celle-ci et son être propre à n'être plus qu'un objet perçu par une conscience agissant comme si elle se trouvait radicalement retranchée de cet univers, l'homme moderne ne se trouve plus relié à rien, (qu'il n'ait plus) de religion au sens étymologique de ce mot dans un monde atomisé par le rationalisme où plus rien ne subsiste de sacré. Bref, il est possible que triomphe la révolte de l'esprit à laquelle nous assistons et que soient désintégrés l'humanisme et peut-être

l'humanité. Du moins, à l'aube de cette ère catastrophique, se sera-t-il trouvé un poète qui, selon le précepte hellénique, ne sépare pas le bon du bien, pour nous avertir du danger, un grand poète religieux pour célébrer une fois encore la majesté de l'homme et la beauté de la création.

Marcel Decremps

Quelques échos du chant de Magali en Europe Centrale

Depuis plus d'un siècle le motif Principal, peut-être d'origine orientale et, en tout cas, d'origine folklorique, du chant à Magali (Mirèio, ch. III) a fait l'objet d'innombrables commentaires; ce sujet vient d'être repris avec éclat par un romaniste aussi illustre que G. Rohlf (Revue de Langue et Littérature Provençales, 1961). Même après tant de recherches il n'est point inutile d'associer, à propos du jeu des métamorphoses, au nom immortel de Mistral ceux de Sándor Petöfi (1823-1849), le plus grand poète hongrois, et de Mihai Eminesco (1850-1889), ce génie poétique universellement reconnu du peuple roumain. Le motif des métamorphoses était familier aussi bien à Petöfi qu'à Eminesco; par conséquent, il n'est pas sans intérêt d'établir un parallèle entre ces remaniements à peine étudiés du thème Magali.

Comme on sait, les métamorphoses successives de Magali et de son adorateur peuvent être caractérisées, d'une manière schématique, par les formules suivantes: poisson / pêcheur - oiseau / oiseleur - fleur / jardinier - nuage / vent - rayon de soleil / couleuvre - lune / brouillard - rose / papillon - chêne / églantier - religieuse / prêtre -. Ajoutons-y aussi le motif final, ce funeste présage: religieuse morte dans la fleur de l'âge / terre entourant le cercueil.

Quelques motifs particulièrement archaïques, à condition de supposer une sorte de chronologie même en matière de folklore, sont connus dès le XIII^{ème} siècle; dans le Contrasto plus ou moins énigmatique du Sicilien Cielo d'Alcamo on lit les vers suivants: – Se tu consore arenneti, donna col viso cleri, / a lo mostero venoci e rennomi confreri. Même certains motifs floraux se retrouvent dans ce texte; néanmoins le Contrasto n'est qu'une préfiguration très lointaine du chant de Mistral.

En lisant deux petites chansons de Petöfi (1845), on est beaucoup plus près de la structure logique et affective du texte provençal. Voici d'abord deux courtes strophes, chantées jusqu'à nos jours par la jeunesse hongroise:

Fa leszek, ha fának vagy virága.
Harmat leszek, ha te napsugár vagy...
Csak hogy lényeink egyesüljenek.

Ha, leányka, te vagy, a mennyország:
Akkor én csillaggá változom.
Ha, leányka, te vagy a pokol: (hogy
Egyesüljünk) én elkárhozom.

Je serai un arbre, si tu en es la fleur.
Je deviens une fleur, si tu es la rosée.
Je serai la rosée, si tu es un rayon de soleil...
Afin que nos êtres s'unissent.

Si, ma belle, tu es le ciel,
Je me changerai en étoile.
Mais si, ma belle, tu es l'enfer,
Je suis prêt à y descendre pour m'unir à toi.

A propos de l'autre chanson de Petöfi (Száz alakba..., En mille formes...), on a supposé l'influence d'un lied extatique de Goethe:

In tausend Formen magst du dich verstecken,
Doch, Allerliehste, gleich erkenn' ich dich...

(West-östlicher Divan. — Buch Suleika).

Mais cette analogie est loin d'emporter la conviction. Pour le moment il suffit d'énumérer les motifs essentiels des métamorphoses proposées par le poète hongrois - île / fleuve - église / églantier (cf. Mistral!) - voyageur riche / brigand ou mendiant - haute cime / nuage et tonnerre - rosier / rossignol.

Voici, pour terminer cette brève notule, une des poésies juvéniles d'Eminesco, intitulée Replici (Répliques). Conçue à Vienne, aux alentours de 1871, cette chanson n'a été publiée qu'en 1903 (cf. l'édition critique de Perpessicius, t. V, p. 53). On ne sait rien de ses sources ou modèles; en tout cas il s'agit, tout comme chez Mistral, d'un colloque sentimental. Voici les 4 premières strophes de ce texte peu connu même des Roumains:

Poetul

Tu esti o undă, eu sînt o zare,
Eu sînt un tarmur, tu esti o mare,
Tu esti o noapte, eu sînt o stea
Iubita mea.

Iubita

Tu esti o ziua, eu sînt un soare,
Eu sînt un flutur, tu esti o floare,
Eu sînt un templu, tu esti un zeu
Iubitul meu.

Tu esti un rege, eu sînt regină,
Eu sînt un caos, tu o lumină,
Eu sînt o arpă mutată-n vînt
Tu esti un cînt.

Poetul

Tu esti o frunte, eu sînt o stemă,
Eu sînt un geniu, tu o problemă
Privesc în ochii-ti sa te ghicesc
Si te iubesc.

Le poète

Tu es une onde; moi, je suis le ciel serein.
Je suis une rive; tu es, toi, une mer.
Tu es une nuit; moi, je suis une étoile
ma bien-aimée!

La bien-aimée
Tu es le jour, moi j'en suis un soleil.
Je suis un papillon; tu es, toi, une fleur.
Je suis un temple, et toi un dieu
mon bien-aimé!

Tu es un roi, et je suis une reine,
Je suis un chaos; toi, tu es la lumière.
Je suis une harpe immergée dans les vents
Mais toi, tu es un chant

Le poète
Tu es le front; moi j'en suis la couronne.
Moi je suis un génie; tu es, toi, le problème.
J'enfonce mon regard dans tes yeux pour te deviner
Et pour t'aimer.

Quelle est la conclusion qui, quasi spontanément, se dégage de ces textes parallèles? Une chose est certaine: aussi bien le chant de Mistral que les métamorphoses poétiques retrouvées en Europe orientale plongent leurs racines dans les profondeurs, encore si peu explorées, du folklore européen (ou, peut-être, euro-asiatique). Les images, les oppositions, l'enchaînement et la combinaison des motifs peuvent bien changer selon les époques et les tempéraments poétiques; il est néanmoins possible d'y reconnaître un principe général de la composition qui, à coup sûr, a beaucoup contribué à faciliter la diffusion du poème de Mistral et du chant qui y est intercalé dans les pays les plus divers de l'Europe et du monde entier.

Ladislav Galdi – Hongrie

MISTRAL ET L'ILLUSION

Nous savons quelles discussions et quelles controverses se sont élevées autour de cette question de l'illusionnisme mistralien. Querelles ridicules et désastreuses, qui contribuent à diviser les Pays d'Oc contre eux-mêmes et qui risquent de déconsidérer notre cause aux yeux de la France d'Oïl et de l'étranger.

Or, dès un premier examen attentif des textes, il m'a semblé que le mal venait, comme toujours, d'une mauvaise lecture qu'on pouvait en faire; lire distraitement, négliger une fin de phrase, ignorer la structure d'une proposition, voilà qui suffit à fausser une pensée. Les intellectuels, au moins, si la vocation d'intellectuel a un sens, comme je le souhaite, devraient avoir pour premier soin d'éviter ces mutilations et ces confusions.

Voyons donc un ou deux textes, nous sommes ici limitée par la place, et tâchons de faire le point.

Comme il est d'usage, du vivant même de Mistral des zoïles se déchaînaient, tournant en ridicule la cause du Félibrige, la taxant de rêverie et d'irréalité, accusant le poète de s'illusionner.

Il semble qu'en général Mistral ait répondu indirectement, dans ces grands poèmes qui sont autant de déclarations de principes: I Troubaire Catalan (1861), La Coumtesso (1866), Lou Lioun d'Arle (1877), à Na Clemènço Isauro (1879) etc..., sans oublier cette magnifique Espouscado (1888), dont les malédictions ont peu d'équivalent dans la littérature. Mais il y eut une fois, au moins, où Mistral riposta en public, et d'une manière non poétique mais didactique: c'est par le discours de la Sainte Estelle, à l'Assemblée de Roquefavour, en 1880. Que dit-il alors?

... e d'abord qu'ai l'ounour de pourta la paraulo davans uno assemblado de pouèto, noun troubarés estrange que vous fague l'eloge d'aquelo encantarello, d'aquelo masco jouino e poudrouso que se noumo Ilusioun...

Que se passe-t-il? Un éloge délibéré et clairvoyant de l'illusion, alors que Mistral est en pleine force de l'âge, alors que, avec les hauts et les bas inévitables, son œuvre s'affirme et son rayonnement grandit? Quelle idée étrange... Pourquoi ne pas avoir dit imaginacioun? Serait-il déjà saisi par le doute, le fameux doute qui réduit à néant, paraît-il, tous ses efforts et toute sa vie? Il doit y avoir autre chose...

Il y a autre chose, en effet. Il y a le contexte, que tant de critiques ont négligé de lire (ou n'ont pas voulu reproduire!), le contexte qui se compose en fin de compte du discours tout entier, que n'importe qui peut étudier dans l'édition des Discours e Dicho, et qui explique et justifie sans possibilité d'équivoque les lignes que je viens de citer. En voici le tout premier paragraphe:

– Dins ma charradisso d'aquest an me prepauso de respondre à-n-aquéli que traton la causo felibrenco d'ilusioun, e que partènt d'aqui, nous representon coume quàsi li baseli de la patio e dóu prougès...

– Eh bèn! Messiés, recasse la pèiro que nous mandon, aquéu mot desdegous d'ilusioun...

Tout est changé, donc: il ne s'agit pas d'une profession de foi désenchantée: il s'agit d'une réfutation! Contre les contempteurs inintelligents et de mauvaise foi Mistral pourrait écrire un Sirventès, comme il l'a déjà souvent fait; mais ce jour-là, dans cette réunion heureuse d'amis tout contents de se retrouver, le poète sent un sourire de détente monter à ses lèvres; de détente, et de malice aussi: les pauvres sots qui regardent de haut les Méridionaux en train de reconquérir leur âme après des siècles d'oppression, pourquoi s'indigner contre eux? Ils ne savent même pas ce qu'ils disent... pourquoi ne pas les galéjer tout simplement?

Nous n'avons pas le temps, ici, d'analyser la galéjade comme elle le mériterait. Remarquons simplement que dans certains cas elle consiste à exprimer les idées de l'adversaire, mais, bien entendu, sans y croire soi-même, de façon que voyant opérer ces surenchères inattendues sur ses propres attaques, le malheureux n'y comprenne plus rien.

Et c'est bien ainsi que Mistral procède en ce beau jour de fête, dans le cadre riant de Roquefavour: Ah! vous trouvez que nous vivons dans l'illusion, vous qui vous targuez d'être des réalistes! Mais comment donc, messieurs les beaux esprits! Nous sommes encore plus fous que vous ne le dites, car tout, absolument tout est illusion pour nous: les livres, les tableaux, les statues, les concerts, le théâtre, la beauté, la liberté, la gloire, le triomphe, la consolation, l'amour, le bonheur, l'héroïsme, la vertu même!

Ne croyez surtout pas que cette liste soit de mon invention: je ne me le serais pas permis. Elle est d'un bout à l'autre extraite du discours de Mistral; et elle prouve bien que, sous le sourire gentiment moqueur, bouillonne la colère ordinaire contre les niais et les calomniateurs. Ils sont confrontés avec leur propre sottise: la reconnaîtront-ils? Car si la Provence et le Félibrige ne sont qu'illusion, alors tout ce qui est beau et vrai et grand est illusion pareillement.

Et voici encore:

–... quand lou soulèu se lèvo, quand lou soulèu se coucho, tout acò's d'ilusioun.

Voilà un sommet! Mistral recasso à la perfection la pierre qui nous a été jetée, et qui apparaît bien désormais pour ce qu'elle est: un énorme pavé...

On songe invinciblement à la Mule du Pape qui a gardé sept ans son coup de pied. C'est beaucoup. Mais les Tistet Védènes se croient toujours si fins, avant d'être réduits en fumée...

Et voici le beau poème au titre si maladroitement transposé en français par le ridicule Archétype, et Pierre d'achoppement de ceux qui lisent la traduction au lieu de lire l'original. Que nous apporte-t-il? Enfin l'aveu? Enfin l'autocritique tant désirée? Enfin l'acte d'impuissance et de renonciation?

Lisons le texte, tout simplement mais le texte en entier, sans rien nous dissimuler, sans rien soustraire et, autant que possible, en pensant à ce que nous lisons, si cela n'est pas trop demander à la gent critique...

Ma fe n'es qu'un pantai.

Voilà ce que l'on cite d'ordinaire, et l'on s'arrête là. Mais est-ce légitime? Est-ce correct? Dans la première strophe Mistral vient de dire qu'il veut préserver cette foi du déluge contemporain, que rien ne pourra la soumettre et qu'elle demeure indomptée. Ce serait beaucoup de consistance et d'énergie attribuée à une illusion, et beaucoup d'honneur qu'il lui ferait...

Mais c'est que la phrase citée ne s'arrête nullement où l'arrêtent ceux qui la citent, et la fin de cette phrase est annoncée par deux points, ce qui, si je ne m'abuse, lui confère une importance digne de fixer l'attention du lecteur:

Ma fe n'es qu'un pantai: acò lou sabe.

cet acò lou sabe, est-ce seulement du remplissage? une cheville pour terminer le vers et attraper la rime? Laissez-moi rire: une cheville avec un verbe conjugué? et par un virtuose comme Mistral? Allons donc! Acò lou sabe est une réponse. Une réponse qui recasso la pèiro, exactement comme dans le discours de Sainte-Estelle un quart de siècle auparavant.

Le poète ne fait que répondre aux détracteurs, passés, présents, et futurs, qui taxent sa cause de rêverie et d'illusion; et il répond, une fois de plus, avec une espèce de dédain miséricordieux, en les faisant taire par la répétition de leur propre formule. C'est ce que nous faisons tous, avec tous les importuns. Nous disons:

– Oui, oui, je sais cela; je le sais bien; comment pourrais-je ne pas le savoir, depuis que vous me le répétez! je le sais, mais... Or ce mais change tout; car il annonce que nous allons enfin énoncer notre pensée propre en toute liberté.

Et il y a aussi un mais dans Lou Parangoun dès le début du vers suivant, un mais de ce genre, un mais victorieux:

Mai lou pantai me sèmblo embruma d'or,
Me sèmblo un mèu que iéu jamai acabe...

Une fois de plus la position est renversée: Mistral a repris en écho la parole de ses contradicteurs, pour mieux montrer ensuite la richesse inépuisable, la force vitale, la douceur de sa foi.

Et le mai triomphal se répète trois fois dans le courant du Parangoun: à la tête du deuxième vers de la deuxième strophe (que je viens de citer) pour répondre aux illusionnistes par l'affirmation très détaillée, et qui mériterait d'être étudiée de près, de la réalité de la Provence dans les difficultés et les luttes du présent.

à la tête du premier vers de la cinquième strophe pour répondre aux illusionnistes par l'affirmation de la réalité de la Provence dans la gloire et la poésie de son passé.

A la tête du premier vers de la onzième strophe pour répondre aux illusionnistes par l'affirmation de la réalité de la Renaissance provençale annoncée par Mirèio, et tournée vers son avenir.

Faudrait-il insister encore? Evidemment, j'aimerais avoir la place, comme je l'aurais aimé tout à l'heure pour la galéjade, de pousser mon analyse à fond, d'étudier, par exemple, les articulations de la syntaxe de Mistral, le rythme de ses images, et la structure de ses raisonnements, trois analyses à l'objectivité maximum et qui tendent toutes irréfutablement vers la même conclusion. Mais avec le type d'analyse donnée ci-dessus et de la persévérance, chacun peut essayer de vérifier.

J'aimerais toutefois ajouter encore deux remarques:

D'abord, dans le courant du Parangoun, Mistral emploie une fois le mot *ilusioun* dans le sens qu'il lui attribue fondamentalement, hors du contexte polémique ordinaire:

De moun castèu que subre mar doumino
Vese flouta li mort e li mourèn,
Lis ambicioun que la fam destetermino,
Lis ilusioun que lou doute enfroumino,
Li negacioun que chourron au noun-rèn.

Eh! oui. Quand Mistral se place uniquement à son point de vue sous le regard de Dieu, quand il emploie sans restriction son propre vocabulaire, dans la conviction de la réalité provençale, quand sa pensée se déploie librement, loin des entraves de la polémique alors ce sont les réalités des adversaires qui se trouvent tout naturellement être des illusions pour lui. Faut-il vraiment commenter davantage? Non, bien sûr, et nous pouvons passer à la seconde remarque.

En exergue du Parangoun, Mistral a mis un extrait du fameux poème de Peire Vidal:

Ah l'alén tir vas me pair,
Qu'ieu sen venir de Proença...

Une citation, Mistral n'est pas coutumier du fait. Et il a soigneusement disjoint les deux premiers vers de la première strophe pour leur adjoindre les quatre premiers de la deuxième. Pourquoi cet exergue? Pourquoi si long? Pourquoi, dans la traduction, une petite explication biographique? Pourquoi ces choix et ce raccord?... Mon Dieu! comme nous devrions tous imaginer ici le sourire à la fois malicieux et grave du poète sûr de sa cause et amoureux de son pays: c'est que Peire Vidal est un Toulousain qui a dans ce poème affirmé la réalité de la Provence et son amour pour cette réalité; qui en a même indiqué les limites géographiques très précises: du Rhône jusqu'à Vence et de la mer à la Durance. Quelle meilleure réponse faire aux noirs vols du blasphème épars dans le futur que cette référence à un vieux poète de nos pays et de notre langue, que cette continuité que rien n'a pu détruire, de la Croisade et ses bûchers et son occupation militaire et politique, jusqu'à la centralisation à outrance de la République et l'interdiction de parler notre langue par ses instituteurs?...

Non, vraiment, depuis le serment que, jeune étudiant, il se fit à lui-même sur la porte du Mas du juge, jusqu'à l'épithète qu'il s'est choisie et où la réalité provençale est attestée par la réalité même de Dieu, le *Segnour Diéu* de ma patrie, il n'y a nulle place, dans la pensée et l'œuvre du poète nôtre, pour un reniement, ni même un doute, ni même une seule et simple question.

Non nobis, Domine, non nobis,
Sed nomini tuo et provinciae nostrae da gloriam.

Berto Gavalda.

(1) Ce titre répond à celui que Robert Lafont, naguère, donna à un livre intelligent et tendancieux, *Mistral ou l'illusion*, où Mistral, considéré selon le point de vue occitanique (v. dans ce n° F. J. T. Mountèti: *La leiçoun mau coumpresso*). Est systématiquement rabaissé et combattu.

SOUVENIRS DE PROVENCE ET RÉFLEXIONS SUR MISTRAL

Ce fut une journée riche que le 14 juillet 1964 lorsque je reçus le n° 50 du *Courrier du Centre International d'Etudes Poétiques*.

Je lisais votre étude sur Mireille et le message mistralien à l'ombre d'un vieux mûrier sur le talus couvert de pelouse d'une hauteur rocheuse. Dans la profondeur, devant moi, le Danube roule ses eaux larges au sortir d'une région de monticules où s'élevait autrefois Carnuntum, la forteresse la plus redoutable de l'Empire romain sur les rives aux prairies luisantes et aux roches raides de ce fleuve qui trace des courbes puissantes entre de sauvages îlots couverts d'une verdure lourde de forêts vierges. De l'autre côté, comme s'ils étaient à portée de ma main, les Monts Leitha, promontoires des Alpes dont la pente nord porte une tour de pierre bravant les siècles droit vers le ciel, haut par dessus le feuillage touffu de sa forêt. Et les ponts spirituels que j'édifie pendant la lecture de votre étude vers le pays de Mireille allaient se raffermissant au contact de vos pensées, qui me saisissaient, me persuadaient, m'entraînaient vers des perspectives neuves. Là-bas Carnuntum dont la richesse architecturale des fouilles se prête aux flammes du même soleil qui darde sur les Arènes d'Arles et de Nîmes.

En face de moi la hauteur la plus orientale des Alpes dont le prolongement le plus occidental, les Alpilles, jaillit pareil à une île de roches au milieu de la plaine provençale. Interrompant de temps en temps ma lecture, j'embrassais de mon regard la grandeur du panorama qui s'étendait devant moi et mes yeux erraient du Danube aux Alpes, et de là vers Carnuntum, et plus loin encore, s'efforçant de percer les vapeurs vibrantes. Grâce à votre étude et à ampleur de l'univers autour de moi, unissant le proche au lointain, semblable à l'unité qui lie les hommes et devant laquelle tombent toutes les frontières, comme elles tombent devant la force unifiante de l'art, de l'histoire, de la nature, si proche de Carnuntum je réfléchissais, mon cher Ami, à l'œuvre la plus précieuse du plus grand poète provençal et l'un des plus grands poètes de tous les pays et de tous les temps; je me sentais être dans votre pays, je respirais l'air vibrant par dessus les calcaires torrides de la Crau et l'humidité des marais pittoresques de la Camargue.

Quelques semaines plus tard, au commencement de septembre, lorsque je faisais une cure dans un sanatorium pour maladies du cœur au milieu des Carpates, j'ai reçu votre livre, *Grandeur de Mistral*, et ce fut, mon cher Ami, encore une grande journée. Je lisais ce livre, qui porte le modeste sous-titre *Essai de critique littéraire*, au balcon de ma chambre donnant sur le sud-ouest, je le lisais vers la fin des après-midi et jusqu'au coucher du soleil, quand, à chaque moment, les nuances changeantes des monts volcaniques métallifères de Slovaquie, aux contours parfois bizarres, s'évanouissent dans les lointains fuyants. Et dans la profondeur, au pied du mont qui porte le sanatorium, un fleuve roulait ses eaux tranquilles, profondes, d'un gris d'ardoise, le Granus Flumen sur les bords duquel, sous sa tente, l'Empereur Marc-Aurèle acheva d'écrire ses pensées pour soi-même (*Eis heauton*) avant de mourir à 59 ans à Vindobona (1). Et lorsque méditant sur votre livre je levais la tête, votre Provence se trouvait en droite ligne, là où le soleil se couchait, quoique en ces minutes elle baignât encore en plein soleil et que les platanes d'Aix et les ombres géantes du Palais des Papes à Avignon allassent se prolongeant. L'atmosphère de votre livre me rendait présentes les grandes heures que j'ai passées en contemplation devant les ombres du soir tombant aux gradins ovales des Arènes d'Arles et de Nîmes, aux arcs élancés du Pont du Gard, aux lignes merveilleusement vierges de la Maison Carrée.

Qu'est-ce qui me captivait tant dans votre livre, qui éclairait l'œuvre entière de Fr. Mistral et en présentait une interprétation noble, objective, réfléchie, à la fois neuve et naturelle? C'est l'idée de la terre mère, dans laquelle nous sommes enracinés, sur laquelle Mistral ne se lassa pas d'insister, dont son œuvre est pleine et que sa vie tout entière illustra. Car son œuvre et sa vie forment une unité absolue. Antée en est le symbole. Fils de Poseïdon et de Géo, il était invincible tant qu'il touchait la

terre: Héraclès réussit à l'étouffer en le soulevant. Mireille, la plus belle des innombrables belles filles de Provence, renie la terre; plus encore, elle la maudit, elle la trahit: et c'est pourquoi elle périt. Tout ce qu'il y a de meilleur, de plus beau, de plus pur est condamné à mort, dès lors qu'il entre en conflit avec les lois de la terre.

Ce qui me captivait encore, c'était votre analyse du Poème du Rhône, ceci, mis en relief, que Mistral, malgré son culte de l'enracinement et son respect de la terre, n'a pas abouti dans son effort de conservation, que lui reprochent ses ennemis. Dans le Poème du Rhône, ce deuxième faite de l'œuvre mistralienne, le premier bateau à vapeur qui naviguât sur le Rhône provoqua le naufrage des simples barques qui avaient flotté sur ce fleuve depuis les temps les plus reculés.

Maître Apian, le propriétaire des bateaux naufragés, ne s'élève pas contre la nécessité du changement; il reconnaît au contraire la loi de l'éternelle transformation de la terre, il accepte le progrès.

Il y a cinquante ans que Mistral est mort. Au cours de ce temps les sciences et la technique marquent un progrès que le progrès des siècles précédents ne saurait égaler. Mistral proclamait véhémentement la valeur de l'enracinement dans la terre. Cette attitude qui était la sienne est-elle dépassée pour nous, qui suivons le développement de la cosmonautique depuis plusieurs années? Nullement. Enracinement dans la terre et poursuite de l'espace ne se contredisent pas mais s'unissent l'un l'autre d'une façon logique. L'arbre dont les racines s'enfoncent en profondeur et en largeur peut lancer son tronc vers la hauteur du ciel et déployer son branchage au-dessus d'une vaste étendue de terre. Qui ne connaît que la terre dans laquelle il est enraciné s'enfonce dans le provincialisme; qui aspire à la hauteur sans la terre est en passe de se dessécher et de s'étioier. Ce qui vaut pour la Provence vaut pour la planète entière, qui devient à nous, hommes du XXème siècle, une patrie dans l'univers allant s'élargissant de plus en plus. Bien que cosmonautes nous restons les fils et les filles de cette terre, de toutes ses peines qui s'accroissent avec le progrès, car c'est le savoir qui se développe, bien plus que la raison qui procède très lentement. Si la raison se développait proportion -nettement au progrès du savoir et de la technique, il n'y aurait, vu l'état de la science actuelle, ni famine, ni haine parmi les nations, ni guerres. Mais la réalité démontre qu'avec les astronautes ce sont aussi des champignons atomiques qui s'élancent vers les astres. Avec le dédain de la terre augmente le dédain de l'humanité. Et l'humanisme, mot dont tous les ennemis de l'humanité ont fait un tel abus que tous les vrais humanistes n'osent plus s'en servir, l'humanisme sans amour de la terre, sans amour du monde, sans amour de la planète Terre au sein de l'univers total, l'humanisme n'est qu'un fantôme de table à écrire. L'amour du cosmos est impossible sans amour de la terre, car le vrai amour c'est la maturité, et la maturité c'est l'équilibre, c'est la mesure, c'est l'ordre.

Durant mes études à l'Université allemande de Prague, j'ai fait connaissance, comme romaniste et germaniste, avec les œuvres des Troubadours. A côté de ces vieux tomes, luisaient les œuvres de Mistral dans leur chaleur provençale pareilles au soleil, en la vieille bâtisse romane du Séminaire dont les murs puissants et les cours profondes ne jouissaient que de très peu de soleil. Ce ne fut qu'en juillet 1938 que je connus le pays sur le sol et dans la lumière duquel s'étaient épanouies ces merveilles à ne se faner jamais. Etant venu de l'Italie du Nord, j'entrai en Provence entre Vintimille et Menton et je fus ébloui par la beauté de rêve qui changeait de ville en ville, de village en village tout en gardant son unité. Unité dans sa diversité! Un éclat dans la région de l'est qui me rappelait encore la douceur d'Italie; mais plus j'avais vers l'ouest, plus elle me rappelait l'âpreté de Catalogne. Cet éclat du visuel, le paysage, et de l'auditif, la langue provençale, mélodieuse, riche en voyelles, me paraissait d'autant plus précieux qu'il était menacé lui aussi par le danger qui pesait sur l'Europe et sur le monde entier. Le premier entracte entre le premier et le deuxième acte du drame européen et mondial qui avait commencé en août 1914 allait se terminer. Il y avait quelques mois que l'armée hitlérienne avait occupé l'Autriche, et la menace de l'occupation des Sudètes s'intensifiait de jour en jour. La mauvaise odeur de poudre qui pesait sur l'Europe Centrale, on la sentait de plus en plus aussi en France en cet été-là. Mais le soleil brillait encore et les hélianthès en reflétaient l'éclat comme si la paix était éternelle. Des orangers chargés de fruits longeaient les rues de Menton. D'une terrasse

de la Turbie j'avais une vue magnifique sur le conte de fées qu'était Monte Carlo, en bas, dans la lumière de midi, au bord des infinités bleues de la mer. Monte Carlo et ses jardins ressemble à un jouet géant luisant d'une propreté à laquelle une main invisible veillerait sans cesse. Dans la chaleur torride qui darde sur la terrasse du château on s'étonne que le soleil y jette des ombres et l'on se demande si tout autour de soi est une réalité dans le silence de midi. Les canons à la patine verdâtre, les pyramides de boulets parmi lesquelles poussent des graminées, et les créneaux blancs du château médiéval génois, et les rocs montant en forme de terrasses avec des maisons nichées dessus: rien ne bouge, ni les arbres, ni les bateaux à voile dans le petit port. Était-ce un tour que me jouaient des revenants méridiens?

J'ai fui les masses bigarrées de baigneurs mondains sur la plage de Nice et j'ai pris l'autocar pour Grasse en passant par Cagnes-sur-Mer, qui glisse sur la croupe d'une montagne comme si elle galopait sur le dos d'un cheval, en bas, vers le bord de la mer, grise à l'heure du crépuscule. Loin de l'animation mondaine des plages je me sauve parmi les hommes simples. Ici, c'est la nature paisible, dans les êtres vivants comme dans la cathédrale d'un roman de transition et où l'art est devenu nature. Les piliers ont l'air d'avoir été minés par l'eau et d'être redevenus rochers. Les arcades ressemblent aux entrées de grottes, toute la petite cathédrale à trois nefs semble une grotte au milieu de rochers couverts de verdure.

Le bibliothécaire de Grasse m'a donné des adresses de poètes provençaux et de membres du Félibrige. J'écoutais parler le provençal avec un intérêt qui bientôt allait se changer en admiration et en amour pour cette langue que presque chacun parle ici, mise à part la vie internationale commercialisée de la plage.

Après la fêerie des falaises rouges devant St-Raphaël apparut Fréjus fantastique en couleurs et formes, où cependant je vis tomber une goutte amère dans le vin dont le pays m'enivrait. Des affiches aux gestes charlatanesques annonçaient des combats tout différents de la manière innocente des Provençaux qui consiste dans l'adresse du combattant à arracher une cocarde attachée entre les cornes de la bête pour être proclamé vainqueur. Non; cette fois, des toréadors espagnols qui s'y connaissent allaient venir de Madrid pour que le taureau fût mis à mort. Ces mots m'ont pénétré le cœur.

Aix-en-Provence fut la première ville où j'éprouvai le sentiment de félicité et de liberté sans bornes, de félicité provençale dans cette ville des platanes, des fontaines, la ville des ombres et du silence chantant, caressée à midi par un vent doux. L'art de Zola porte à peine l'empreinte d'une influence durable de cette ville. L'art de Cézanne cependant est inimaginable sans cette cité et ses environs; je contemplais les platanes en train de peler l'écorce de leurs troncs dans la ville et les pins dans la région rocheuse des alentours, et je compris à quoi il aspirait et ce qu'il avait atteint: peindre l'arôme des pins bleus. L'éclat de la lumière qui se répandait au-dessus des maisons et sur les environs me remplissait d'un suprême bonheur, que je n'étais plus à même de supporter et qui allait commencer à se transformer en une mélancolie grandissante.

De Marseille, qui s'imprima dans ma mémoire avec son bleu dominant parmi la bigarrure du Vieux Port et la chaleur de midi, avec la vue, depuis la terrasse de N.-D. de la Garde, sur le large de la mer et le puissant château d'If aux teintes jouant entre le gris et le jaune, je traversai un pays de peupliers et de cyprès sur ma route vers Arles. J'éprouvai là mes sensations les plus puissantes, égalées seulement par celles qui me vinrent de la grandeur et, de la beauté d'Avignon et de Nîmes, qui ne se faneront jamais dans mes souvenirs. Arles, dont la richesse multiple, multiforme, m'a fait ressentir de nouveau la puissance de l'Empire romain, m'a fait comprendre la grandeur tragique de Van Gogh, dans ce pays où je le suivais sur sa route vers l'achèvement de son génie. Jamais je n'oublierai les quelques moments passés dans sa chambre d'Arles, et dans sa cellule de la maison d'aliénés à St Rémy.

Les trésors du Museon Arlaten m'éblouissaient et me donnaient de nouvelles forces psychiques, non seulement par richesse et la diversité des objets révélant l'âme de cet ancien pays, mais aussi par la présence de Frédéric Mistral dont le génie me parlait à chaque pas. Et l'éblouissante beauté des Arlésiennes!

Elle me nourrissait, pareille au soleil méditerranéen.

Le moulin de Daudet. L'abbaye de Montmajour. Les Baux dans les Alpilles. Provence, fontaine inépuisable! De l'autobus fracassant j'aperçus, à l'approche du crépuscule, haut sur la crête d'un rocher, les murs puissants et les tours gigantesques de Noves, ville natale de Laure; et bientôt après je me trouvais en face du Palais des Papes à Avignon, écrasé au premier moment par la pesanteur du bâtiment gigantesque qui montait, semblable à une montagne, vers la douceur du ciel crépusculaire, contre le fond duquel les hirondelles traçaient des lignes alertes et capricieuses.

Et en bas, le bruissement millénaire du Rhône autour des piles du pont Saint-Bénézet. Au clocher de la cathédrale sonnaient 9 coups, dont la marche grave mesurait les pas lourds de l'histoire attachée à ces murs sombres, et je les comptais avec un sentiment de félicité inexprimable. Provence, je t'aime, car de tous les pays du monde c'est toi qui as créé les plus beaux chants d'amour, ayant donné au monde les troubadours dont la semence lyrique fit fleurir la poésie dans toute l'Europe, et Mistral avec Mireille, dans laquelle chantent ton odeur, ton éclat, ta grâce, pays incomparable.

En ce temps-là, je n'ai pu jouir de la Provence que trop peu de jours. Mais j'en puisais avec tous mes sens la beauté, la latinité méditerranéenne, me voyant en face des abîmes noirs qui guettaient l'Europe. Et les précipices de la tragédie mondiale s'ouvrirent devant moi, bientôt après mon retour. L'armée allemande occupa les Sudètes et quelques mois après le reste de la Bohême, de la Moravie et de la Silésie. A partir de 1939 un culte bien différent de celui de la beauté provençale commença à régner en Europe. Poète, j'ai choisi la voie de l'exil. Fuite en Pologne, qui quelques jours après était dans les flammes du deuxième acte de la tragédie universelle. De l'ouest à l'est j'ai traversé à pied la Pologne qui brûlait sous les bombardiers allemands. Après neuf mois de camps d'internement où je n'avais qu'une planche étroite pour me servir de lit, j'ai rêvé de mes voyages, dans les nuits d'insomnie. On croyait que je souriais durant mon sommeil: mais je ne dormais pas. Les yeux fermés, je me voyais à Aix, écoutant les murmures des platanes et des fontaines. A peine eus-je repris mon activité pédagogique et littéraire que les bombardiers allemands se mirent à semer Moscou de bombes explosives et incendiaires, et j'écrivais mes poèmes pendant les nuits, dans les tubes du métro on les abris anti-aériens. Parfois je fermais les yeux de fatigue. Et j'étais à Arles devant le portail de St-Trophime. Cela m'a donné de la force.

J'ai pu sourire. En octobre 1941, Moscou fut évacué. Je me trouvai dans le train en direction de l'Asie Centrale. Incertitude de ma destinée et de celle de l'humanité. Le train mit un mois pour arriver à Tachkent à travers les déserts gris. Je fermais les yeux. J'étais à Avignon et entendais siffler les hirondelles qui traçaient des lignes audacieuses au-dessus des vieilles murailles du Palais des Papes.

J'ai passé plus d'une année dans le désert. Mais j'écrivais des sonnets pour combattre le chaos du monde par l'harmonie. Dans mon cœur revécurent ceux dédiés à la Provençale Laure, sans laquelle et sans les chants des troubadours Francesco Petrarca ne serait jamais devenu ce qu'il est. Je regardai le désert du Turkestan et je vis la Maison Carrée.

Le culte du meurtre des nations et d'autres cultes commencèrent, tel le culte de la personnalité. Mais je ne m'inclinai pas non plus devant lui, et je dus en supporter les conséquences. Poète et professeur d'Université, je fus la victime d'une chaîne interminable de chicanes, de diffamations et de discriminations vingt ans durant. Mais je bravai tout: à l'âge de 40 ans j'eus les cheveux blancs; pourtant je suis en vie. Pourquoi? J'ai lié ma destinée à celle des meilleurs de notre planète, qui eurent le courage de lutter en dépit de tous les dangers, pour l'humain de l'humanité. Les portraits de ceux qui me sont les plus chers à travers les siècles ornent les murs de mon cabinet de travail. Mistral est parmi eux. Il est aussi mon maître à moi, car comme lui j'aime mon pays et je sauve mon âme dans ma poésie d'homme, mon pays de Lachie, avec son centre d'Ostrava, s'étendant sur les régions situées entre les sources de l'Oder et de la Vistule, un des pays industriels les plus riches du monde, plus de cinquante houillères et aciéries, forge gigantesque aux rumeurs assourdissantes qui expirent vers la région montagneuse des Beskides dont les lignes ondulent, doucement tracées, et bordent le pays en un hémicycle aux lointains vaporeux. C'est une région de vie paisible où les troupeaux de moutons broutent des pâturages entourés de forêts vierges de pins, gardés par des bergers jouant du chalumeau comme leurs ancêtres en jouaient aux temps couverts par la brume des siècles.

Dans mes poèmes j'ai osé, le premier, élever le dialecte de ce pays, le lachique, qui est passé par de douloureuses épreuves, au rang de langue littéraire, et j'ai à en supporter les conséquences depuis trente ans. Il n'y a pas de pouvoir au monde qui puisse défendre ou ordonner à un poète qui mérite ce nom d'écrire en telle ou telle langue. Mais il existe des pouvoirs qui peuvent faire passer sous silence un poète pendant des années et des dizaines d'années.

Je suis de ces poètes. Mes œuvres paraissent dans des traductions, mais elles ne peuvent pas paraître dans la langue originale où elles furent écrites. Des quatorze recueils que j'ai écrits en lachique, les deux premiers seulement purent paraître, en 1934 et en 1935. Mais je ne me départis pas de mon calme et je garde ma fermeté morale. L'histoire de la littérature mondiale m'est connue, me sont connues les destinées semblables d'autres poètes, comme me l'est celle du grand humaniste que fut Mistral, sur qui j'ai gardé les yeux, surtout au cours des vingt dernières années, et qui m'a fortifié.

Oui, je suis son disciple moi aussi. J'ai choisi pour devise d'un long poème que j'ai dédié à Romain Rolland (1) les paroles de Leibniz:

— Chargé du passé et gros de l'avenir. J'ai écrit ce poème pendant une cure faite pour un mal grave du cœur au sanatorium de Sliac, sur une hauteur au bord du fleuve Gran, pensant souvent à Marc-Aurèle. Dans ce poème j'essayais d'exprimer mon sentiment du devoir en présence des grands événements historiques de notre siècle, et que j'ai résumé dans le mot: merci. Et les paroles de Leibniz pourraient être mises en tête de l'œuvre de Mistral, de cette œuvre, de cet arbre géant dont les racines s'enfoncent profondément et se ramifient au loin, dans le passé millénaire et riche en éléments divers de cette Provence dont l'histoire, depuis 3.000 ans, porte les traces de dix peuples; arbre géant qui continuera à dominer la Provence pendant les millénaires à venir, en étendant ses branches bar dessus toutes les frontières. Mistral est la synthèse du présent et du toujours, de la Provence et du monde, de la tradition, et de cette perspective d'un humanisme mondial qui, peut-être ne se réalisera jamais d'une manière parfaite, mais qui doit éclairer la voie qui y conduit. Nul homme ayant l'expérience de l'histoire ne saurait condamner la marche progressive de l'industrialisation. Mais c'est, uniquement, un attachement aussi étroit que possible à la terre qui peut agir comme contre-point en face du nombre des dangers physiques et psychiques amenés par le progrès technique. Et c'est l'œuvre de Mistral qui dans ce sens offre l'un des exemples à suivre les plus éminents de la littérature universelle.

Je vous remercie, cher Louis Bayle, mon ami et mon frère lointain et pourtant si proche, de m'avoir aidé à voir clair dans tous ces rapports par vos deux études. Avec mes vœux les meilleurs d'un avenir joyeux et abondant en forces créatrices pour vous, pour le Félibrige et toute la Provence, je suis votre très dévoué,

Ondra Lysohorsky – Tchécoslovaquie

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA BELLO D'AVOUST

La critique est aujourd'hui unanime à accorder aux recueils lyriques de Mistral une place de choix à côté des grands poèmes de Mireille et de Calendal. On leur reconnaît d'extraordinaires qualités lyriques fondées sur la richesse des formes, et la variété du rythme. Cependant, ce fait est-il dû à des préoccupations historiques et érudites? il est curieux de constater qu'exception faite de quelques jugements sommaires dans le cadre de travaux plus étendus, l'analyse des pièces contenues dans ces recueils n'a guère été abordée jusqu'ici. Ni de tels jugements, ni d'autre part l'étude formaliste (entreprise jadis) de la métrique mistralienne ne sauraient suffire. Car qui dit mètre ou rythme dit seulement technique et oublie trop souvent que l'on ne peut rendre justice à un poème qu'en considérant simultanément forme et fond et en saisissant par là son caractère et sa tonalité propres. C'est dans cet esprit que nous proposons ces quelques remarques sur La bello d'avoust.

En l'absence d'études de ce genre, il n'est pas étonnant de constater que ce poème de jeunesse, Mistral l'a composé peut-être dès 1848, avant ans l'esprit de 1852 en tout cas a laissé des impressions très diverses dans l'esprit de ses lecteurs, les uns lui attribuant un caractère très allemand (R. Lafont) et le comparant aux plus fantastiques ballades d'Outre Rhin (P. Souchon), les autres y voyant une belle légende lyrique et une complainte mystérieuse inspirée par le très autochtone côté tragique et ensorcelé de la Provence (J. Soulairol). Et ce désaccord ne date pas d'aujourd'hui, puisque Roumanille voyait dans Margai, emportée à cheval par un homme habillé de noir qu'elle prend pour son amant, une Lénore provençale et dans le poème une ballade, tandis que le poète lui-même n'en a jamais parlé autrement que de la complainte (coumplancho doulènto) ou du lai de Margai. Ni le genre ni le caractère de la pièce ne laissent donc de poser des problèmes que nous allons tenter d'élucider. Nous avons groupé nos remarques autour de trois aspects principaux, à savoir la question du genre, le rôle du fantastique, et le rôle de la Nature.

La question du genre. Il est impossible, et d'ailleurs superflu, d'entrer ici dans de longues discussions relatives au caractère de la Ballade. Puisque le rapprochement entre Margai a été fait (et qu'il est presque certain que Mistral a eu connaissance de la ballade de Bürger analysée par Mme de Staël et bien connue à Roumanille), il suffit de se rappeler celle-ci, ou bien le Roi des Aulnes, pour saisir les traits marquants de ce genre romantique. On voit alors que la Ballade est un poème divisé en strophes dans lequel se déroule un récit impersonnel de type dramatique où le fantastique et le surnaturel ont leur place mais où des éléments de description et de dialogue ne sont admis que dans la mesure où ils favorisent la marche de l'action extérieure et de l'action psychologique vers le dénouement.

A la différence de ce type de poème, La bello d'avoust est non seulement divisée en trois sections correspondant à des moments bien distincts du récit, mais encore elle comporte un refrain (attribut typique de la Chanson) où le narrateur s'adresse aux petits chanteurs de la nature provençale (Roussignoulet, cigalo, teisas-vous...). Ces changements de forme sont importants: d'abord un refrain marque une césure après chaque strophe (césure renforcée encore par le mouvement lent du vers final, plus long que les précédents, de la strophe); ensuite la présence d'un narrateur entraîne une certaine distance par rapport aux événements et contribue ainsi à rendre l'atmosphère du poème plus calme, donc moins dramatique. Plus frappante encore est la façon dont l'action, principe de la Ballade, est répartie dans les trois sections. Elle est absente, ou peu s'en faut, de la première. Celle-ci offre plutôt un tableau, assez étendu par rapport à l'ensemble du poème et qui présente la sympathie de la Nature personnifiée dans ses trois représentants: Lune, Oiseau et Ver luisant, pour la jeune fille amoureuse en quête de son amant. La deuxième section peint la rencontre des amants et se développe en un dialogue dont le caractère descriptif ne permet guère un rythme plus accéléré. Ce n'est que dans la troisième section qu'enfin une action dramatique, l'enlèvement, a lieu: trois strophes seulement sur quatorze lui sont consacrées. Et le poème se termine par une strophe que l'on pourrait considérer comme une quatrième section: brève apostrophe du monde où Margai a vécu et évocation de sa mère pleurant la disparition de sa fille. Une telle espèce d'épilogue descriptif est un procédé inhabituel dans la Ballade (où tout a un caractère immédiat, présent), puisqu'il en résulte un recul de l'action dans le passé, une distance temporelle qui ferme le poème. (Nous verrons tout à l'heure que Mistral a donné à cette strophe une signification plus profonde encore.)

On peut donc conclure de cet examen rapide de la structure que les rapports entre la Ballade et le poème de Mistral sont assez lâches; si l'on cherchait à définir la nature de ce dernier, il conviendrait peut-être de l'appeler une chanson idyllico-dramatique. Tous les autres éléments contribuent à créer le même effet.

Le rôle du fantastique. On ne peut passer sous silence cet aspect qui compte parmi les plus caractéristiques de la Lénore de Bürger et à l'égard duquel l'attitude de Mistral est équivoque.

La Première version de La bello d'avoust (parue dans Li Prouvençalo de 1852) contenait en effet une strophe d'un caractère violent et lugubre et qui fut retranchée lors de l'édition du poème dans Lis Isclo d'or (1876). Elle vaut la peine d'être citée

Sus li bar de la cauno

Apaia d'os de mor,
Una tubèio jauno
Empestavo lou cor.
E i 'avié de cridage,
D'ourlage,
De plour e de rena:
Li dana
Gingoulavon de rage! (1)

Pourquoi ce retranchement? Mistral s'est-il assagi, a-t-il voulu classiciser sa pièce, comme le suggère R. Lafont? Une telle intention ne peut être exclue, si l'on pense que le Romantisme allait en s'éloignant. Mais le motif premier nous semble être le caractère de la pièce elle-même; on peut dire que le surnaturel et le fantastique y figurent partout dans le registre indirect, sauf précisément dans la strophe condamnée. Dans le dialogue des amants, par exemple, c'est par les seules questions anxieuses de Margai, donc à travers ses réactions que l'on prend conscience de l'apparence inquiétante de l'amant qui, lui, cherche à la rassurer par des explications rationnelles. Dans sa dernière réponse seulement il révèle, presque! sa vraie nature en vantant les attraits sombres de la nuit:

Nous conservons l'orthographe des Prouvençalo.

Se moun jargau soublejo,
Negrejo,
La niue noun fai pas mens,
E pamens
La niue tambèn clarejo.

Ces paroles, infiniment plus discrètes que les sinistres allusions directes (que seule la fiancée aveuglée n'entend pas) du cavalier de Lénore, sont très caractéristiques de la manière allusive dont le surnaturel est introduit dans le poème.

Cette impression se voit confirmée encore par la description, beaucoup plus brève que chez Bürger, de la chevauchée nocturne. Jusqu'au milieu de la strophe 11, c'est presque un raubatòri réel (sauf pour la valeur symbolique du cheval noir), et alors seulement le monde infernal fait son apparition avec les sorcières et l'évocation du lieu peu rassurant où le cavalier emmène Margai. Mais, en atténuant dans ces strophes justement la précision de son récit par l'emploi répété de *dison*, le narrateur enlève à ces apparitions une partie de leur réalité angoissante en les reléguant dans les vagues régions des contes populaires.

Il est alors visible que la présentation directe, voire brutale, d'ossements de morts, de fumée jaune et de gémissements furieux était en désaccord avec l'univers du poème et que Mistral, en abandonnant la strophe en question, a corrigé une erreur d'ordre esthétique.

Le rôle de la Nature. La Nature tient une place et un rôle considérables dans *La bello d'avoust*. Elle est évoquée, discrètement mais continuellement, par le refrain adressé à ses chantres par le narrateur. Sa présence se fait sentir davantage au début et à la fin du poème: nous avons déjà parlé de cette première section idyllique qui montre Margai en contact avec les êtres de la Nature, ainsi que de la dernière strophe évoquant l'entourage de Margai après sa disparition. Si la Nature encadre ainsi toute l'action, elle y est d'autre part liée intimement. Dans la première section, sa sympathie pour Margai augmente dans la même mesure que la tristesse de celle-ci lui est révélée: la Lune veut voir sa beauté, l'Oiseau la consoler dans sa tristesse, le Ver luisant enfin l'aider dans son désarroi. Margai d'ailleurs est consciente de cette sympathie: à l'amant enfin trouvé, elle la décrit dans un monologue (str. 5 et 6) qui prolonge son expérience de naguère et renforce l'impression de présence continue de la Nature. Par ce procédé Margai apparaît en effet comme un être humain intégré dans la Nature, à laquelle elle obéit encore par son impulsion amoureuse (que Mistral s'abstient de juger), à tel point

que l'effroi et la fuite de ses créatures devant les forces sataniques (str. 12) symbolisent la perte irrémédiable et tragique de la jeune fille. Et c'est sur ce plan que la dernière strophe acquiert toute sa signification: l'évocation d'un monde appauvri et triste certes mais intact indique que les forces infernales n'ont pas, en définitive, le pouvoir de le détruire.

L'espace limité nous imposait d'être plus bref que *La bello d'avoust* ne le mérite. Aussi avons-nous dû laisser dans l'ombre maint aspect de l'originalité de Mistral (notamment celui de l'art du vers) et même ceux que nous avons envisagés ont été traités incomplètement. Un grave problème, entre autres, reste sans solution: pourquoi cette destinée tragique échoit-elle à *Margaï*? On regrette que Mistral n'ait pas donné d'indication à ce sujet, et puisqu'il a ici comme ailleurs voulu rester proche de la littérature populaire (qui est toujours naïvement morale), on inclinera peut-être à regarder cette apparition immotivée du Démon comme une légère imperfection de ce poème si remarquable par ailleurs.

Du reste nous croyons avoir assez dit pour donner à entendre qu'à notre avis l'essentiel du poème est ailleurs: c'est qu'il permet de voir comment, de façon presque instinctive, Mistral a trouvé dès ses débuts, par la peinture touchante d'une jeune fille en communion étroite avec la Nature et de son destin tragique, la voie qui le mène ensuite à Mireille. Que l'aventure de *Margaï*, de cette prétendue Lénore provençale, n'ait en commun avec la Lénore originale que le thème (mais sait-on s'il n'a pas existé une légende locale qui a inspiré Mistral?) et quelques éléments secondaires transformés; que son caractère particulier soit cette atmosphère pleine de tristesse et de merveilleux, l'originalité de Mistral ne s'en trouve-t-elle pas soulignée?

Hans Mattauch – Allemagne

MISTRAL ET L'ESOTERISME

Les grottes ont toujours paru aux anciens quelque chose de mystérieux, des portes donnant vers l'au-delà ou des temples habités par des êtres surnaturels. Hérédia, ce poète trop peu lu aujourd'hui, a fait exprimer cette idée par un héros parlant de:

Ce trou d'ombre là-bas (qui) est l'ancre où se retire
Le démon familier des hauts lieux, le satyre.

Les grottes étaient les demeures des nymphes comme l'attestent nombre d'inscriptions. C'est dans une grotte qu'Ulysse est déposé par les Phéaciens à son retour dans l'île d'Ithaque. La grotte la plus célèbre était le *Kôrykeion Antron* sur les flancs du Parnasse; à l'époque de Plutarque, l'on s'y rendait en excursion. Certaines d'entre elles paraissaient l'entrée aux Enfers, ainsi celle du Ténare en Laconie, par laquelle Héraclès était descendu. Très mystérieux était l'ancre de Trophônios à Lébadée en Béotie qui était un oracle aussi; ceux qui y pénétraient voyaient des spectacles tels que, pendant le reste de leur vie, ils ne pouvaient plus rire.

Pour comprendre le rôle des grottes il convient de savoir qu'à côté de la tradition orthodoxe représentée par un St Bernard, un Bossuet par exemple, ou par les conciles, il est un autre courant que l'on pourrait appeler ésotérique ou initiatique. Dans l'Antiquité ce sont les Pythagoriciens, les Orphiques; au Moyen Age les alchimistes; puis les Rose-Croix. Alfred de Vigny, dans sa *Daphné*, Villiers de l'Isle Adam, dans son *Axel*, Gérard de Nerval appartiennent à ce courant, de même que le grand poète genevois René Louis Piachaud.

Or Mistral appartient à cette famille spirituelle. Les paroles des Saintes Maries au chant X sont très nettement pythagoriciennes d'inspiration et inspirées par le Songe de Scipion de Cicéron comme le montrent les mots:

Tambèn, oh! e vesiés, Mirèio,
Pereïcamount de l'empirèio,
Comme voste uniers nous parèis marridou,
E folo, e pleno de misèri vâ
Vòstis ardour pèr la matèri
E vòsti pòu d'ou cementèri!

Bien plus les mots

La mort es la vido

correspondent presque textuellement à la parole pythagoricienne du Songe de Scipion:

Verba vero quae dicitur vita mors est.

Ainsi donc les Pythagoriciens, comme les Orphiques, considéraient la mort comme une naissance, et c'est ce que j'ai cherché à montrer dans mon dernier livre: Thucydide et l'impérialisme athénien (1) à propos d'un traité d'Aristote.

Mistral est donc tout imprégné de la pensée, de la sagesse, de la poésie antiques. Et cela se voit à des détails qu'on pourrait croire insignifiants.

Ainsi, au début du chant I, il parle de la branche

Ounte l'ome abrama noun posque aussa la man
(où l'homme insatiable ne puisse porter la main),

et demande:

Fai que posque avera la branco dis aucèu!
(Fais que je puisse atteindre la branche des oiseaux!).

(1) Edit. A la Baconnière, Neuchâtel, et Albin Michel, Paris 1964.

Or, sans que Mistral l'ait su, car c'est un fragment à peu près inconnu emprunté à une scholie anonyme d'Hermogène, la phrase est semblable à celle de Sappho: _ Comme on voit la pomme douce rougir au sommet d'une branche, là-haut sur la plus haute branche où les cueilleurs de pommes l'ont oubliée; non, ils ne l'ont pas oubliée, mais ils n'ont pas pu l'atteindre, ainsi la jeune fille... (Fragt. 112. édit. Reinach – Puech). Le fragment s'arrête là, mais la pensée est facile à compléter: personne ne parvient à séduire cette jeune fille.

Tout ce que nous avons vu nous permet d'étudier le rôle de la Sorcière Taven introduite dans l'œuvre dès le chant III; le chant V, au reste (la mort d'Ourrias), prépare au fantastique.

Notons avant tout que Taven n'est pas une force malfaisante comme les sorcières de Macbeth ou celle du Faust de Goethe qui est au service de Méphistophélès; au contraire, elle est bienfaisante: grâce à elle, Vincent retrouve la santé. (Vincent et Mireille la trouvent caressant une humble plante des champs avec infiniment de pitié).

Je ne relèverai pas les rapprochements que l'on peut établir avec le VIème chant de l'Enéide. Ils ont été déjà faits par M. Taladoire (1); mais il convient de rapprocher la cuisine de Taven de celle de la sorcière du Faust de Goethe. Dans l'une comme dans l'autre un feu brûle sous une grande chaudière;

des animaux s'y chauffent les pattes, des singes chez Goethe, des chats chez Mistral. L'activité des deux sorcières est donc analogue. L'une rend la jeunesse à Faust, l'autre la santé à Vincent.

La sorcière Taven est toute pitié. Cette pitié est bien sensible dans la vision qu'elle a des souffrances et surtout de la solitude du Christ, qui n'a près de lui ni Véronique, ni le brave homme de Cyrène, ni les Saintes Maries; et cette sublime vision se termine par un cri de foi en la résurrection du Christ et en l'avenir de la Provence.

(1) In Lectures de Mirèio, p. 44 (Edit. du G.E.P.).

Mistral est un pythagoricien. Il appartient à cette longue lignée qui traverse les siècles. Cela se voit bien clairement à ce que Taven dit de son pouvoir:

Car sian li masco. E noun i'a causo
Qu'à nosto visto rèste clauso.
E mounte lou coumun vèi uno pèiro, un fouit,
Uno malandro, uno coundorso,
Ié destrian, nautre, uno forço
Que dins sa rusco se bidorso.

Et plus loin encore:

Destousco, se tu pos, la clau de Salamoun!
Parlo à la pèiro dins sa lengo,
E la moantagno, à toun arengo,
Davalara dins la valengo!...

Or, c'est la pensée même des Vers Dorés de Gérard de Nerval qui affirme que:

Tout est sensible et tout sur ton être est puissant.
Crains dans le mur aveugle un regard qui t'épie.
A la matière même un Verbe est attaché.
Ne la fais pas servir à quelque usage impie.

Ainsi donc, comme pour Pythagore que cite Gérard de Nerval Mistral affirme que tout est sensible.

Mais Mistral n'a pas été seulement en contact avec la sagesse antique telle qu'elle fut exprimée par le pythagorisme.

La tradition populaire, le folklore de la Provence l'intéressent. De là la place donnée, dans le VIème chant, aux fées, aux lutins. Ces fées peuvent tomber amoureuses des hommes, s'incarner, et c'est la croyance que l'on trouve dans le Diable amoureux de Cazotte. Et n'allait-on pas jusqu'à dire que la compagne de Cagliostro était une fée incarnée?

Les lutins jouent aussi leur rôle dans le chant:

Agues pas pòu! Acò 's un glàri
Bon que pèr faire de countràri.
Es aquéu fouligaud d'Esperit Fantasti:
Quand dins si bono se devino,
Te vai escouba ta cousino,
Tripla lis iòu de ti galino,

Empura lou gavèu e vira toun roustit,

Mai, que ié prengue un refoulèri,
Pos dire adieu!... Que treboulèri
Dins toun oulo, ié largo un quarteiroun de sau:
Empacho que toun fiò s'alume;
Te vas coucha? boufo toun lume;
Vos ana i vèsprou à Sant Trefume?
T'escound o te passis tis ajust dimenchau.

On aura reconnu le Puck du Songe d'une nuit d'été de Shakespeare ou les petits nains de la montagne de l'exquise chanson enfantine de Jacques Dalcroze qui:

la nuit font toute la besogne
pendant que dorment les bergers.

La Lavandière de Mistral provient des nuages qui s'amoncellent sur le Mont Ventoux. Mais j'avoue n'avoir pas trouvé de rapprochement avec l'agneau noir, le tentateur à l'accent douxereux, au tendre bêlement, car en général l'agneau est toujours pris comme symbole de celui qui efface les péchés du monde et n'a rien de maléfique.

Mistral a tenu lui-même à nous révéler son secret, son contact avec la sagesse ésotérique, initiatique. Il s'est appelé lui-même un mage, et il faut donner à ce mot le sens que lui donne Villiers de l'Isle Adam dans son Axel.

Il a tenu à ce qu'une étoile, l'étoile de l'initiation, orne son tombeau. Il l'illustre d'un poème. Comme l'écrit Henri Bosco, il imagine que, dans plusieurs siècles, son nom, son souvenir et tout notre monde étant oubliés, des passants se demanderont ce qu'était jadis cette ruine. Ils chercheront mais sans le trouver. Alors, à bout d'explications, ils diront:

Enfin, à bout d'esplicacioun,
Diran: _ Es lou toumbèu d'un mage,
Car d'uno estello à sèt raïoun
Lou mounumen porto l'image.

Georges Meautis - Suisse

(1) En fait, on pourrait parfaitement attribuer à Mistral ces vers qu'Henri de Régnier dans sa Dédicace de La Cité des Eaux consacrait à Mallarmé:

Mais vous, Maître, sachant que toute gloire est nue,
Vous marchiez dans la vie et dans la vérité.
Vers l'invisible étoile en vous-même apparue.

LE SOLEIL MISTRAL

Il y a une vertu dans le soleil. Cette phrase lamartinienne s'est profondément ancrée dans mon esprit jadis en s'y associant à jamais à Frédérie Mistral et à la terre ensoleillée de Provence que chante Mirèio, S'il me fallait évoquer les raisons pour lesquelles ce poème, et l'œuvre mistralienne dans son ensemble, sont proches à la conscience des poètes de mon pays, je dirais:

Le sens de l'histoire et l'attitude envers la langue, non pas en tant qu'instrument traditionnel de la poésie mais en tant que champ, objectif et objectivant, de nouvelles expériences et pénétrations font partie des principaux sujets de notre réflexion poétique. Le rêve de Mistral, de devenir le poète d'Arles comme Virgile fut celui de Mantoue, est, par sa nature, local et universel en même temps, comme l'est la poésie. Les révoltes nostalgiques, comme on définit souvent ces retours aux ressources initiales, sont parfois l'essence même de l'évocation poétique. Et, associée au sens de l'histoire humaine et à une vision devinante de l'avenir, cette évocation se transforme en un éternel renouveau de la poésie. Elle devient le soleil et la terre Mistral. Elle devient la terre Mickiewicz. Ce nom n'apparaît pas ici par hasard: les épopées de ces deux poètes ont la même envolée épique et la même grandeur. Nos Poètes romantiques menaient il y a un siècle et demi une lutte violente pour les nouvelles formes d'expression et, brisant les conventions traditionnelles renouèrent en même temps avec les sources les plus profondes de la poésie de leur pays natal, avec ses vieux mythes et symboles. Messire Thadée est devenu l'épopée des coutumes et des paysages d'une patrie faite de la présence des vivants et des morts. De même Mirèio, ce chef-d'œuvre dont la puissance découle tant de sa langue que de son envergure homérique s'étendant aux paysages de la Provence, à ses mondes et ses au-delà, à sa vie quotidienne et à ses légendes d'or. Ces deux poètes rêvaient d'une poésie qui arriverait jusqu'aux chaumières Et tous deux, tout en évoquant le passé, restaient des hommes de leur époque, personnifiaient la foi humaniste et la fraternité des peuples.

Le soleil Mistral signifie pour nous, aujourd'hui comme hier, le soleil de la poésie natale sur l'horizon de la poésie universelle. Mirèio est pour nous la Provence même, l'ennoblement poétique d'une terre et d'une langue qui a donné jadis à la poésie européenne l'une de ses principales sources.

Et ce sont surtout les publications nouvelles qui commémorent en Pologne ce cinquantième anniversaire de la mort de Mistral. Nous avons lu récemment une nouvelle traduction de Mirèio, due à Jastrzebiec-Kospowski et présentée par Stanislaw Gniadek. Un exemplaire de la première traduction de Mirèio, réalisée en 1897 par Zofia Trzeszeskowska, se trouve, depuis des années, au musée d'Arles. Le poème de Mistral a paru presque en même temps que le Bréviaire d'Amour, présenté par Zofia Romanowicz, la traductrice des troubadours, et cette coïncidence a rappelé avec d'autant plus de force aux lecteurs polonais la personnalité poétique de la Provence et des Provinces d'Oc. Magnifique commentaire de ces œuvres, *Memòri e Raconte de Mistral* ont été récemment édités dans une traduction d'Anna-Ludwika Czerny avec une postface de Zygmunt Czerny.

Et ces publications recherchées par le public littéraire deviennent messagères de la parole poétique qui nous parvient de cette plaine immense de Mirèio, traversée par le Rhône où se mire le soleil Mistral.

Artur Miedzyrzecki – Pologne

EROS ET L'EROS

Luminous, Apouloun arribo:
A l'Uba tout-d'un-tèms la negro niue s'encour.

CALENDAU

Tóuti li cop que relegisse lou rode ounte Calendau parpelejo davans Fourtuneto que se lanço dins lou nus de touto sa bèuta, me dise que, se lou calignaire d'Esterello, liogo d'èstre un eros èro un ome, acò pièi se passarié pas 'nsin.

A la plaço de Calendau (qu'es lou double de Mistral), un autre aurié agu pòu de se faire trata de Jousè di Grameniero, sènso pamens óublida sa toco majouro: la mort de Severan. Me sèmblo que sarié facile, pèr un ome de l'aussado de Calendau, de pas leissa lou quiéu empourta la tèsto. Apoundrai meme que l'istòri sarié mai procho de la realita. Mai sian dins la fablo, e la fablo a sa lougico, mai founso que la de la vido vidanto (E la vido vidanto..., à respèt dóu fablèu, n'es qu'un rèire soulèu.). E pièi, encaro un cop, agué l'èr de marcha dins li piado de Severan pèr ié faire la cambeto, acò sarié digne de Ganeloun e noun d'un eros que soun biéu restountis coume lou de Rouland.

De mai, es naturau, quand amas Esterello d'un amour misti, que la car sènso amo vous maucore. Pamens, s'èro pas mestié d'ana lèu lèu apara la Fado dóu Mount Gibau, ai coume uno idèio que Calendau déurié pas escarta emé un tau brutalige Fourtuneto que vèn ié roumpre si cadeno, Fourtuneto que sèmblo, mutatis mutandis dirié moun mèstre S.A. Peyre:

— Madaleno i pèd dóu Criste.

Es quasimen la memo causo quand relegisse dins li Memòri lou rode ounte Mistral parlo, sènso n'agué l'èr esmougu (mai quau saup?), de la pauro Louïso.

Alor?

Coume vai que Mistral, qu'a pouscu nous faire parpeleja, mai que Calendau, davans Fourtuneto; que, dins Lou Pouèmo dóu Rose chaspo à travès dóu cristau blu de sa pouësio la pichoto Angloro; que, dins Cercamoun e dins Lou Gaudre, a l'èr de nous counfessa lou mau dóu Vièi Ome; que parlo di chato de quinge an coume dóu fiò de la Sant Jan; que fai de Mirèio uno vertadiero amourouso (li Farisian l'an bèn vist i' a 'n siècle); coume vai qu'aquel ome, qu'emé Daudet fasié lou camin de Maiano à-n-Avignoun (e pas pèr reviha Roumaniho); coume vai, dise, que Mistral s'aliuencho de la car?

Es que, mai qu'Aubanèu, pouèto diounisiaque, Mistral poudié dire: _ Quau canto, soun mau encanto. Mistral es l'Apouloun que mando sa flècho aurino sus li chin de la negro niue, lou païsan vengu grand que saup culi li flour de glaujo sènso s'enfanga; es un Ourfiéu que sa sagesso pacano l'engardo de se revira vers Éuridíço. Pouèto pountificau, a lou biais pèr escafa la limo verinouso di poutoun de la Serp sus lou cors d'Èvo. Crese qu'es acò que lou fai tant grand.

M'esplique, mai déuriéu leissa paria à ma plaço Carle Mauron, que sis Estùdi mistralen an fa faire un pas de gigant dins la souto-counsciènci dóu Mèstre. Iéu, cavarai pas tant founs.

Eros? Mistral n'a pas pòu, mai lou laisso à soun rèng. Ié sufis de dire:

— E tout ço que soun iue tèn — à bèl èime i' apartèn.

Lèu lèu tout s'endevèn dins uno vesiou de sa Prouvènço, valènt-à-dire dóu mounde maternau. Vèire, dins li Memòri:

O lou dous sen nourrigué...;

dins Calendau:

... La terro maire, la Naturo,
Nourris toujours sa pourtaduro
Dóu meme la...

As merita, bregand! de vèire à toun entour
La terro maire se prefoundre
E dóu bon Diéu l'obro s'escoundre.

... Ah! la Naturo,
S'escoutavias, au-liogo malamen
De i'ana contro, de si pouso
Dos mousto de la, mai que douço,
Rajarien sèmpre..

Es tout clar que lou platèu de la Bono Maire es mai lourd que lou platèu de Fourtuneto, que meme Mirèio poudié pas èstre la femo Vincèn e que li noço de Calendau e d'Esterello se faran dins l'Empirèio (1). Se Mistral a canta N.-Damo de Lourdo, la poulitico felibrenco i'es pèr rèn. Mai acò empacho pas Mistral, au countàri, de saupre pinta la car e la desiranço. Moun ami Vianès a'scri ço que falié e apoundrai rèn à soun estúdi. Dirai simplamen que pèr l'engèni dóu Mage la car es jamai uno fin, raramen meme uno tentacioun. Mistral, Prouvençau e Catouli, cremo tout sus lis autar de la lus, qu'es l'ombro de Diéu.

Pèire Mille

LA LEIÇOUN MAU COUMPRESSO

Touto l'obro, touto la vido de Mistral soun uno proutèsto de la persouno umano contro la moulounado, lou couleitiéu, l'escafamen que l'èime souciau e pouliti dóu país impausavo tre soun tèms à l'individu, e que l'evoulucinun dóu mounde d'encuei i'impauso mai que mai.

Tambèn, quouro l'on vèi se desvouloupa vuei, dins lou Miejour de la Franço, uno dóutrino que ié dison óucitanisme, e que sa toco deelarado es l'unificacioun di lengo parlado dóu Limousin à la Prouvènço e la sintèsi, en un èsse fourçadamen abstra, di caratère que soun li dis ome d'o, l'on es en dre de pensa que la leiçoun mistralenco es estado mau coumpresso, dangeirousamen mau coumpresso.

S'uno lengo es l'expressioun la mai escrèto d'un pople e d'uno raço, unifica li lengo es unifica lis èime dins si founsour memo. Genoucide sèns vioulènci, ensepiou, ipoucrite. Pèr nous douna l'ilusioun de l'unita cercado, l'on escafo li vièi noura de Gascougno, d'Auvergno, de Prouvènço, dóu mens autant que l'on pòu lou faire, e lou terme barbare d'Oucitanio recuerb l'ensèn de nòsti prouvinço tradiciounalo coume uno jargo coumuno en tóuti. Dins la memo voulounta d'engano, Mistral n'es plus un pouèto prouvençau, nimai d'Arbaud, nimai Baroncelli: soun pouèto óucitan. Spariat n'es plus un presicadou prouvençau, es un ouratour óucitan.

Fallen n'es plus un gramatician prouvençau, es un filoulò óucitan. L'on foro-bandis de nòstis esperit jusqu'à la fierta dóu noum que pourtavien, e l'on impauso i gènt de bono fe uno puro abstracioun coume s'èro uno realita councrèto.

Quant à la lengo unificado, la coine óucitano destinado à leva de cassolo li lengo particuliero parlado en caduno di prouvinço miejournalo, es un monumen d'escasso erudicioun, ounte la founetico, la mourfoulougio, lou voucabulàri e la sintàssi memo de caduno d'aquésti lengo soun sistematicamen descouneigu, coume es descouneigu dins aquéli relarg l'aport pamens counsiderable de la literaturo prouvençalo, neglegido à bèl sprèssi Mirèio e la Mióugrano Entre-duberto, leissa de caire lou Pouèmo dóu Rose e la Bèstio dóu Vacarés.

Lou sèn reguigno. La leiçoun mistralenco es claro. Emé Mistral noun voulèn que la manivello vire tóuti au meme biais. Se d'en Prouvènço i'a mai de cènt an es estado bandido la proutèsto felibrenco contro lou centralisme di gouvèr francès que de la Revoulucioun i cinq Republico cerquè de nous ennega dins lou bourbouï, n'es pas pèr que, dis Aup i Pirenèu, se pleguen vuei à-n-uno meno d'emperialisme nouvèu que nous fargarié en tóuti meme carage e mémi sentimen.

Francés J.T. Mounteti

MISTRAL EST UNE PREUVE

Pour aimer Mistral, on peut avoir de multiples raisons conscientes et d'autres informulées, indicibles peut-être, qui tiennent sans doute à la communauté du sol et de l'air.

A mes yeux, Mistral est une preuve.

Et il prouve ceci de très simple et de très exaltant que le bien-fait continu d'une œuvre, que son rayonnement diffus dans la mémoire collective dépendent d'un double mouvement: il faut, d'une part, que le poète affirme la force de sa personnalité, d'autre part, la force de sa souveraineté.

C'est d'abord en étant tout à fait soi-même qu'on atteint l'uni-versel; c'est dans un tréfonds singulier qu'on retrouve l'hum-anité de partout et de toujours. C'est ensuite, après la descente dans le secret de sa propre vérité, en remontant au jour, qu'on rencontre la vérité extérieure, les corps et les regards et les innombrables offrandes de la vie.

Car il ne faut pas que le poète se contemple. Il faut qu'il contemple; et qu'il chante une terre ou une histoire. Mistral, sans cesser pourtant de s'en nourrir, a donc laissé les profondeurs sacrées de sa naissance, pour convoiter le monde. Il a jeté sur le ciel et les filles de sa Provence un regard amoureux qui les a magnifiés. Il a reçu du dehors, mais en correspondance intime avec la loi de son propre esprit, la loi suprême de l'art qui est celle de la cohérence, ou, si l'on veut, celle de l'unité organisatrice, ou encore, de la relation inévitable du détail à l'ensemble, si vaste soit-il.

Cette projection, cette objectivation, cette condition-ci surtout, fait le grand poète et la grande œuvre, laquelle, par conséquent et par quelque côté, est nécessairement épique.

A ce compte, très rare il est vrai, un poète provençal, un poète de quelque parler que ce soit s'inscrit à la suite des meilleurs.

Avec Dante, Cervantès, Shakespeare, Goethe, Hugo, il devient un phare, comme disait Baudelaire, il devient, dans l'océan humain et spatial et temporel, une valeur qui forme l'homme et qui illumine une civilisation. Il devient un nom. Il devient son nom.

Cependant, Frédéric Mistral, entre autres belles œuvres, a écrit Mirèio, ou l'épopée rustique, comme l'appelle Louis Bayle, moins un chant de l'amour humain qu'un cantique de la terre, moins un tableau du pays provençal qu'une figuration mythique des forces naturelles... (1).

Il a écrit Lou Pouèmo dóu Rose, ou l'épopée du Rhône: l'on y voit les amants s'étreindre dans le fleuve, initiés désormais l'un à l'autre et initiés au mystère des eaux:

E tóuti dous, liga pèr lou mistèri,
An tresana...

Il a écrit Lis Isclo d'Or, ou l'épopée de l'amitié et de la confraternité latine:

Fraire de Catalougno, escoutas! Nous an di
Que fasias peralin reviéure e resplendi
Un di rampau de nosto lengo:

Fraire, que lou bèu tèms escampe si blasin
Sus lis óulivo e li rasin
De vòsti champ, colo e valengo!

Emilie Noulet – Belgique

(1) Grandeur de Mistral. Edit. de La Targo. Toulon. 1964 p. 51.

LE POÈTE ET LE DICTIONNAIRE

Un poète pourra-t-il rédiger un dictionnaire scientifique et sérieux de sa langue? Un lexicographe pourra-t-il se présenter comme grand poète?

Nous serions tenté de répondre non à l'une et l'autre questions. Emile Littré est, sans doute, le grand lexicologue français des temps modernes: il nous a donné son merveilleux dictionnaire, mais il n'a pas enrichi la littérature par des vers. Molière, Racine, Hugo, Baudelaire, Verlaine: poètes inspirés. Mais quelle exigence disproportionnée que de leur demander la rédaction d'un dictionnaire! On, nous répondra, cependant, que Furetière était écrivain et lexicographe. Et sans doute son dictionnaire est un chef-d'œuvre, son Roman bourgeois a charmé ses contemporains et nous plaît toujours: mais il n'a guère écrit de poésies. Il est lexicologue, il est romancier, il n'est pas poète.

Ce n'est que Frédéric Mistral qui fut un grand poète, lyrique et épique, un grand philologue, et un grand lexicographe en même temps.

Que son dictionnaire provençal, dès son titre pittoresque de Trésor du Félibrige, attire le chercheur par son caractère très personnel, sans aucun préjudice à l'exactitude scientifique, c'est ce qui nous révèle, dans cet homme, la symbiose singulière du philologue et du poète.

En quatorze points, au frontispice même de son dictionnaire, l'auteur nous informe des buts qu'il se propose d'atteindre. C'est l'habituelle manière des livres de la Renaissance et du XVII^{ème} siècle. C'est l'autorité orgueilleuse avec laquelle Léonard de Vinci a offert et énuméré ses services à Lodovico il Moro, duc de Milan, et au Sultan.

Relisons ce que Mistral promet de donner à ceux qui seront amenés à consulter ces deux grands volumes, parus en 1878 et 1886:

1. — Tous les mots usités dans le Midi de la France, avec leur signification française, les acceptions au propre et au figuré, les augmentatifs et diminutifs, et un grand nombre d'exemples et de citations d'auteurs;
2. — Les variétés dialectales et archaïques à côté de chaque mot, avec les similaires des diverses langues romanes;
3. — Les radicaux, les formes bas-latines et les étymologies;
4. — La synonymie de tous les mots dans leurs divers sens;
5. — Le tableau comparatif des verbes auxiliaires dans les principaux dialectes;
6. — Les paradigmes de beaucoup de verbes réguliers, la conjugaison des verbes irréguliers et les emplois grammaticaux de chaque vocable;
7. — Les expressions techniques de l'agriculture, de la marine et de tous les arts et métiers;
8. — Les termes populaires de l'histoire naturelle, avec la traduction scientifique;
9. — La nomenclature géographique des villes, villages, quartiers, rivières et montagnes du Midi, avec les diverses formes anciennes et modernes;
10. — Les dénominations et sobriquets particuliers aux habitants de chaque localité;
11. — Les noms propres historiques et les noms de famille méridionaux;

12. — La collection complète des proverbes, dictons, énigmes, idiotismes, locutions et formules populaires;

13. — Des explications sur les coutumes, usages, mœurs, institutions et croyances des provinces méridionales;

14. — Des notions biographiques, bibliographiques et historiques sur la plupart des célébrités, des livres ou des faits appartenant au Midi.

Mistral tient ce qu'il a promis, dans cette réclame si peu habituelle dans la philologie du XIX^{ème} siècle, mais si attrayante et poétique dans sa fierté bien fondée, dans ces paroles joyeuses d'un Don Quichotte sans folie.

Le Trésor est encadré par deux poésies. Au commencement du premier volume, Mistral lui-même s'adresse aux lecteurs: ce lexicographe préface son œuvre par un sonnet! Il professe sa reconnaissance à Dieu, après l'achèvement de ce premier volume; il exhorte tout le peuple du Midi à l'amour de sa langue maternelle. Voici le sonnet:

AU MIEJOUR

Sant Jan, vèngue meissoun, abro si fiò de joio;
Amount sus l'aigo-vers lou pastre pensatiéu,
En l'ounour dóu païs, enausso uno mount-joio
E marco li pasquié mounte a passa l'estiéu.

Emai iéu, en laurant — e quichant moun anchoio,
Pèr lou noum de Prouvènço ai fa ço que poudiéu;
E, Diéu de moun pres-fa m'aguènt douna la voio,
Dins la rego, à geinoun, vuei rènde gràci à Diéu.

En terro, fin-qu'au sistre, a cava moun araire;
E lou brounze rouman e l'or dis emperaire
Treluson au soulèu dintre lou blad que sort...

O pople dóu Miejour, escouto moun arengo:
Se vos recounquista l'empèri de ta lengo,
Pèr t'arnesca de nòu pesco en aquéu Tresor.

A Maiano, lou 7 d'outobre de l'an 1878.

Huit ans plus tard, sur la dernière page du deuxième volume, c'est François Vidal (1) qui salue le Trésor, exprime sa joie et ses félicitations pour l'ouvrage terminé:

SUS LOU TRESOR DOU FELIBRIGE

Pèr aquest bèu tresor de libre
Ounte se chalo tout felibre
Encò de Remoundet, (2) ai susa moun degu;
Hosanna! sian à l'acabado.
La darriero pajo arribado,
Tè! Mistral, te tòqui l'aubado:
'Mé tu, de couer e d'amo ai bèu sèt an viscu.

A-z-Ais, pèr Sant Chapòli de 1886

(1) Félibre aixois, qu'en raison de sa compétence Mistral avait chargé du soin de corriger les épreuves du dictionnaire.

(2) L'un des éditeurs, avec Roumanille et Champion, du *Tresor dóu Felibrige*. RemondetAubin étaient imprimeurs-éditeurs à Aix.

Mais regardons de près quelques articles typiques du dictionnaire. Ce qui frappe tout de suite, c'est le grand nombre de belles citations et de références tirées des œuvres des félibres et de celles de Mistral lui-même.

Voici l'article chato (I. p. 637, 2):

CHATO. (lat. *catulastra*) s.f. Jeune fille, sur les bords du Rhône. v. *drolo*, *fiho*, *goujato*, *jouvènto*, *mancipo*, *manido*.

Aquelo chato es galanto, cette jeune fille est charmante; quand èro chato, quand elle était fille; quand sa chato fuguè fiho, quand sa fille fut nubile.

Cante uno chato de Prouvènço.
(Mirèio)

Pèr nous vèire passa li chato s'acampavon.
(J. Roumanille)

On peut conférer le mot chato avec le piémontais *zetta* et l'italien *zitella* qui ont la même signification. Chat, chato pourraient aussi être l'aphérèse de *goujat*, *goujato*. Honnorat les dérive du latin *castus*, *casta*, *chaste*. Le toulousain *esterle*, *esterlo*, garçon, fille (du lat. *sterilis*, stérile), semblerait confirmer cette dernière étymologie.

Mistral cite le premier vers de sa *Mireille*, cite un passage de son ami Roumanille, donne des locutions de la langue parlée, ajoute des synonymes, procédé exact du bon lexicographe. Mais que dire des étymologies? Mistral en donne non moins de cinq, dont une pourrait être la bonne: latin *catulastra*, ou bien relations aux mots italiens *zetta* et *zitella*, au provençal *goujato*, au latin *casta*. Aucune de ces étymologies c'est juste, chato vient du latin (d'origine celtique) *catta* petite chatte. Tout en sachant qu'une seule étymologie peut être bonne, Mistral ne veut pas renoncer à enregistrer toutes celles qu'il regarde comme possibles. Chacune de ces diverses étymologies suggère une association d'idées différente, révèle une autre forme linguistique intérieure (selon l'expression de Wilhelm von Humboldt), une autre image initiale: la jeune fille (*catulastra*), le sein de la mère et son nourrisson (*zetta*, *zitella*), la servante juive (*goujato*), la chasteté (*casta*). Quelle palette pleine de couleurs, riche de possibilités intimes et poétiques!

Cherchons le mot *coupo* (I. p. 637, 2), mot particulièrement cher à tous les félibres et à leurs amis:

COUPO. (rom. cat. esp. port. *copa*, it. *coppa*, lat. *cupa*). s. f.

Coupe, vase à boire, v. *coucourelet*, *got*, *tasso*; bassin d'une balance, v. *balanço*; brasier de tôle ou de cuivre, v. *brasiero*; coupe à queue, v. *cosso*; forme à fromage, v. *fiscello*; cuilleron d'une cuiller; mesure de capacité pour les liquides, valant de 20 à 30 litres, v. *barrau*; mesure pour les grains, équivalant au douzième ou au seizième de setier, en bas Limousin; douzième partie du boisseau, en Gascogne, v. *coup*; boisseau, quart de la sétéree, en Rouergue, v. *bouissèu*; cratère d'un volcan, v. *espelounco*; pour coupe, action de couper, v. *copo*.

La coupe *felibrenco*, la coupe d'argent qui circule dans les banquets des Félibres. Elle fut offerte par les Catalans (1867) aux poètes provençaux qui en ont donné une pareille aux poètes catalans en

1878; lou claus de la Coupo d'Or, nom d'un quartier du territoire d'Avignon; la mountagno de la Coupo, la montagne de la Coupe, en Vivarais, où l'on voit le cratère d'un volcan éteint; piha lei doui de coupo, décamper, à Nice.

Nous trouvons donc d'abord le mot dans les différentes langues romanes, et son étymologie latine. A propos: latin cupa (avec un u long), tonneau, ne peut pas être la racine du mot; il doit avoir existé, dans le latin populaire, un cuppa (avec un u bref), gobelet. Suivent, dans l'article de Mistral, les diverses acceptions du mot coupo, non moins de douze, dont trois réservées à certains dialectes. Deux exceptions faites, pour chaque sens du mot coupo Mistral renvoie à des synonymes, de manière qu'en lisant cet article on a l'impression de se promener dans une vaste prairie parsemée de fleurs de toutes les couleurs. Mais l'on rencontrera mieux que cela: comment le prince des félibres pourrait se taire sur la coupo, la coupo santo! Il en raconte l'histoire, ce qui, pour un dictionnaire purement dictionnaire, ne serait aucunement nécessaire.

Cette note historique conduit le lecteur à l'an 1867, quand la coupo santo fut offerte aux Félibres par les Catalans. Mais l'article ne manque pas d'actualité quand il informe le lecteur du fait qu'en 1878 (année même de la publication de ce premier volume!) les Félibres se sont acquittés envers les Catalans par un don semblable. Goûtons un peu la fierté et la profonde satisfaction qui ont dicté cet article!

On pourrait continuer la série des exemples, en montrer le caractère philologique et les traits poétiques. C'est un dictionnaire qu'on ne consulte pas seulement à l'occasion, mais qu'on pourrait lire d'un bout à l'autre ses 2361 pages à trois colonnes. Hélas! Le Trésor est épuisé, malgré la nouvelle édition du centenaire, parue en 1932.

Un autre centenaire s'approche, celui de la Coupo Santo: qu'il nous régale d'une réimpression de ce chef-d'œuvre de philologie et de poésie!

Hans Rheunfelder – Allemagne

L'ERUDICIOUN DE MISTRAL

Dins la nouço necroulogico counsacrado dins l' Armana de 1865 à jasmin, l'on pòu legi eiçò: _ Dins l'obro de Jasmin se regrèto uno deco. Emai couneiguèsse proun li richesso de sa lengo, lou troubaire gascon a manca d'uno causo, lis estùdi rouman, indispensable à quau escrieu noste parla. Emai aquéu Mortuorum fugue signa de Jan Brunet, es proubable que Mistral i'a mes la man, e de tout biais avèn aqui la pensado founso de l'autour de Mirèio coume dóu Tresor.

Mistral s'es d'efèt sèmpe soucità d'apiela soun obro e soun acioun au cop sus l'inspiracioun e sus la sciènci. Es pas necit de rapela eici li pajo celèbro di Memòri ounte fai lou raconte de la foundacioun dóu Felibrige e dóu biais que se carguè de donna i felibre la Lèi que ié mancavo. Es rare de vèire un pouèto veni ansin un ome de sciènci; e pamens Mistral e soun Tresor soun sèmpe cita dins tóuti lis estùdi que, d'un biais o d'un autre, pertocan la lengo d'O. Sabèn pèr li registre de leituro de la Biblioutèco Méjanas à-z-Ais de Prouvènço que, dóu tèms qu'èro escoulan à la Faculta de Dre, es majamen de libre d'erudicioun prouvençalo e subretout lis obro de Raynouard que legissié. Dounc, avans la foundacioun dóu Felibrige, avans meme la famosou resoulucioun que prenguè, segound li Memòri, en 1851, sus lou lindau dóu Mas dóu juge, es desegur que Mistral, après sis estùdi avignounen, avié pres lou goust de la sciènci e de l'erudicioun; e n'es pas un miracle nimai un cop de tèsto s'es éu que s'es carga de coumpausa lou Tresor, voudrian eici espelucan en quàuqui rego de quet biais s'afourtis l'erudicioun de Mistral dins soun obro.

E d'abord lou Tresor.

Quàuqui savènt de vuei, en particulié M. Keller, dins la Revue de linguistique romane, t. XXIII, 1959, p. 131-143, fan de reservo sus la valour lenguistico d'aquéu diciounàri, e se plagnon que li formo dialeitalo siegon souvènt loucalisado d'un biais pas proun precis. Que i'ague de deco dins lou Tresor, lou sabèn tóuti: quàuqui mot, meme roudanen, an pouscu escapa à la quisto dóu Mèstre; es poussible que de dire simplamen biarnés, auvergnat, fugue un pau vague; es segur que de nouma rouman lou vièi prouvençau es s'apiela sus la teourio fausso bandido pèr Raynouard. Mai tout acò empacho pas lou Tresor d'èstre un libre que rèsto la found amento de tóuti lis estúdi que pertoc la lengo d'O e que, meme en lou criticant, li roumanisto, n'en fan cas.

Remarcarés en passant que, se n'en cresèn lou bèu libre de Léonard, Mistral ami de la science et des savants, dóu tèms qu'escrivié soun diciounàri Mistral es resta de-longo, en raport emé lou mèstre dis estúdi rouman de l'epoco, Pau Meyer, qu'a donna soun avejaire sus la coumpousicioun dóu Tresor e a degu proun souvènt apara Mistral contro li dangié que menaçon lou leissicoulogue. Sabèn que P. Meyer aurié vougu que lou Tresor fuguèsse simplamen un diciounàri etimoulougi. Urousamen que Mistral a seguí soun idèio de mescla is entresigne escassamen leissicougrafi quàuqui rego toucant la literaturo e la civilisacioun, car, lou fan bèn dire e Mistral i'es pèr rèn, l'etimoulougio es à cop segur la partido la mens assegurado dóu Tresor, e res se plan de pousqué legi dins lou Tresor outro causo qu'uno simpto tiero de mot prouvençau.

Es que Mistral, segound lou plan que nous baio dins li Memòri, au famous chapitre XI, la Rintrado au Mas, a vougu faire de soun obro uno meno de soumo prouvençalo, de tau biais que, se tóuti li libre toucant la Prouvènço venien à s'esvali franc di siéu, aven aqui tout ço qu'es necite pèr avé uno idèio, vertadiero, emai siegue un pau pouëtisado e ideal-isado, de ço qu'èro, de soun tèms e peravans, la Prouvènço dins soun èime prefoins.

L'obro ounte aquelo idèio aparèis lou miés, es encaro Calendau, lou pouèmo de guerro ounte, la bataio de la lengo estènt gagnado dempièi Mirèio, la voulounta d'afourti la realita de la Prouvènço à despart de la Franço e dis àutri prouvinço fai lou liame dis episòdi e fai l'unita dóu libre.

La Prouvènço se ié fai vèire d'abord dóu poun de visto de l'istòri.

Se lou paire de Calendau fai la leituro, à sa famiho, coume lou paire de Mistral, es un libre d'Istòri de la Prouvènço que legis, aquéu de Bouche o de Papon. Em' acò avèn aquéu raconte liri de l'istòri de Prouvènço au cant IV que s'acabo pèr li famóusis estrofo que soun lou breviàri dóu bon Prouvençau:

Lengo d'amour, se i'a d'arlèri...

La partido de l'istòri de Prouvènço, valènt-à-dire eici deja de tout lou Miejour, que pertoco subretout Mistral, es l'Age-Mejan, perqu'es la pountannado ounte lou Miejour es esta à soun pountificat. Li prouvinço miejournalo èron libro, li troubadour fasien flòri, e di troubadour Mistral s'es pas fa fauto de n'en parla. Pas talamen de sis obro (franc au cant I ounte debano la tiero di gènre literàri que fasien flòri à l'epoco) que de sa vide: es proubable dins Jan de Nosto-Damo qu'a pesca quàuquis-un dis entresigne que nous baio; mai ai la sentido qu'a legi tambèn li Vidas que fuguèron escricho dóu tèms meme di troubadour. De tout biais, une edicioun critico de Calendau sarié clafido de note que nous menarien desegur proun liuen.

En bon pouèto d'aiours, Mistral s'es pas contenta di detai istouri: la legèndo peréu vèn apiela l'istòri, que fugue aquelo de Guihen d'Aurenjo coume aquelo dóu pont Sant-Benezet d'Avignoun.

Mai l'istòri n'es pas que l'evouacioun dis evenimen dóu passat, es tambèn leu raconte de la vide dis ome. Avèn deja au cant I uno pinturo sintetico d'une vesprado au Castèu di Baus, vesprado que simbouliso li Court d'Amour: Mistral es esta pivela pèr leu prestige di Court d'Amour: tau que li retrais Nosto-Damo, e a counserva lou titre pèr lis acamp felibren ounte la pouèsio déurié resta la mestresso. Sabié-ti qu'aquéli Court d'Amour avien jamai eisista? Poussible. De tout biais ço que nous n'en dis es vertadié, car èron tout simplamen d'acampado pouëtico.

Mai ço que pèr ién es lou mai carateristi de l'erudicioun mistralenco messo au service de l'enauration de la Prouvènço, rèsto dins lou raconte e la pinturo dis usanço de la vido vidanto. Lou fôuclore,

coume se dis, a une plaço impourtanto dins Calendau. Tau voudrié reviéuda uno fèsto prouvençale dóu siècle dès-e-vuechen aurié que de legi emé siuen leu pouèmo mistralen: es just e just ço que s'es fa à-z-Ais aquest an de 1964 quand an fa reviéure li jo de la Fèsto de Diéu: lou cant X de Calendau a servi de coumentàri tout lèst.

Se legissès lou cant VI, ié trovarés une descricioun de la targo que tant vau encaro vuei; lou biais di targaire, lis endré ounte se fai encaro aquéu jo, rèn a boulega dempièi un siècle.

E dequé dire de la pinturo dóu dedins dóu Castèu d'Eiglun? Mistral, sènso que se n'avisen, nous fai un cours d'art prouvençau en citant, pèr la pinturo, li Parrocel e li Vernet, uno istòri di veirié emé Ferri de Reians, e uno evoucacioun di faiencié en metènt sus lou pountin li famous Clerici e Oulèri de Moustié.

I'aurié encaro forço causo à dire, quand sarié que de menciouna que lou sujèt de Nerto vèn tout dre di crounico papalino; mai tre aro poudèn counclure que, au contre dóu reproche que fasié à Jasmin, lis estùdi rouman, linguisti e istouri an pas manca à Mistral. Aquelo culturo umanisto founso que i'avien baia li coulège d'Avignoun, la Faculta e la Biblioutèco sestiano, a fa d'éu un pouèto universau. Sufis pas d'agué l'inspiracioun, sufis pas de gaubeja finamen la lengo, sufis pas de vougué oubra pèr soun païs: fau n'agué la forço. Basto pas la simple voulounta, fau que s'apiele sus une foundationto soulido, la culture. Es l'erudicioun qu'a fa de Mistral un pouèto que soun trelus a pourta lou noum de Prouvènço i quatre cantoun dóu mounde. Que cadun vogue bèn medita aquel eisèmpel.

Carle Rostaing

FRÉDÉRIC MISTRAL

Notre meilleure part, à nous gens du Nord, et la plus durement conquise, n'est point tant le soleil que nous contraignons à régner sur nos brumes et nos froidures, qu'une certaine domination très obstinée, également imposée à ce qui altère le passé comme à ce qui voile l'avenir: la lumière de l'instant ne tremble pas en nos mains, non plus qu'elle ne tremblait en celles de Mistral. Elle éclaire, lucide conseillère, tous lieux où la vie l'exige. Dans un temps où les visages traditionnels du monde perdent leur prestige, mais où d'autres apparaissent dont nous ne savons s'ils sont monstrueux ou désirables, nous nous soucions du réel et du visible comme si nos mains avaient besoin d'une matière pour en pourvoir notre pensée. Mistral également n'avait cure que de ce visible, de ce tangible dont on croit trop souvent qu'un rêve l'éloignait et qu'un mythe le détournait. Par dessus la terre de Flandre et la terre de Provence, il y a le regard et il y a ces mains qui étreignent, et de part et d'autre une même volonté de ne point reconnaître à l'irréel, à la fiction, un pouvoir sans présence. Mistral s'est battu contre, s'est battu avec, s'est battu pour la réalité de ce monde, et pour la faire belle. Le poète est celui, peut-être, qui ne rêve que pour donner forme vivante et préhensible aux apparences. Cette forme est-elle idéalisée, comme il est certain que Mistral idéalisa, par exemple, les événements que ses Mémoires rapportent? Non pas, mais portée à son point de fusion avec la réalité profonde des choses. Réalité résistante et lourde, dure et tranchante, celle même qui surgit de la terre et du soc. Nous aimons cela, chez Mistral, car il y a affrontement, et affrontement signifie poésie. Lorsque Mistral construit une légende, il la fait solide et drue. Je suis tenté de croire que Ramon, encore qu'une tendresse inclinât Mistral vers le vieux vannier, le père de Vincent (1), incarne aux yeux du poète, non seulement son père, mais le Père.

(1) L. Bayle, Mireille et le message mistralien, Courrier du Centre International d'Etudes Poétiques, n° 50. Bruxelles.
Juin 1964.

Une force anime le poète qui lui fait les aventures où le peuple, souhaitant sa libération, risquerait d'altérer la structure morale qui fait à la fois sa cohésion, sa peine et sa noblesse. La figure du Père n'est pas sans exprimer cette volonté dynamique, mais apparemment conservatrice. Et n'est-ce pas exactement cela que Mistral voulut traduire lorsqu'il refusa obstinément de parler en homme public, et lorsqu'il écrivit sans enthousiasme la traduction française de ses vers provençaux?

Mais ici se situe un plus curieux phénomène. Utilisant une langue simple, celle du peuple, la portant littéralement à bout de bras, si l'on peut dire, pour la transmuier en langage poétique, il l'a créée en réveillant ce même peuple à sa propre conscience depuis longtemps inerte, en fondant en quelque sorte ce peuple. Il n'importe absolument pas que les Provençaux parlent ou non la langue de Mireille; il s'agit d'ailleurs de langage et non de langue: du langage que les Provençaux utilisent lorsqu'ils se parlent à eux-mêmes, lorsque leur expérience de la réalité coïncide avec leur parole profonde, qu'ils ne disent pas, que personne ne dit jamais, mais qui apparaît dans cet envers du silence qu'est le poème et particulièrement l'immense poème de Mistral. L'on peut se

demander, en effet, si Mistral ne continue pas de parler pour chaque Provençal, non qu'il exprime encore nécessairement des pensées ou des sentiments actuels, mais que sa lecture soit l'épreuve par quoi passe inexorablement toute parole qui ne peut s'exprimer, et se réalise en cela qu'elle n'est pas. Mistral est, et n'est pas, je ne dis pas: n'est plus, la Provence: il l'est essentiellement, il ne l'est pas explicitement, ni littéralement. Le poème mistralien n'est pas ce qui résulta, mais résulte aujourd'hui d'une opération profonde et secrète que personne ne peut mener parfaitement à bien et qui consiste à identifier l'être et la parole.

C'est bien pourquoi il semble que Mistral demeurera toujours un peu en avant de ce que le Provençal tente d'exprimer, inépuisablement, comme tout peuple, comme tout homme qui cesserait d'exister dès l'instant où sa parole saisirait, figerait, transformerait en image achevée ce qui ne s'achève pas, ce qui s'accomplit justement de n'être jamais parfait ni saisissable: la vie. Ne nous trompons pas sur le sens actuel du Poème du Rhône, par exemple: cri d'alarme devant l'enfouissement possible d'un monde, sans doute, mais le Poème du Rhône demeure, pour nous du moins, la magique et puissante transfusion de la réalité profonde, éternelle, du Rhône dans un poème dont la signification idéologique n'a plus guère d'importance, si tant est qu'elle en ait jamais eu. Mais qu'il s'agisse du Poème du Rhône, de Calendal ou de Mireille, toujours se produit le miracle d'une médiation entre ce que l'homme de Provence est et ce qu'il devient, entre son âme et sa conduite, entre ce qu'il se veut et ce qu'il fonde. Curieusement, Mistral, à nos yeux du moins, interdit toute nostalgie aux Provençaux; il est celui qui par dessus toutes les significations objectives de son œuvre les met en cause à l'égard d'eux-mêmes, et, donc, leur est éveil et vigilance.

Fernand Verhesen – Belgique

CETTE PATRIE SANS FRONTIÈRES

Un peu d'internationalisme éloigne de la patrie, beaucoup d'internationalisme en rapproche. On connaît ce genre de paradoxe qu'on a appliqué à la science, à Dieu, etc.

Quand Salvador de Madariaga disait que les grands Européens atteignent l'universalité précisément parce qu'ils sont profondément nationaux, il faut sérieusement préciser.

Comment prétendre que Don Quichotte, Peer Gynt et Karamazov parviennent à émouvoir tous les hommes parce qu'ils sont spécifiquement, superlativement espagnol, norvégien et russe?

C'est de la dialectique à l'esbroufe, gribouillis mental et qui n'explique rien.

Il est beaucoup plus satisfaisant pour l'intelligence, et plus juste, de dire que Cervantès, Ibsen et Dostoïevsky, en fouillant en eux-mêmes, ont libéré cette quinte-essence nucléaire commune à l'humanité entière.

Si l'on me permet une image mathématique: ce n'est pas en élevant à la Nème puissance la spécification nationale, mais en extrayant la racine Nème de l'homme national qu'on arrivera à ce substrat psychologique universellement humain.

Et c'est bien là la pensée de Madariaga qui ajoutait: _ C'est en pénétrant jusqu'au tréfonds de la nature nationale qu'ils percent jusqu'à la source vive de la nature humaine, où ils se retrouvent.

Ces considérations m'amènent à la distinction suivante, qui pourrait être féconde.

Il y a des êtres qui accèdent à l'universalité en dépassant les caractéristiques chronologiques, ethniques, nationales, en dépouillant les défroques contingentes du temps et du lieu, pour apparaître dans une essentielle nudité psychologique d'homme.

Et l'on songe tout de suite à Goethe.

D'autres, par contre, parviennent à la même universalité en creusant en eux-mêmes; dans leurs strates génétiques, sociologiques données, pour dégager, en fin de fouille, ce carbone 14 révélateur, qui témoigne de la communauté d'un certain fonds psychologique humain.

Mistral, qui assumait avec une foi si totale tous les impératifs de ses origines, me paraît bien appartenir à cette dernière catégorie.

Parmi les grands, il en est qui ont prêté leur voix pour exprimer l'angoisse d'être, les irritantes énigmes de l'existence, les tortures du doute et son inexorable logique.

Mistral n'appartient pas à cette famille d'introvertis de génie pour lesquels fut trouvée la notion de vie intérieure. Il est plutôt de ces extravertis de génie caractérisés par une prodigieuse vie extérieure, par une intense réactivité sensorielle, imaginative, poétique aux choses qui les environnent.

Ceci ne contredit pas les considérations précédentes, car cette vive sensibilité à la multitudinaire Maya est profondément racinée dans l'humus phylogénétique, dirais-je, dans cette totalité constituée par toutes les déterminantes écologiques, telluriques, génétiques dans le sens le plus étendu de ces mots.

Mistral n'a chanté que l'allégresse existentielle du bonheur d'être du bonheur d'être présent à la fantasmagorie de la création.

Mistral est universel par les grands thèmes de son inspiration. Il l'est par l'éminente beauté de son chant poétique, par le prestigieux phénomène linguistique qu'il représente sur le plan de l'art. Il l'est par sa fidélité aux sources. Il l'est par son ample lyrisme sensuel, vital, qui évoque Keats, Shelley, Goethe.

Je serais tenté, pour terminer, de verser dans le paradoxe que je viens de dénoncer.

Mais je ne puis que suggérer mon argument. Le voici: Vingt cinq siècles de civilisation ont déposé sur le sol de Provence les alluvions des diverses cultures méditerranéennes, avec leurs composantes proche-orientales et asiatiques. On y décèle aisément les patrimoines grec, romain, judéo-chrétien, islamique, celte, ligure, ibère.

Mistral, par son application à capter toutes les résurgences autochtones qu'il sent sourdre dans son être, par sa docilité délibérée à toutes les voix mystérieuses de sa terre et de sa phylagénie psychologique, débouche ainsi tout naturellement sur l'universalité.

C'est là un privilège unique, refusé à nous, hommes du Nord, qui ne trouvons rien de pareil dans le legs de nos cultures ancestrales, flamande, anglaise, scandinave, etc..

Par sa fidélité fondamentale à ses déterminantes ataviques de Provençal, Mistral parvient donc à fondre en lui-même la séculaire et noble amitié pour la terre, la suavité des troubadours, la ferveur du Moyen-Age chrétien, la solidité architectonique de la romanité, le souffle épique des antiques aèdes méditerranéens, l'équilibre dialectique de l'hellénisme.

Mais en outre, et je voudrais le souligner, du bout de la nuit paléolithique, du chiaroscuro psychologique des premiers hominiens, lui viennent la magie et l'animisme, Taven, le Drac et le Poème du Rhône.

C'est là encore une originalité commune à tous les génies universels, mais particulièrement étonnante chez Mistral: ce pouvoir, plus ou moins inconscient d'ailleurs, d'assimiler les influences diverses, d'opérer dans le creuset alchimique de

son être profond une royale conjunctio oppositorum, de concilier les antinomies fondamentales en une magnifique synthèse organique.

Mistral a uni en une réalité harmonieuse, dans son œuvre et dans sa vie, l'élan et la mesure, le dynamisme de l'inspiration et la perfection classique de son art, l'anarchie de la passion et la sage régence de l'esprit, le dionysiaque et l'apollinien, l'argile et l'ozone.

Une vie souveraine est équilibre souverain.

Et j'ai toujours admiré que la vie de Mistral fût non le moindre de ses chefs-d'œuvre.

Le génie de Mistral est la mesure d'une grande vie d'homme.

C'est le plain-chant énergétique de toutes les facultés créatrices de l'homme.

Mistral appartient à jamais à cette patrie sans frontières de l'intelligence et de la poésie.

Il est entré dans l'éternité de nos émerveillements d'hommes.

René de Vrieze – Belgique

RACONTE E TESTIMÒNI

SOUVENENÇO MISTRALENCO

Es uno lèi de la naturo que d'autant mai l'ome se fai vièi e d'autant mai soun èime prefound se coungousto di souveni liuenchen e de-fes soumihous, de sa flamo jouvènço. N'a proun passa d'aigo au Rose, e de sang dins la Marno, despièi lis ouro daurado ounte m'es esta douna de vèire e d'ausi parla lou mèstre de Maiano e, à flour e à mesuro que lis annado an degruna dins lou gourg negre ounte cabusso fin-finalo tout ço qu'avèn de-longo ama, me sèmblo revèire, en barrant lis iue, coume lou rebat misterious d'uno Palestino entre-visto, d'un paradis esvanesi...

Ere encaro escoulan quouro me capitèr, pèr escasènço dins uno boutigo, de librarié, emé lou Pichot Tresor dóu P. Savié de Fourviero entre li man e que pessuguè subran l'envejo d'aprene nosto lengo de Prouvenço qu'encò de mi gènt bèn gaire se parlavo. È pèr l'aprene me venguè l'idèio emai l'audàci de jita sus lou papié quàuqui vers prouvençau, vers enfantouli, panard e, me poudès crèire, tant lèu toumba dins lou demembrié. E coume veniéu tout just de legi Mirèio, emé de lagremo dins lis iue, l'idèio me venguè tambèn, e, subre-que-tout l'audàci, dins l'incounsiciènci de moun age, de manda à Mistral la novo bachiquello que veniéu de grafigna. L'espèro fuguè de gaire de durado.

Quau vous a pas di que lou Mèstre, i pàuri rimo bèn desprouvesido de tout alen pouèti, respoundeguè l'endeman pèr uno gènto carto poustalo que devié faire la joio e la fierta de ma jouinesso. La sabe decor e si mot amistadous an jamai deliciousamen dins ma memento. Li veici aquéli mot meravi-hous, tau que li retrobe dins lou tiradou mounte ai recata mi tresor:

— Raço, racejo, es lou cas de lou dire, de lou redire mai-que-mai, en legissènt lou galant sounet (La Lengo de Prouvenço) que venès de me manda e la toucanto letro que l'acoumpagno. A voste segne-grand nòsti salut amistadous, e toco, tambourin! pèr lou jouine Brunoun!

F. Mistral

Maiano, 7 de jun 1909

Souvènti-fes s'es reproucha au Mèstre d'agué degaia si bèllis ouro, tant preciosso pèr la Prouvenço, en felicitacioun banalo largado à plèni man à tànti felibre e felibrihoun sènso valour. È moun bèl ami S.A. Peyre, mistralen de la costo pleno, se lagnavo proun que lou pouèto de Calendau e dis Isclo d'Or se fuguèsse tristamen apichouti longo-mai dins lou role indigne de M. Lassagno. Crese que voulié tant soulamen semena lou gran, d'eici, d'eila, à l'asard Bautesar! leissant pièi au bon Diéu lou siuen de destria lou juei d'emé lou froument.

Pèr iéu, aquelo proumiero benedicioun dóu grand maianen fuguè, se se pòu dire, moun batisme felibren. Desenant, chasco fes que mandave à la pichouno revisto, Li Quatre Dóufin, qu'aviéu foundado à-z-Ais emé quàuqui jouvènt, plen de voio, un pouemenet prouvençau, lou Mèstre mancavo jamai de me faire teni quatre rego de felicitacioun. Ai garda preciousamen aquéli carto que m'apourtavon d'un coustat lou retrat d'uno bello chato arlatenco o tarascounenco e sèmpre, de l'autre, ùni paraulo de counfourtimen e d'amista. Aquélis ùmbli souveni d'estrambord proumieren, aquéli flour de printèms soun de-longo esta moun soulas dins li tressimàci de la vido, e soun prefum requist m'a tengu coumpagno enjusqu'au mitan meme di nèblo de l'autouno.

Mai dins lou tèms que m'arribavon li testimòni d'uno bounta quàsi peirenalo, aviéu panca vist lou Mèstre. Lou viage de Maiano se fasié pas tant eisa coume vuei dins li proumiéris annado dóu siècle. M'a faugu espera li bèlli fèsto que se faguèron en Arle, pèr Pandecousto de 1909, pèr rescountra Mistral pèr lou proumié cop. Moun rèire-grand Louis de Bresc, que proun couneissié mi desi, vouguè me permettre que l'acoumpagnèsse e n'ai que de barra lis iue pèr me refigura l'espetaclouso moulounado de mounde acampado pèr l'inaguracioun de l'estatuo dóu Maianen. Mistoulin coume ère encaro, m'ère enfaufila, dins aquéu pople à boudre vengu sus la Plaço dóu Forum, enjusqu'au pountin mounte parlèron à-de-rèng lou capoulié Devoluy, Mounet-Sully, lou viscomte de Voguè, la Coumtesso de Noailles e, di dicho enfioucado que se diguèron alor, crese que n'ai pas perdu 'n degout, Mistral, magnifi dins soun oulimpiano serenita, escoutavo li bèu parlaire en sourrisènt. Pièi, pèr clava la sesiho, d'uno voues que l'embucioun fasié 'n brisoun tremoula, larguè dins l'espàci li proumiéris estrofo de Mirèio. Aquel espetacle miraclos es resta estampa coume uno aigo-fort dins ma memòri de jouvènt..

Mai l'image es en rèn coumparable à l'estrambord proudigios di fèsto engimbrado à-z-Ais pèr la Santo-Estello de 1913. Es à-n-aquelo óucasioun que m'es esta douna de rescountra lou Pouèto e de l'ausi charra dins l'entimeta de soun amistous oustalet. Erian, crese, au mes de febríé quouro uno delegacioun se gandiguè vers Maiano pèr lou counvida. Erian quatre aqui carga de l'ounour d'ana encò dóu Mèstre pèr lou prega de presida lou grand festenau sestian. E me vese enca dins l'autò emé lou capoulié Valèri Bernard, lou marqués de Gantèume, cabiscòu de l'Escolo de Lar, emai lou majourau Audouard Aude. Lou Maianen, galoï e risoulet, nous reçaupè sus lou lindau dóu jardin bèn couneigu e mounte, aro, s'acampon de-longo tóuti li roumiéu de l'Estello. De-que nous diguè? E qu'avèn respoundu? Ai-las! qunte regrèt me poun au jour de vuei d'agué pas quatecant nouta li paraulo que toumbèron de si labro en aquéu jour qu'avié d'estre belèu lou mai precious de ma vido! Mai ère enca trop jouinet pèr coumprene moun bonur, pèr mesura tout ço que lou rescontre avié de meravious — e la divino escasènço la leissère escapa de marca pèr l'aveni li resson de la grand voues que tant lèu devié s'amudi... Tant soulamen me remembre que dóu burèu dóu mèstre passerian dins lou cenadou e que dono Mistral nous óufriguè, 'mé soun biais lou mai amistous, de turta li got. E coume, en revenènt, passavian dins lou calabrun vesperau entre li roucas parpelous dis Aupiho, me souvène que Valèri Bernard zounzounavo souto-voues li grand vers dis Isclo d'Or sus lou castèu illustre e desoula de Roumanin...

Aquéu vèspre d'ivèr lou jouvènt estrambourda poudié bèn dire que venié de viéure un bèu jour. Mai aviéu leissa entre li man dóu mèstre un pichoun cartabèu mounte èron mi trobo en lengo d'o. Me lou remandè emé la letro la mai toucanto qu'ai jamai reçaupudo:

Maiano, 17 de febríé 1913.

Gènt e valènt felibre, ai legi emé grand plesi l'escapouloun de pouèsio prouvençalo que m'avès leissa — e que vous remande pèr l'intermediàri de noste ami de Gantelmi d'Ille.

Aquéli jit de voste printèms soun fres e nouvelet coume tout ço que sort, au mes de mai, de la bello naturo. Avès encapa lou gèni de nosto lengo puro, e, pèr vesti vòsti pensado de pouèto, avès aro l'estofo richo e aboundouso que fau pèr li faire valé.

Tóuti mi coumplimen, tóuti mis esperanço! Sias un d'aquéli ounte vai reflouri lou nouvelun de la Prouvènço, de la Prouvènço renascudo e qu'es urouso de canta e de viéure sus lou siéu.

Vous embrasse de tout cor

F. Mistral.

Au felibre Durand d'Ais, qu'es quasimen Duran-dai!

Aquéli rego, que garde piousamen coume un relicle, nous fan vèire de quant lou mèstre èro atenciouna de tout ço qu'escrivien li mai jouine dis escoulan. Sabié lis encouraja generousamen, lis adraia au bon camin e sian segur que, dins tóuti li cantoun de Prouvènço, li carto e li letreto vengudo dóu grand semenaire d'ideau espandissien ansin la bono grano felibrenco.

Tres mes passèron pièi e Mistral venguè à-z-Ais. Ço que fuguè la Santo-Estello dóu 12 de mai 1913, aquéli que l'an visto, e sian pas gaire li subre-vivènt d'aquelo farandoulo gigantesco... n'en podon soulet parla. Aquéli que l'an pas visto saupran jamai ço qu'es un triounfle vertadieramen poulàri. S'èro jamai rèn fa de parié e jamai Prince ni Rèi es esta reçaupu em' un estrambord tant enchusclant, uno finfo tant espetaclouso. Fau cerca dins li journau dóu tèms, tant prouvençau que lou- restié, pèr retrouba coume un pale rebat dóu festenau, de la taulejado ounte lou Mèstre devié canta pèr lou darrié cop la Cansoun dis Avi, pèr legi lou raconte de l'ufanouso Court d'Amour ounte aguère l'ounour e lou chalun de courouna la bello rèino limousino Na Margarido Priolo...

Deviéu plus revèire Mistral qu'uno souleto fes, à Maiano, ounte faguère uno rapido escourregudo em' un ami. Lou mèstre nous reçaupè naturalamen emé sa bèn-voulènci coustumiero e me baiè meme, coume poulido estreno, un eisemplàri dis Oulivado, que venien de parèisse, qu'es encaro à la plaço d'ounour dins ma biblioutèco prouvençalo.

Vers lou mes de novèmbre 1913, me fauguè pièi muda mi catoun pèr coumença mis estùdi à Paris à l'Escolo dis Encartamen. Mai, coume tóuti li despatria, noun poudiéu m'alassa, dins la grand vilo alienchado, de reveni pèr la pensado vers moun nis e moun soulèu. Vengu Nouvè noun me pousquère teni de manda mi vot e mi respèt au paire de Maiano e lou mèstre me faguè teni si gramaci sus uno carto mounte Mistral èro retipa à coustat de la grand crous qu'es proche de soun jardin, e me disié:

Maiano, 14 de janvié 1914.

Brunoun Durand à l'Escolo dis Encartamen? Brave, brave! vaqui uno bono nouvello pèr la Causo... car tóuti aquéli que passon pèr aqui, souto l'aflat d'En Pau Meyer, devènon de cepoun de nosto lengo. Dounc mi felicitacioun. La lar dóu cacho-fiò se tendra caudo. Alègre pèr Prouvènço!

F. Mistral.

Aquéli mot jouious e beluguet soun lou darrié testimòni d'amista que me venguè de Maiano. Dous mes o quàsi de passa qu'un matin de mars, en croumpant un journau à-n-uno boutigolo de la plaço de la Bastiho, m'aplantere, atupi, ensuca, davans li tres mot que me trauquèron vertadieramen lou cor:

— Mistral es mort ... Vese encaro l'endré, l'ouro, la coulour griso di nivo, la boulegadisso e lou fourniguié dóu poulas que grouavo à moun entour... e iéu, tanca coume un buto-rodo, emé li lagremo que regoulejavon, me semblavo que veniéu de cabussa d'un cop dins la niue d'un invisable garagai... Oublidarai jamai l'empressioun de soulitudo, de lassitudo, d'anequelimen que m'aclapè au founs de ma niue parisenco en relegissènt, dins moun chambroun d'estudiant eisila, li pajo souleiouso de Mirèio e dis Isclo d'or.

E aro, après tant d'annado ennivoulido o luminouso tant de jour de chale o de lagremo, tant de dóu qu'an maca ma vido, après tóuti li boulouverso d'aquéu siècle achavani, noun pode revèire l'oustalet mistralen e la capoucho blanquinello dóu cementèri maianen sèns repassa lis image d'aquéu printèms flouri e gramacia lou Mèstre qu'ai tant gaire couneigu, mai qu'aclinavo tant generousamen lis alo de soun engèni pèr assousta li pàuris aucelounet que venien tout just de creba l'ïòu pèr faire si proumié piéu-piéu...

Bruno Durand

CATALAN, DE LIUEN, O FRAIRE...

Au printèms de 1946, quouro li fusiéu faguèron mino de se refreja, que lou mounde adoulenti creseguè poudé, tourna-mai, pensa à la pas e is art, uno nouvello espetaclouso nous arribè en terro d'Arle: Pau Casals anavo veni jouga dóu vioulouncello sus lou cros de Frederi Mitral.

E venguè bèn, lou 14 de Mai. Vese e veirai toujour la grand salo de la Coumuno, trop pichoto pèr tan d'afouga fervourous alentour dis Autourita. Subran, d'uno veituro simplò, davalèron lou musician, Ventura Gassol lou pouèto, e quàuqui ami, siéu e nostre: Catalan, Prouvençau, Lengadoucian. Ah! quet estram -bord respetous! Lou coumun Reiaume d'antan, di siècle dougen e tregen que nòsti Pirenèu n'en èron pas li aro mai la cadeno vivo, veici-lou recoustituï souto la bandiero d'or linde à quatre pau de sang leiau d'En Berenguié III, prince de Catalogno que, pèr gràci d'amour, s'ajougniguè Prouvènço en espousant Douço, eiretiero d'Arle.

L'estrambourdant courtège que s'adraiè, lèu, vers lou cementèri! Catalan, de liune, o fraire! erias vengu, tre li proumié belu d'aquelo umano pas, saluda noste Mèstre dins sa pas eternalo... Dintre l'enclaus, veici l'oustau'mé sa capoucho blanquinello qu'acato aquelo siaveta. Casals istè, meditatiéu, davan, li mot grava en pleno pèiro:

Non nobis, Domine, non nobis
Sed nomini tuo
Et Provinciae nostrae
Da gloriam.

Lou vot de la grando Oumbro èro, peréu, lou siéu, soun vot d'artisto e d'eisila. E l'oufrèndo de la Musico mountè, lindo dins lou cèu linde, calourènto coume nòsti cor. Bach la Seguido en Re, tant d'àutris èr... Res e rèn poudié miés espremi ço que sentian tóuti, senoun, belèu, aquéu Cant dis Aucèu ounte Casals dis soun maucor, soun amour de l'independènci, e l'espèr barbelant de la recounquista. Car, digas, quto tiranio poudra-ti jamai rèn sus lou cant dis aucèu? Èro, eici, aquel inne, la replico en musico dóu crid en vers de la countesso:

Ah! se me sabien entendre!
Ah! se me voulien suivi!

Doublavo, pèr nautre, uni davans lou cros, aquelo estrofo clamado à la Raço Latino:

Au batedis de ta pensado
As esclapa cènt cop ti rèi...
Ah! se noun ères divisado,
Quau poudrié vuei te taire lèi?

Aubouro-te, Raço Latino,
Souto la capo dóu soulèu!
Lou rasin brun boui dins la tino,
Lou vin de Diéu gisclara lèu!

Quouro Casals jouguè la Coupo, pèr fini, l'ai jamai tant senti à mand de giscla, aquéu vin, bevèndo de l'amo latino.

Quàuqui mes après reveguère lou musician, e ié diguère l'emoucioun ounte nous avié jita lou recitau maien e maianen dóu cros. Éu alor me prenguè li man e d'uno voues de sounge me faguè: — Ai toujour desira pourgi aquelo oufrèndo aludo au grand pouèto. Siéu vengu davans soun toumbèu en moun noum, segur, mai peréu au noum de Balaguer e de si coumpagnoun. M'es un devé de vous lou dire. E uno joio!

Dins lou silènci se remembravian aquéu jour de 1866 ounte, foro-bandi dóu siéu, li pouèto barcilounen avien retrouba en Prouvènço uno vertadiero patrio. Es à Sant-Roumié que Mistral èro vengu ié durbi large nòsti cor e nòsti fougau. Es à Balaguer meme qu'avié crida dins l'estrambord:

... Mai coume te siés fa pouèto e patrioto,
Que ta voues a clanti sus tóuti li rioto,
Qu'as vougu sauva l'ome e cura lou pouciéu,

Lou mounde, sèmpre dur i paraulo inmourtalo,
O! tau que lis aucèu en vesènt qu'aviés d'alo
T'a cassa de pertout, paure, à cop de fusiéu!

Es, pièi à-n-éli tóuti que l'an d'après avié larga l'Odo famouso,
qu'au jour d'uei aman tant redire i descendènt:

Fraire de Catalougno, escoutas! Nous an di
Que fasias peravau revieure e resplendi
Un di rampau de nosto lengo:
Fraire, que lou bèu tèms escampe si blasin,

Sus lis óulivo e li rasin
De vòsti champ, colo e valengo!

Es aquéu vot freirenau, calourènt, que, tout-d'uno, me venguè
I labro, turtant lou got emé Pau Casals.

La Coupo, uno coupo coumoulo de lus, d'espèr e d'amista esbrihaudavo, un cop de mai, dins lou
soulèu, pèr Catalougno e pèr Prouvènço, unido e bèn unido!

Que longo-mai, fraire turten lou got souto l'aflat de l'escrètò Bandiero! E que nòsti pouèto tèngon
sèmpe lou sarraamen.

Mariò Mauron

Mistral dins la vido vidanto

Quau a viscu dins l'entimeta de Mistral fin qu'à si noço en 1878?

Noun sai, e sis ami li mai proche, un Mathiéu, un Roumaniho, un Aubanel, un Roumieux, se n'en
vantavon pas.

Es que l'ome se liéuravo pas eisadamen en tout e que, meme pèr sa bono e santo maire e si parènt,
gardavo soun biais persounau d'èstre e de viéure. Anavo e venié à soun agrat, amant sis aise tout en
vivènt simplamen e quitant, proun souvènt sènso rèn dire à res, l'oustau ounte, desempièi la mort de
soun paire, s'èro recata emé sa maire e que devendra plus tard, emé sa mostro de soulèu, soun limbert e
li tres vers que l'acompagnon, l'Oustau dóu lesert.

La vido vidanto lou secutavo pas e, sènso èstre riche, poudié leissa courre. Emé pau de causo l'on vivié
larjamen à l'epoco, li mas de Valetto, de Cavalié e li terro lougado fasènt de bòn rëndo. l'avié-ti pas
pièi ùni dre d'autour de Mireille e di libraire? Dono Anaïs avié bono pèr 8 franc lou mes e poudié
mena d'aise lou pichot trin d'oustau e faire régulieramen sa partido paganto de carto emé soun fraire e
de vesin.

Mistral, éu, environna d'afecioun e de glòri, menavo soun obro e... cercavo femo. Se saup que, en
1876, espousè à Dijoun Mario Rivière e que, aguènt fa basti un oustau en 1875, s'istalè aquí emé sa
jouino mouié, ié vivènt desempièi e ié mourènt lou 25 de mars 1914 (1).

Marida, lou pouèto reçaup mai facilamen. Es, aro, au large dins ço que li Maianen noumaran Lou
Castèu e pòu i'aculi à l'aise sis ami e si vesitour. A-ti pas pièi uno bello e jouino femo soun coustat?
Elo aluminara sa vido e, après la mort dóu Mèstre, servira utilamen sa memòri.

(1) Pèr testamen a leissa l'oustau e tout ço que countenié pèr deveni lou Museon Frederi Mistral.

S'amavo counta tèms à autre ùni souveni de soun bèu tèms, fau dire que jamai a rèn liéura pèr paraulo
o escri de l'entimeta de soun espous, se n'en gardant jalousamen. De noto sus la vido coumuno n'avèn
ges d'elo e tout ço que n'en saupren sara pèr li nouvello que Mistral adreissavo chasque an à sa mouié
en vacanço dins sa famiho dóufinenco. Duravon un mes aperi aquí e li letro soun proun noumbrouso e
trasqu'interessanto. L'on ié vèi un Mistral famihié, destendu, dounant, de liuen, de counsèu pèr la
croumpo di raubo e di capèu. Li chin, lou cat, Mario dóu Pouèto, la bono servicialo (1), ié tènon sa
plaço larjamen e lou Mèstre parlo voulountié di vesito reçaupudo e di bon plat servi i counvida. Dono
Mistral voulié, avans de mouri, brula lou paquet di 200 letro enviroin mandado à la fiançado pièi à la
mouié. Pervenguère à evita aquelo cremesoun e publicarai, quauque jour, se Diéu vòu, aquéli
doucumen precious.

Moun paire, vesin à l'epoco de l'Oustau dóu Lesert e que, tóuti li dimenche, avié sa sieto à miejour encò
de moun oncle e ço fin qu'i noço, a malurousamen rèn nouta de la vido-vidanto de Mistral, e de meme
ma sorre einado, Margarido, que fuguè la mignoto dóu pouèto e que l'ajudè'n brisoun dins lou
classamen de sa courrespoundènci. Prouvable n'es pas esta ansin d'ùni disciple que venien tèms à autre
à Maiano e que marcavon sènso doute ço que lou Mèstre ié disié. Tout acò sourтира quauque jour
belèu. Counvendra de s'avisar paments de la... sourço. En esperant, Marius Jouveau nous a douna un

court mai fruchous Mistral entime pareigu en 1930. Persounalamen, diren ça qu'avèn sachu di bouco peirenalo e ço qu'avèn vist, acampant aquéli record en touto simplecita.

Mistral marchavo voulountié; cade jour, quand plouvié pas. Asseguravo seriousamen qu'avié coumpausa la majo part de soun obro deforo, au ritme de soun pas. Avié si permenado preferido: lou camin dóu mas de Valetto, la vièio routo d'Arle, li Grand-Draio, la routo d'Eirago que lou menavo à sa terro de Sant-Andriéu ounte avié 'no granda e bello vigno. Es la souleto qu'èro pas arrendado e lou pouèto, sa pichoto prouvesioun de vin facho, n'en vendié li rasin au coumèrci.

Es souvènt questioun de vendèmi, dóu pes e dóu pres di rasin, di marchand, dins li letro que mandavo de Maiano à sa femo.

Si permenado li fasié souvènt emé sa mouié e li chin que courier e japavon à soun entour. Lou pouèto marchavo proun vite, à pichot pas souvènti fes destaca e cano en man. L'on lou saludavo, e s'arrestavo voulountié pèr charra emé li païsan au bord di terro, famihié emé tóuti, couneissènt chascun e chascuno.

(1) I'a agu, avans Mario Bonnefoy (Maria dóu Pouèto), proun servicialo, dount l'eicelènto Tardivo. Pau Arenò n'en parlè souvènt dins si crounico e, quouro se maridè em'un Crestin, Mistral ié serviguè de temouin.

Long-tèms sourtiguè après soupa faire sa partido de carto au Cafè dóu Soulèu ounte galejavo voulountié e se leïssavo galeja. I'esplicavo lis evenimen dóu jour e fasié lume en forço.

Pèr tóuti èro lou Pouèto. Lis estrangié que demandavon soun oustau èron lèu rensigna. Davalavon di veïturo que tre lou pichot matin e fin que bèn tard fasien lou service de la garo de Gravesoun, e l'on lis adraiavo ounte falié. Mistral, quouro sourtié, anant regulieramen en Arle e proun souvènt en Avignoun, prenié tantost l'uno, tantost l'autro, disènt:

— Fau que chascun gagne sa vido.

Es ridicule d'avé fa un sort à la patache de Mistral. Mountavo dins tóuti, lis esperant sus la plaço de Maiano, sèmpre en avanço, capèu sus l'auriho, cano en man. De la plaço fin qu'à la garo charravo emé li Maïanen o Gravesounen que mountavon, gènt emé tóuti e souvènt galejaire. Prenié sèmpre la proumièro classo dóu trin pèr èstre tranquile e noun pèr ourguei. Couneigu coume èro, avié pòu de passa soun tèms à respondre à l'un o l'autre se s'istalavo aiours...

Anant e venènt, lou pouèto s'arrestavo voulountié dins lis oustalarié pèr ié coucha e, meme quouro anavo vèire si bèu-parènt, chausissié aquéu biais de faire pèr dormir. Ero un gros dormèire, amant, soun lié e chaumant voulountié l'estiéu. Marietoun, escrivènt à soun ami Vial dóu tèms que lou pouèto èro, un mes de jun, à Paris, dis que gràci à-n-aquéu repaus de cade tantost, Mistral pòu mena, sèns peno, uno vido agrasanto de fèsto, recepcioun, vesito, e sourtido i tiatre. Aquel ome dóu Miejour cregnessié la calour e se n'aparavo tant que poudié. Es pèr acò sèns doute qu'avié fa siéuno uno chambreto à l'oumbro e à l'uba, fugissènt li dóu miejour de soun oustau. Es aquí qu'es mort, dins uno pèço touto simpla, sèns chaminèio, e sus un lié estrechoun.

Ges d'eleitriceta au siéu, mai de lampo à petròli. Parnens la faguè istala pèr si lougatàri à l'Oustau dóu lesert ounte louè long-tèms un barbejaire pèr lou quau avié fa li vers que veici:

Quand fuguèsses Barbo-d'ase
Intro, mignot, vers Mourrinet
E s'as de besoun que te rase
Sourtiras lèu lou mourre net.

Pèr lou courdounié Ramasse (que se vantavo d'avé fa li soulié de noço dóu pouèto) Mistral escriguè aquéu quatin:

Quau bèn se causso
De proun s'enausso
Car, fugue di sèns vous facha,
Lou tiro-pèd fai tout marcha.

Vendudo à-n-un pegot d'Arle, la reclamo es reïouncho, aro, au Museon Arlaten.

Mistral escoundié souto un biais souvènt autouritèri uno timideta que lou quitè jamai. Se n'es explica, antan, dins uno letro à Bonaparte-Wyse. Davans la foulo palissié e perdié 'no partido de soun ande que, en priva, davans d'ami, de disciple, èro soubèiran. Sa voues bèn timbrado èro puro, e, quouro

cantavo de cansoun siéuno o di primadié, fasié gau en tóuti. S'es enregistrado un cop, mai, malurousamen, l'on saup pas, maugrat li recerco, ounte aquelo cire a passa. Grand daumage!

Menant uno vido simplu, lou pouèto reçaupié em' aboundànci à sa taulo. Quant de bèu dire an voulastreja dins aquelo salo-à manja ounte s'assetavon si counvida! D'après ço que me n'en diguè sa mouié, li jour ounte i'avié Pau Arenu, soun meïour ami, o Marietoun, li counversacioun èron granado e pleno d'esperit. Es que lou Mèstre noun soulamen sabié counta meravihousamen, mai encaro sabié metre en valour sis envita, urous au besoun de li crousa per li faire mai briha. L'on se l'imagino souvènt coume un dóutrinàri, un ome jala, un pouèto di cimo. Or se capitavo ome simple, bon, vouldoutié galejaire, serviciable. Quant de service rendu à Pèire e Jan, dins Maiano e en foro dóu païs! Que de letro facho pèr recoumanda quaucun, sousta un malurous!

Jouine, èro fièr d'un chin que lou pastre dóu Mas dóu juge fasié ploura e gingoula, au coumandamen. Plus tard es de Mèste Rafèu que tirè ourguei. Aquéu sant ome, piou e que la vido avié maca crudelamen, avié adourna soun jardin de carreïroun tira au courdèu e lis avié pacientamen engrava emé de pichot caïau d'en Durènço, peireto de tóuti li coulour. Mistral mancavo pas de coundurre si vesitour li mai en visto au cabanoun de Rafèu que, filousofe crestian e ome dóu bon, lis aculissié emé grand gau, ié durbissènt soun cor. Es ansin que Pau Arenu, Mallarmé, Gounod e touto uno colo de vesitaire an vougu marca, sus lou libre de Rafèu, sis impressioun e dire soun contentamen. Avèn assaja de dreïssa dins un Armana di Felibre, un tablèu d'aquéli testimòni d'elèi. Malurousamen isto plus rèn dóu jardin benesi...

Pèr Maiano qu'es bèu, pèr Maiano qu' agrado, lou Mèstre avié 'n cor d'amant. Tout ié plasié e n'en vesié pas o n'en voulié pas vèire li berrugo. Vouguè dreïssa, à l'intrado dóu village, un arc de triounfle dount li plan soun superbe e me soun resta, lou pouèto lis aguènt fisa à moun paire qu'èro, à l'epoco, conse de Maiano. Lou proujèt aguè, pèr la fauto d'un Maïanen que refusè de vèndre ùni mètre de terren necessari, ges de seguido.

Plus tard Mistral, quouro se parlè d'uno istalacioun d'aigo emé de font dins li carriero e sus li plaço, coumandè un mounumen à l'escalpaire arlaten Férigoule. Aquéu cop encaro rèn s'endevenguè coume counvenié. Urousamen que lou pouèto, coume counseïé municipau à vido, o quasimen, pousquè realisa soun desi d'un grand tablèu adournant nosto Coumuno. Es lou pintre Valèri Bernard que traté de façoun soubeirano aquelo Farandoulo qu'ilumino muraio e moble de la Salo di Fèsto de Maiano.

Autambèn, quand se demandavo à Mistral ço que i'avié à vèire dins soun païs, risoulet respoundié: — Lou retaule dóu mèstre-autar de la glèiso (1), lou tablèn de la Coumuno, e... iéu.

Se saup que Mistral vouguè faire basti soun toumbèu de soun vivènt e que chausiguè, coume moudèle, lou pavaïoun de la Rèino Jano qu'es i Baus. Bèn entendu ié figurèron, de mai, uno crous, la deviso dóu Pouèto, lis armo de Maiano, un parèu de tèsto de Prouvençalo e dos tèsto de chin. O bello fe crestiano! O noblo fantasié! Dóu tèms que l'escalpaire Endignoux picavo dins la pèiro, lou Mèstre anavo souvènt au cementèri vèire ounte n'èro de soun travai. Ié disié sis idèio e tambèn la vanita di mounumen funeràri, apoundènt ço que sa sagesso ié ditavo.

Aqui sus plaço, aqui ounte dourmirié soun darrié som, proche de sa santo maire, neïssien adeja li bèu vers de Moun Toumbèu que clavaràn Lis Oulivado, pouèmo d'umilita e d'ourguei tout au cop...

Leïssaren Mistral davans la capoucho blanquinello, vira soun cor vers lou Segnou e ié demanda pèr la Prouvènço un rampau de glòri.

Frederi Mistral nebout

(1) Es esta classa mounumen istouri à la demando dóu Pouèto.

© CIEL d'Oc – Juliet 2005